U d'/of OTTAWA
39003001466860

140

MADAME JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

Bibliothèque choisie des jeunes filles.

SÉRIE DES MÉMOIRES DE FEMMES LES PLUS CÉLÈBRES

AVEC RÉFLEXIONS ET NOTES

PAR Melle CLARISSE JURANVILLE

MADAME JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Consulat et l'Empire.

Femme et chrétienne, ces deux mots imposent toutes les résignations et tous les sacrifices. (Duchesse D'ABRANTÈS.)

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

Tous droits réservés.

UNIVERSITAS O.M.L.

DC
198
.A2S

PRÉFACE

Aujourd'hui chacun publie des mémoires, tout le monde a des souvenirs. Depuis longtemps j'aurais pu, comme bien d'autres, faire appel au temps passé, et lui redemander aussi une foule de faits curieux et inconnus sur une époque qui fixe tous les regards; mais, je l'avoue, il m'était pénible de penser qu'un regard étranger, indifférent, était porté sur la vie privée d'un ami; que les intérêts de sa famille, de sa veuve, de ses orphelins étaient appelés à être discutés, jugés par un tribunal composé de gens à qui cette lecture *fait toujours passer une heure ou deux!*

Bientôt cette humeur, qui d'abord n'était qu'un sentiment général, devint un sentiment particulier. Le général Junot a été un personnage trop marquant sous les divers gouvernements qui ont précédé le retour des Bourbons pour ne pas attirer l'attention de tous ceux qui cherchent *pâture*. L'occasion était belle; il n'était plus là pour répondre. Aussi ce fut d'abord un déluge. Tous les mémoires qui paraissaient parlaient de lui en bien et en mal, et toujours avec aussi peu de vérité.

Bientôt je fus moi-même en scène, et ce monde à qui j'avais dit adieu, auquel je ne tenais plus que comme mère de famille, par les rapports qu'établissait entre nous cette jeune génération que j'élevais pour lui, eut à s'occuper non seulement de moi, qu'il avait déjà également oubliée, mais de ma mère, de mon père, de mon aïeul, enfin de toute ma famille.

La chose était trop ennuyeuse par elle-même pour n'être pas l'œuvre de la malveillance. Cependant, je fus longtemps à le croire; mon doute était fondé sur la certitude de n'avoir jamais

nui à personne. Toutefois il fallut se rendre à l'évidence; mes amis et ceux de Junot me pressèrent de répondre. Je ne le voulais pas, je résistai longtemps. La réfutation n'est jamais calme; elle est presque toujours passionnée, et devient alors ridicule dans la bouche d'une femme. Mais enfin, à la vue de cette foule de mémoires qui doivent, dit-on, servir de matériaux pour édifier l'histoire de notre époque, je me suis demandé si je n'étais pas coupable de laisser établir comme vérités des faits erronés, des temps, des dates interverties, du bien omis, du mal inventé, enfin des choses dont l'altération peut porter atteinte à la mémoire du père de mes enfants, de mon aïeul, de ma mère.

C'est donc en grande partie sous ce point de vue, et pour les causes que je viens d'énoncer, que j'ai rédigé ces *Mémoires*, et mis en ordre une foule de souvenirs qu'il m'a été fort pénible de rappeler.

Je parlerai longuement des relations très étroites qui existaient entre ma mère et la maison Bonaparte. Celui qui fut depuis le maître du monde a vécu longtemps dans notre intimité. Je l'y ai vu, moi étant encore une toute petite enfant, lui à peine un jeune homme. Mon œil s'est attaché à son étoile depuis le jour où elle s'est élevée à l'horizon jusqu'au jour où, devenue soleil dévorant, elle a tout consumé, jusqu'à lui-même. J'ai assisté aux scènes de sa vie entière, car, mariée à l'un de ceux qui lui étaient le plus dévoués, et qui pendant bien des années ne cessa d'avoir sur lui le regard de l'affection, ce que je n'ai pas vu il me l'a fait connaître.

Je ne crains donc pas d'affirmer que, de toutes les personnes qui ont parlé de l'empereur, je suis la seule qui puisse donner des détails aussi complets. Ma mère l'a vu naître; amie de Lætitia Ramolino, elle a porté Napoléon dans ses bras, l'a balancé dans son berceau; et plus tard, elle a protégé, guidé sa toute première jeunesse, lorsque, après avoir quitté Brienne, il vint à Paris. Non seulement elle aimait Napoléon, mais ses frères et ses sœurs étaient presque de notre famille.

Je ne sais si j'ai bien exprimé le sentiment qui m'a fait écrire cet ouvrage : je le désire, parce qu'il est pur et louable. Il intéresse tous les miens, mais mon mari réclame surtout de moi ce que je fais aujourd'hui. Souvent, au milieu des orages politiques, un coup de vent jette un voile sur quelque partie d'une vie illustre.

La main de Junot, cette main qui défendit vingt-deux ans sa patrie, est aujourd'hui dans le cercueil, et ne peut plus soulever ce voile dont la jalousie et la basse envie voudraient l'envelopper même dans le tombeau ; c'est donc à moi, à la mère de ses fils, à remplir ce devoir. Il est temps enfin que chacun paraisse dans son vrai rôle, et le sien était trop digne de l'empereur et de lui pour que je ne répande pas sur sa vie entière toute la lumière et toute la vérité qui peuvent la faire bien juger.

DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Le motif qui a porté Madame d'Abrantès à publier ses mémoires est très louable. Défendre contre d'injustes attaques l'honneur de son nom, l'honneur de sa famille, de ceux qu'on a aimés, dénote un beau caractère, un cœur noble et généreux. C'est une consolation de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne peut nous ravir.

NOTA. — Il y a une vingtaine d'années, il me tomba sous les yeux un extrait des mémoires de la Grande Mademoiselle datant de la fin du XVIIIe siècle. L'auteur disait dans sa Préface : « *J'ai voulu surtout que ce livre pût être mis par les mères dans les mains de leurs filles avec la plus grande confiance.* » Je trouvai l'idée fort heureuse et je me promis de l'appliquer aux écrits et aux mémoires des Femmes célèbres, ou qui ont joué un rôle dans l'histoire. C'est seulement aujourd'hui qu'il m'est donné de pouvoir mettre mon idée à exécution.

Mon livre a sa raison d'être : il contient de notables différences avec les ouvrages similaires. En autre chose, je suis plus sobre de certains détails, je divise le récit par chapitres avec sommaires, j'établis une table des matières, je donne des appréciations sur les faits importants, et enfin je fais des réflexions morales toutes les fois que le sujet y prête. C'est le meilleur moyen, il me semble, de rendre les lectures profitables pour le cœur.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les Mémoires de la duchesse d'Abrantès donnent les détails les plus circonstanciés et les plus complets sur elle-même et sur Junot son mari. Il serait donc inutile de redire ce qu'elle a raconté avec tant d'esprit et de cœur dans de charmants récits, où, à côté de son admiration pour Napoléon, on trouve, en maints endroits, l'expression de son amour pour la France, sa chère patrie.

Le salon de Mme d'Abrantès fut longtemps le rendez-vous de la haute société, des lettrés et des artistes; elle était admise dans l'intimité de la famille Bonaparte, fréquentait les diplomates, même les souverains, et c'est ainsi qu'elle a pu composer des Mémoires, *remplis d'intérêt et qu'on lit avec infiniment de plaisir et de profit.*

La duchesse d'Abrantès, sans avoir la beauté remarquable de sa mère, était très attrayante; elle avait le teint mat, la physionomie animée et spirituelle, de fort beaux yeux. Sa tournure était pleine de grâce et de distinction.

En toute occasion, elle montra une grande fermeté de caractère, et quand Junot, au désespoir, se crut en disgrâce près de l'empereur à la suite de son échec en Portugal, sa femme relera son courage abattu, le suivit en frère d'armes, *et voulut partager alors ses déboires, ses fatigues et ses dangers comme elle avait partagé ses honneurs et sa gloire de soldat.*

Après la mort de son mari et la chute de l'Empire, M d'Abrantès tomba du rang le plus élevé dans un état voisin de la misère; elle demeura quelques années à l'Abbaye-aux-Bois, où se trouvait son amie Mme Récamier. Ce dut être pour elle une douce consolation dans ses infortunes. Elle conserva toute sa vie son esprit séduisant et vraiment supérieur, et mourut à Paris, le 7 juin 1838, à l'âge de cinquante-quatre ans.

On a reproché à Junot et à sa femme, peut-être avec raison, l'excès de leur luxe, des habitudes de faste et de dépense auxquelles leur revenu ne pouvait suffire, et la postérité pardonne difficilement à ceux qui n'ont pas su conserver leur indépendance, et par là, la dignité de la vie (1).

(1) La fille aînée de Mme d'Abrantès épousa M. James Amet. (La fille de Mme Amet est la comtesse de Mouy, femme d'un diplomate très connu de nos jours.)

Sa seconde fille, Constance, fut mariée à M. Aubert.

Son second fils, Alfred, fut tué à la bataille de Solférino en 1859. Alfred ne laissa que deux filles, le nom de Junot fut dès lors éteint; mais Napoléon III releva le titre de duc d'Abrantès en faveur du secrétaire d'ambassade, M. Le Ray, qui a épousé Jeanne Junot, la fille aînée du duc. La seconde fille du duc a épousé le vicomte de Laferrière, neveu d'un chambellan de Napoléon III.

MADAME JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution le Consulat et l'Empire.

CHAPITRE PREMIER

Origine de la famille Bonaparte. — Beauté de Mme Lætitia et de Mme de Bermon. — Caractère de Napoléon enfant. — La corbeille de raisins et de figues. — Ouverture des états-généraux. — Marie-Antoinette.

Je suis née à Montpellier, le 6 novembre 1784; ma famille était alors établie passagèrement en Languedoc, pour faciliter à mon père l'exercice de la charge de finances qui lui avait été acquise à son retour d'Amérique. Cet établissement temporaire explique comment, étant née à Montpellier, je n'y ai conservé que des amis et point de parents. Néanmoins les souvenirs qui m'en restent ont tous la couleur de la patrie, et j'ai constamment considéré les Languedociens comme mes compatriotes.

Ma mère était, comme moi, née sous la tente que ses parents avaient dressée sur la terre étrangère. Du Bosphore, ses pères avaient émigré aux solitudes du Taygète, qu'ils

avaient ensuite quittées pour aller habiter les montagnes de la Corse.

Lorsque la France devint maîtresse de la Corse par le traité qu'elle fit avec la république de Gênes, il y avait déjà longtemps que les troupes françaises tentaient la conquête ou plutôt la réduction de l'île comme alliés des Génois (1).

Je veux maintenant raconter comment la famille Bonaparte était liée avec la mienne; comment l'amitié les unissait, et comment aussi des liens de parenté existent entre nous; car il est assez curieux de dire que l'origine de Bonaparte est très probablement grecque.

Des recherches d'érudition sur des hommes qui n'ont joué qu'un rôle ordinaire dans l'histoire ne sont pas très importantes; mais il est d'un haut intérêt de suivre dans toutes ses ramifications la généalogie de celui qui a rempli le monde de son nom, lorsque surtout cet homme est Napoléon.

Lorsque Constantin Comnène aborda en Corse, en 1676, à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait *Calomeros*. Ce fils fut envoyé par lui à Florence pour remplir près du grand-duc de Toscane une mission délicate. Constantin Comnène mourut avant son retour. Le grand-duc garda le jeune Grec près de lui, et, renonçant à la Corse, Calomeros s'établit en Toscane.

Calomeros, traduit littéralement, signifie *bella parte* ou *buona parte*. Le nom de Calomeros a donc été italianisé. Un Calomeros revint d'Italie, de Toscane même, et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille Buonaparte. Mais allons rejoindre ma mère et la famille Bonaparte en Corse, pendant la toute première enfance de Napoléon. Le lecteur et moi nous trouverons tous deux notre compte dans mes souvenirs : lui, par plus de naturel dans la relation, parce qu'elle sera l'expression de ma pensée immédiate; moi, par ce charme que donne à tous

1 Gênes, ne pouvant dompter ce peuple rebelle, eut recours à la France et lui vendit ses droits. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année, Louis XV rendit l'édit de réunion de la Corse à la France.

les âges la course vagabonde de cette *folle du logis* qui s'appelle l'imagination. Alors, sur le canevas à fond noir qui tapisse toujours mes idées, se tracent rapidement quelques fleurs aux brillantes couleurs! Ne serait-ce qu'une heure enlevée à la souffrance, c'est beaucoup pour un cœur qui depuis bien des années compte ses jours heureux.

L'imagination est la consolation du présent et l'amie de l'avenir; c'est par elle que les illusions et les réalités se partagent la vie; mais, hélas! elle est moins puissante à peindre la félicité que la souffrance.

L'imagination, féconde enchanteresse,
Qui fait mieux que garder et de se souvenir,
Retrace le passé, devance l'avenir,
Refait tout ce qui fut, fait tout ce qui doit être;
Dit à l'un d'exister, à l'autre de renaître;
Et comme à l'Éternel, quand sa voix l'appela,
L'être encore au néant lui répond : Me voilà.

DELILLE.

Lorsque les Grecs furent contraints de fuir les persécutions des Corses révoltés, on leur donna Cargèse pour les indemniser de leurs immenses pertes, et ils y formèrent un nouvel établissement. Quelques familles gardèrent une maison à Ajaccio. De ce nombre fut celle du chef privilégié, et ma mère passa également son temps à Ajaccio et à Cargèse: ce fut alors qu'elle se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon.

Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration, on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant du violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité, et n'étant cependant qu'un roturier. Il avait déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père; c'était M. de Permon.

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après, il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique.

et partit en emmenant mon frère, âgé seulement de huit ans. Ma mère retourna en Corse près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père.

C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a souvent porté dans ses bras, qu'il jouait lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Napoléon se la rappelait à merveille; et souvent, dans les années où il était à Paris sans aucun emploi, lorsqu'après avoir dîné à notre table de famille il se mettait devant le feu, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues devant la cheminée, il disait :

— Signora Panoria, parlons de la Corse, parlons de la signora Lætitia.

Il appelait presque toujours sa mère ainsi, mais seulement devant les personnes qu'il connaissait depuis longtemps, et auxquelles il savait que ce nom ne pouvait paraître singulier.

Ma mère et mes oncles m'ont assuré mille fois que Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien, et était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon.

Peut-être cependant existait-il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Mais qu'il ait fait deviner le géant qui devait un jour sortir de cette enveloppe, non, cela n'est pas. Madame Bonaparte avait amené avec elle en France une bonne, une de ces servantes-maîtresses, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme, qui se nommait Savéria, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur, et dont chaque membre occupait un trône; elle adorait l'empereur et Lucien. Elle me parlait un jour de plusieurs petites scènes de l'enfance de l'empereur, qui n'est demeuré en Corse que jusqu'à l'âge de neuf ans; et à propos de l'une de ces scènes où il avait eu le fouet, Savéria me confirmait une chose que

m'avait assurée ma mère : c'est que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait presque jamais. Voici à cet égard une anecdote que je tiens de lui-même : il me l'a racontée pour me donner un exemple de modération.

Il fut un jour accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats; ces fruits venaient d'un jardin de l'oncle le chanoine. Or il faut avoir vécu dans l'intérieur de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de l'oncle le chanoine. C'était bien plus criminel que d'avoir mangé des raisins et des figues d'un autre. Enfin, grand interrogatoire; et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce; que, s'il le faisait de bonne volonté, on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage : néanmoins il ne pleura pas; il était triste mais non boudeur. Enfin, le quatrième jour, une petite amie de Marianne Bonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient mangé les figues et les raisins. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable; cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petite amie, qui n'avait pas trempé dans le mensonge, il n'aurait rien dit. Il n'avait pas sept ans à cette époque.

Si l'on peut augurer l'homme dans l'enfant, Napoléon donnait en cette circonstance futile un aperçu de la fermeté de son caractère. A sept ans, à l'âge où la raison naît à peine, recevoir une pénitence, quoique innocent, et ne pas dévoiler la petite coupable, c'est une action à admirer.

— Napoléon, me disait Savéria, n'a jamais été un joli enfant, comme l'était Joseph, par exemple; sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun dans la famille Bonaparte.

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint jeune homme, c'était son regard, et surtout l'expression douce qu'il savait lui donner dans un moment de bienveillance. A la vérité, l'orage était affreux, et jamais je n'ai regardé cette physionomie admirable sans éprouver un frisson; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, ces mains dont la plus coquette des femmes se serait enorgueillie, et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, ne se distinguaient pas dans l'enfant. Savéria me disait avec vérité que, de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui le dernier aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

Nous vînmes à Paris en 1785. Ma mère ne pouvait s'accoutumer à la vie de province, quelque agréable qu'elle fût; mon père désirait également revoir Paris où il voulait acheter une charge de fermier général. Il voulut recevoir et prit un jour dans la semaine pour donner à dîner, comme cela se faisait à cette époque. Ma mère avait tout ce qu'il fallait pour faire une excellente maîtresse de maison, et ce qu'elle possédait éminemment, c'était l'art si difficile de tenir son salon. Elle racontait surtout avec la plus piquante originalité.

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Napoléon Bonaparte. Il était alors à l'école militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla : il l'avait rencontré le jour de son arrivée au moment où il venait de sortir du coche.

— Et en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine s'il avait eu quelque chose à prendre.

Mon oncle lui demanda où il dînait, et, comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui. Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose.

— Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir dans la position où il est. Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'École militaire, et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un mémoire qu'il veut faire pour le présenter au Ministre de la guerre. Cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades, et peut-être même à lui valoir quelque coup d'épée.

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon, et cette disposition à l'humeur était en effet des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intérêt, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité qu'il ne pouvait contraindre qu'il doit la réputation, qu'il a conservée longtemps, d'une enfance et d'une jeunesse sombres et atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna), et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque encore aujourd'hui je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde, à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents (1).

A l'époque où ma famille vint s'établir à Paris, la popularité du parlement était immense : il pouvait en user pour le bien et le bonheur de tous en s'emparant du mouvement. Tout alors faisait pressentir une révolution, et les plaies étaient assez visibles pour que l'on connût où il fallait porter remède : le Trésor était épuisé, la famine, la banqueroute nous menaçaient, tout était anéanti autour de nous et pas de ressources. Louis XVI était capable de gouverner dans des temps ordinaires; mais si des vertus ornent un trône paisible, au jour des orages un mâle et grand caractère peut

(1) Le père de Napoléon mourut dans la maison de ma mère; c'est elle qui reçut son dernier soupir. Il lui recommanda fortement son jeune fils, qui venait de sortir de l'École militaire de Brienne (14 octobre 1784) pour entrer à l'École militaire de Paris.

seul les conjurer. La crise était même si forte que je ne sais si elle eût été maîtrisée par un Richelieu ou un Napoléon.

Ce fut peu après, le 5 mai de l'année 1789, que se fit l'ouverture des états-généraux. J'étais trop jeune alors pour bien sentir la grandeur imposante du spectacle qu'offraient les états, se rendant en masse à Saint-Louis de Versailles, pour y entendre la messe, la veille de l'ouverture de leurs séances. Mais je vois encore cette foule immense et joyeuse qui encombrait les trois avenues et bordait la route que suivaient les députés. Je vois ces femmes si bien parées agitant leurs mouchoirs, toute une population animée d'un même sentiment et dans l'ivresse de la joie et de l'espérance. Ma mère, ayant beaucoup d'amis dans les trois ordres, avait voulu être témoin de cette première démarche; elle m'avait pris avec elle, ainsi que mon frère.

Ma mère avait, à cette époque, la même manière de voir que beaucoup de personnes dans sa position : elle était fille de qualité, mariée à un homme de finances. Il lui arrivait tous les jours des choses qui auraient été inaperçues par tout autre, mais qui, pour elle, paraissaient vexatoires; et son désir était de voir un nivellement qui ne permît d'autre distinction que celle du mérite. Mon père n'avait pas la même manière de voir.

Cependant les états avaient commencé leurs travaux.

Si l'accord eût été général, cet admirable ouvrage serait venu à bien. Malheureusement cet accord manquait.

Le tiers finit par se lasser de n'être pas écouté. Enfin arriva la séparation du tiers d'avec les deux ordres privilégiés.

La retraite du tiers état dans la salle du Jeu de Paume produisit un effet que des années n'auraient pas amené.

Napoléon disait qu'une des grandes fautes de cette époque avait été d'entreprendre sans s'être assuré de rien. On tremblait à la cour en pensant aux états-généraux, et nulle mesure n'était prise pour s'opposer à ce torrent. Il fallait remettre l'ouverture des états, disait-il. Le mouvement que cette mesure aurait produit devenait toujours moins à craindre.

Une des causes qui perdirent aussi la couronne, à cette désastreuse époque, fut le gouvernement occulte. Un jour, Napoléon, parlant de la Révolution avec le comte Louis de Narbonne, lui dit :

— Mais vous en étiez bien aussi, vous!...

M. de Narbonne lui prouva que rien n'était plus faux. Ses opinions constitutionnelles l'éloignaient d'une pareille manière de combattre la révolution.

— C'est surtout la reine, poursuivit M. de Narbonne, qui tenait à cette double représentation du pouvoir royal, mais sans nulle disposition hostile contre la France, que je puis certifier qu'elle aimait, comme on aime le pays qui est devenu notre seconde patrie et où doivent se fermer nos yeux.

Que d'absurdités ont été dites là-dessus! Par exemple, quoi de plus sot que d'accuser une femme de mieux aimer son frère que son mari, ses enfants, elle-même et la couronne qu'elle porte!

La reine aimait la France. Eh! comment n'aurait-elle pas aimé une nation qui l'entourait de vœux, d'adorations et d'amour? Comment n'aurait-elle pas donné son cœur à un peuple qui voyait en elle une souveraine charmante, gracieuse, mère de celui qui devait être son roi.

Ma mère citait une fois devant moi l'enthousiasme délirant qu'inspirait la reine, lorsqu'elle paraissait en public dans les premières années de son règne. Un jour, à l'Opéra, elle arriva assez tard; on donnait *Iphigénie en Aulide*. On venait de dire : « Chantons, célébrons notre reine!... » Le parterre, les loges, la salle entière redemanda le chœur, et tous se mirent à répéter : « Chantons, célébrons notre reine, » avec cet accent d'amour qui vient de l'âme, avec une telle ardeur que la reine fondit en larmes.

Hélas! l'infortunée princesse aurait-elle pu penser, dans ces moments d'ivresse, qu'un jour ces larmes délicieuses se changeraient en larmes de sang!

Après le 14 juillet, le roi fut conduit à l'Hôtel de ville de

Paris pour sanctionner la révolution qui venait d'avoir lieu contre lui.

— Son aspect, dit mon père, avait une expression admirable, il était calme quoique profondément affecté. Il voyait sa position en chrétien s'il ne la jugeait pas en roi. Tout son maintien était remarquablement imposant par une dignité personnelle douce et fière.

Avant la révolution du 14 juillet, on avait éloigné M. Necker; il fut rappelé après cet immense événement. On pouvait juger par cette indécision que le navire n'avait plus de pilote et que tout allait à la dérive.

Ce fut à cette époque, qu'un bruit qui circulait depuis longtemps, prit une sorte de consistance, il s'agissait du duc d'Orléans. Robespierre et quelques autres le placèrent en avant, parce qu'il fallait un point de mire au parti modéré et raisonnable. Ce parti eut la sottise de se prendre à ce leurre.

CHAPITRE II

Journée du 6 octobre. — Mme de Lamballe. — Portrait de Napoléon en 1795. — Les muscadins. — Amitié de Bonaparte et de Junot. — Les bottes mouillées. — Le 13 vendémiaire. — Secours à des familles pauvres.

Je me rappelle comme un songe terrible ces journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 21 juin et une foule d'autres qui formaient ainsi le plus sinistre des calendriers. Le 6 octobre surtout me frappe encore dans mes souvenirs de manière à me serrer le cœur. Je vois ma mère faisant fermer, dès trois heures de l'après-midi, les volets du salon donnant sur le quai. Elle pleurait et retenait mon père, qui voulait absolument se rendre à Versailles. Elle le retenait par le bras, l'embrassait et le suppliait de ne pas nous quitter.

Après la dénonciation d'un homme, appelé Thirion, qui croyait avoir à se plaindre de mon père et avait juré de se venger, une visite domicilaire, spécialement ordonnée par la Commune, eut lieu en notre maison, et Bonaparte alla à la section pour mon père et le défendit. Il parla vivement de la visite qui venait d'avoir lieu dans la demeure d'un citoyen paisible et du droit qu'avait mon père de se défendre. C'était le 7 ou 8 août. Le 10 ne fut pas seulement affreux pour moi par les cris du peuple, les coups de canon, les gémissements des blessés qui passaient sous nos fenêtres, mais par les inquiétudes que me causaient mon frère et mon père.

Mon frère, animé des sentiments les plus honorables,

avec un cœur jeune et brûlant, aurait voulu se multiplier pour donner des soins à sa famille et sauver en même temps ceux de nos amis qui couraient des dangers. Nous pûmes en sauver deux.

Le lendemain du 10 août, la stupeur dans Paris fut générale. La ville présentait un aspect effrayant. Que d'alarmes! Que d'existences brisées! Que de têtes proscrites! Cependant les dénonciations sur mon père continuant, mes parents, sur les conseils de leurs amis se déguisèrent, et partirent à Toulouse après nous avoir mis, ma sœur et moi, en pension sous la garde de mon frère Albert. Ma mère perdait la raison en songeant qu'elle nous laissait à Paris dans un pareil moment.

Un jour où mon frère venait nous voir en cabriolet à notre pension, rue du Faubourg Saint-Antoine, il est arrêté par une foule immense. Des hommes ayant l'aspect des esprits infernaux chantent et dansent; leur visage est enflammé, leurs yeux hagards; ils sont hideux; ils poussent des cris : « Qu'on lui porte! qu'on lui porte! C'est un aristocrate. » En un moment le cabriolet est entouré par une multitude en délire. Du milieu de la foule un objet s'élève et s'avance. La vue troublée de mon frère ne lui permit d'abord que de distinguer de longs cheveux blonds souillés de sang, une figure belle encore. Cette figure s'approche, se pose sur son visage. Le malheureux pousse un cri terrible. Il l'a reconnue : c'est la tête de madame de Lamballe!

Le domestique fouette le cheval de toute la vigueur de son bras, mon frère arrive en peu de minutes à la porte de notre pension; on le transporte dans notre maison. Qu'on juge de notre effroi, il était sans connaissance, pâle, ne respirant pas. On conduisit mon frère chez un médecin où il fit une maladie grave dans laquelle son délire lui présentait toujours cette affreuse aventure. On écrivit à l'instant à ma mère, elle vint nous chercher et nous emmena à Toulouse. Mon frère était encore en convalescence, il s'arrêta en route chez un ami.

C'est durant notre séjour à Toulouse qu'eurent lieu le procès et la mort du roi, ainsi que la mort de Madame Élisa-

beth. Ces morts frappèrent mon pauvre père au cœur: dès lors, il ne descendit même plus de son appartement pour dîner. Souvent il était des jours entiers sans permettre l'entrée de sa chambre. J'avais seule le privilège de frapper à sa porte et d'obtenir une réponse.

C'est à Toulouse que nous apprîmes par mon frère la mise en accusation de Bonaparte et les causes qui l'avaient motivée. Sa défense adressée aux représentants indique le vrai motif de son arrestation

— Déclarer un patriote suspect, disait-il, c'est lui ravir ce qu'il a de plus précieux, la confiance et l'estime de ses concitoyens.

L'issue de ce procès fut l'acquittement du prévenu. On donne même des éloges à Bonaparte dans l'arrêté qui le met dans une liberté provisoire :

« C'est, dit-on, en raison de l'utilité dont le général Bonaparte peut être à la République. »

Enfin se levèrent pour la France des jours plus sereins. Mon père reçut des avis répétés de se rendre à Paris. Venez, lui disait-on, venez le moment est favorable. Nous y arrivâmes et descendîmes dans un hôtel de fort belle apparence, situé entre cour et jardin, rue des Filles Saint-Thomas. Nous vîmes accourir aussitôt Bonaparte; c'est à dater de ce jour que je l'ai vraiment connu. Je me le rappelais confusément.

A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle pas de l'auréole prestigieuse de sa gloire; je n'entends que le changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années; tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures du passage du pont d'Arcole, était alors toute simple, parce

que ces mêmes muscadins, après lesquels il criait tant, en avait encore de bien plus longues; mais son teint était si jaune, il se soignait si peu, que ses cheveux, mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Ses petites mains étaient maigres, longues et noires. On sait à quel point il en est devenu vain depuis ce temps-là. Lorsque je me représente Napoléon entrant, en 1795, dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile, portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune; quand j'évoque son souvenir et que je le revois plus tard, je ne puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère, la meilleure et la plus naturelle des femmes, lui témoigna comme elle le sentait le plaisir de le revoir. Paris était dans une agitation inquiétante, des scènes tragiques déchiraient chaque jour le sein de la Convention. Les complices de Robespierre, effrayés par la mort de Danton, avaient frappé le dictateur (9 thermidor) pour n'en pas être frappés eux-mêmes, et maintenant ne savaient plus comment gouverner. Les journées se passaient à ouvrir des pétitions adressées à l'Assemblée, mais on ne décidait rien. Napoléon reçut alors une lettre de sa mère, lui disant que la réaction ensanglanterait tout le Midi.

Prenant cette lettre pour texte :

— Ce sont ces *muscadins* royalistes, s'écria Napoléon, qui font ici cette levée de boucliers. Ils seraient bien aises de glaner après le combat des patriotes! Qu'ils sont sots dans cette Convention!

Les jeunes gens dont parlait Bonaparte portaient des redingotes grises avec des collets noirs, des cravates vertes, et leurs cheveux, au lieu d'être à la Titus comme ceux de la

plupart des jeunes gens, étaient nattés, poudrés et relevés avec un peigne, tandis que de chaque côté de la figure descendait une longue face, appelée en style du temps, *oreilles de chien*. Comme ces jeunes gens étaient attaqués fort souvent, ils portaient une grosse canne dont ils se servaient comme d'un moyen de défense.

A cette époque, Bonaparte, revenu à Paris, y était sans nulles ressources.

Sa famille, proscrite en Corse, avait trouvé un asile à Marseille, mais ne pouvait pas faire pour lui ce qu'elle aurait certainement fait si elle eût été en Corse au milieu de ses ressources naturelles. De temps à autre, il recevait quelque argent, et je soupçonne que c'était son excellent frère Joseph, marié depuis peu à mademoiselle Clary, qui lui faisait parvenir ces secours; mais ils étaient insuffisants pour un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin il fallait manger et se vêtir, et, à cette époque, on ne trouvait pas dans tous les quartiers de Paris des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc vraiment malheureux. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que souvent, en se promenant sur le boulevard et voyant passer de ces jeunes gens élégants montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort, et injuriait à demi voix les *incroyables* à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant : paole pafumée, paole panachée, que madame Scio avait chanté à mi-acles (1).

— Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune ! s'écriait Bonaparte avec humeur.

Junot, qui aimait Bonaparte, lui donnait tout ce qu'il recevait de sa famille. Il jouait quelquefois et rapportait de l'or en abondance; alors le petit intérieur devenait plus

(1) Les incroyables ne prononçaient pas les r dans les mots.

joyeux, on payait les dettes les plus urgentes, et c'était Bonaparte qui réglait la distribution.

Depuis longtemps la santé de mon père déclinait; une fièvre pernicieuse vint se joindre à ce qu'il souffrait déjà. C'était trop fort.

Bonaparte, averti par mon frère, vint aussitôt nous voir. Il parut touché de l'état de mon père qui voulut le voir, quoiqu'il fût très souffrant. Il vint tous les jours, et le matin, il envoyait ou venait lui-même, pour savoir des nouvelles de la nuit. Il nous apprit que Paris était dans un état qui devait nécessairement finir par un déchirement. Tout cela va de plus mal en plus mal, nous disait-il; la contre révolution va éclore et en même temps enfanter elle-même des désastres.

Ainsi que je l'ai dit, Bonaparte venait tous les jours: il dînait avec nous et passait la soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de ma mère, qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instants pour reprendre des forces, car elle ne quittait pas le chevet de mon père. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il était dix heures du soir. A cette époque il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant et va chercher le médecin qu'il ramène un peu malgré lui. Il faisait un temps affreux; il pleuvait à verse, Bonaparte n'avait pu trouver de fiacre, son habit était trempé. Oui, oui, à cette époque, Bonaparte avait un cœur susceptible d'attachement.

Dans la matinée du 12, Bonaparte nous parut assez préoccupé. Il sortit, puis rentra, sortit encore et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin et prit une grande tasse de café.

Le 13, nous nous flattâmes que les choses en viendraient à bonne composition entre la Convention et les rebelles; mais vers quatre heures et demie on commença à tirer le

canon. A peine le premier coup fut-il parti que de toutes parts on riposta. L'effet en fut terrible et immédiat sur mon pauvre père! Il poussa un cri perçant en appelant au secours, et le délire le plus violent s'empara de lui. Le lendemain, le calme était, dit-on, rétabli dans Paris. Ma mère ignorait, ainsi que moi, toute la part que Bonaparte venait d'avoir à cette grande journée (1).

Mon père languit encore deux jours; nous le perdîmes le 17 vendémiaire. Il était plus qu'un père pour moi, c'était un ami indulgent sans faiblesse. Mon frère fut au désespoir. Quant à ma mère, elle fut longtemps inconsolable dans la véritable acception du mot; elle avait pour mon père ce sentiment qui fait qu'on pleure toujours celui qui en a été l'objet. Bonaparte fut admirablement bien pour ma mère dans ces moments de douleur.

Dès que mon frère avait été certain de notre retour définitif à Paris, il s'était occupé de chercher une maison seule, dans laquelle nous puissions demeurer tous ensemble. La maison que nous allâmes habiter était située dans la Chaussée-d'Antin.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, ou plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Ma mère, absorbée dans son chagrin, n'eut pas de pensée à donner à ce que la conduite du jeune général pouvait offrir de singulier, comparée à ses propres paroles. Elle le revit même sans avoir la volonté de le lui rappeler. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte, et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu. C'était pour elle d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait que pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un

(1) Bonaparte mitrailla les royalistes devant l'église Saint-Roch (5 octobre 1795). Beaucoup de personnes ont prétendu qu'il avait toujours vivement regretté cette journée.

autre malheur, — car il était dit que ma pauvre mère serait prise par tous les sens dans sa contrariété, — c'était le bruit du craquement produit par la semelle séchée, ce que je conçois d'autant plus aisément que c'est une de mes antipathies. Or, dans ces temps d'infortunes où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'peine de quoi dîner ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant une demi-heure lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu, et, comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer. Ce détail qui n'est certes rien par lui-même et n'offre aucun côté remarquable dans sa vulgarité, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire, il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable rue des Capucines. Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel. Quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron; d'autres fois c'était son oncle Fesch, homme de la société la plus douce et la plus égale; mais comme je l'ai dit, peu souvent. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble.

A cette époque, la famine régnait à Paris plus encore que partout ailleurs. On souffrait réellement du manque de pain; les autres denrées elles-mêmes commençaient à ne plus arriver à Paris; cela tenait à un plan insurrectionnel. Quelle époque, grand Dieu, quel temps! La misère était

affreuse. Le discrédit des assignats augmentait en proportion du malheur. Les ouvriers ne travaillant plus, mouraient dans leur grenier ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs qui commençaient à s'organiser dans les provinces; dans Paris même, on n'en était pas à l'abri.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation, mais nos domestiques n'avaient que celui de la section, et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Il faisait faire à domicile des distributions de bois et de pain, ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de pain et de bois à plus de dix familles malheureuses qui mouraient de besoin. La plupart logeaient dans la rue Saint-Nicolas, tout près de notre maison. Cette rue n'était habitée que par le peuple le plus misérable et quiconque n'est pas monté dans un de ses greniers n'a pas d'idée de la véritable misère.

Un jour, Bonaparte, venant dîner chez ma mère, fut arrêté en descendant de voiture par une femme qui tenait le cadavre d'un enfant sur ses bras. C'était celui du plus jeune de ses six enfants. Son mari, couvreur de son état, s'était tué six mois auparavant en travaillant à la toiture des Tuileries. On lui devait près de deux mois de travail. Sa veuve ne pouvait pas être payée. Elle nourrissait. La misère, ensuite la faim avaient tari son lait. Son pauvre petit enfant venait d'expirer, il n'était pas encore froid. Elle voyait descendre de voiture, presque tous les jours, un homme avec un habit chargé d'or; elle venait lui demander du pain « pour que ses autres enfants n'eussent pas le sort du plus jeune, disait-elle; et si l'on ne me donne rien, je les prendrai tous les cinq, et puis nous irons tous nous jeter à l'eau. »

Ce n'était pas un vain mot dans la bouche de cette malheu-

reuse mère, car alors les suicides se succédaient chaque jour; enfin, on n'entendait parler que de morts tragiques. Quoi qu'il en soit, ce jour là, Bonaparte entra chez ma mère avec une expression de tristesse qu'il conserva pendant tout le dîner. Il avait, pour le plus pressé, donné quelques assignats à cette malheureuse femme. Après qu'on fut sorti de table, il dit à ma mère qu'il la priait de faire prendre des informations sur elle. Je m'en chargeai. Tout était vrai, et de plus, cette pauvre mère était une honnête et vertueuse femme. Bonaparte la fit payer d'abord de ce qui était dû à son mari, puis on lui donna une petite pension. Cette femme s'appelait Marianne Huvé. Elle a demeuré longtemps près de notre maison.

CHAPITRE III

Brouillerie entre Bonaparte et ma mère. — Mariage de Bonaparte. — Le 18 fructidor. — Portraits des membres de la famille Bonaparte. — Le colonel Junot.

Le deuil de ma mère était profond. Les convenances exigeaient une entière solitude qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé. Le médecin ordonna des distractions. Ma mère loua une loge à Feydeau, et elle y passait incognito une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir. A cette époque, il eut avec ma mère une conférence bien étrange. Il voulait marier mon frère avec sa sœur Pauline appelée la jolie Paulette, et moi, avec Louis ou avec Jérôme. De plus, il demanda à ma mère de commencer l'union des deux familles par un mariage entre elle et lui.

Ma mère ne put prendre cette proposition au sérieux et lui fit remarquer qu'elle serait non seulement sa mère, mais encore celle de Joseph. Tous ces projets n'eurent aucune suite.

Bientôt une rupture complète eut lieu entre ma mère et Bonaparte. Elle lui fit une recommandation pour l'un de ses parents Stephanopoli, pour qu'il le fit entrer dans la garde de la Convention, et il refusa d'y faire droit. Nous apprîmes un peu plus tard que le général allait épouser Madame de Beauharnais et bientôt après qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie.

Pendant qu'il parcourait l'Italie de victoire en victoire, sa

famille se réunissait à Paris et y formait une colonie. Joseph Bonaparte, après avoir été ambassadeur de la République à Rome, était revenu à Paris, ramenant avec lui la sœur de sa femme, Mademoiselle Désirée Clary. Lucien annonçait son arrivée après avoir fait un coup de tête dont le général était très irrité. Il prit alors le nom de Brutus. Ayant obtenu une place de garde-magasin à Saint-Maximin, petit village de Provence, il épousa une jeune fille qu'il aimait, mademoiselle Christine Boyer dont le père était à la tête de la petite auberge de ce lieu.

Quand Bonaparte revint à Paris, il serait difficile de donner une légère idée de l'enthousiasme avec lequel il fut reçu ; ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation.

Vers l'époque du 18 fructidor, j'éprouvai de vives inquiétudes pour la santé de ma mère, elle fut en danger de mort durant cinquante-deux jours, et il est inouï qu'une jeune fille de quatorze ans ait pu supporter cinquante-deux nuits de veilles, de fatigues et d'alarmes. Quelque temps après arriva la journée du 18 fructidor. Ses suites furent telles qu'on devait s'y attendre. Le Directoire triompha comme il avait combattu, lâchement et avec barbarie. Les conséquences du 18 fructidor nous donnèrent à regretter vivement l'exil et la proscription de plusieurs de nos amis.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu d'Italie ; la main de Bonaparte l'a fait retentir ; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée. Il disait que les hommes de ce parti ne verraient pas finir l'année sur leurs chaises curules.

Après le départ des malheureux proscrits, Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie maison de la rue du Rocher et il se disposa à recevoir du monde : il attendait sa mère et sa plus jeune sœur Caroline. Tout cela avec Lucien et madame Lucien. Mademoiselle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce qui eut lieu mais d'une manière bien simple, dans la maison de

Joseph. Mademoiselle Clary était riche et fort agréable de figure et de manière; Bernadotte faisait un beau mariage.

Joseph Bonaparte est de tous les frères de l'empereur celui qui a été le plus mal jugé, et cela universellement. Il est un des hommes les plus excellents que l'on puisse rencontrer; il est bon, spirituel, aimant et cultivant les littératures italienne et française, s'en occupant et voulant s'en occuper, aimant la retraite par goût et non par affectation. Je l'ai apprécié, et ma mère m'a dit que je ne me trompais pas en jugeant son âme bonne, généreuse et susceptible des plus excellents sentiments.

On a beaucoup parlé, sans rien dire, relativement à la conduite faible de Joseph à Naples et en Espagne. Je ne sais pas ce qu'il a fait ou ce qu'il aurait pu faire à Naples, mais je sais qu'en Espagne il n'a pas pu mieux faire, parce qu'il y a été avec le plus profond dégoût, et qu'il était désespéré d'aller dans ce malheureux pays, rempli de troubles, de discussions, où le poignard ou l'espingole vous menacent sans cesse, un pays où tout le bien qu'il faisait, — et je suis certaine qu'il en faisait beaucoup, — ne lui était compté que comme une obligation remplie. Non, non, l'homme qui est bon, honnête, vertueux pendant de longues années, ne change pas à l'heure même pour revêtir un caractère lâche et même méchant. Cela ne peut pas être vrai.

La figure de Joseph était charmante. Il ressemble beaucoup à la princesse Pauline. Ce sont les mêmes traits délicats, la même finesse de sourire, le même regard fin et caressant. Joseph a toujours été tendrement aimé de notre famille. Lors de la mort de son père, à Montpellier, après que celui-ci eut rendu le dernier soupir entre les bras de ma mère, Joseph alla demeurer dans la maison de mes parents avec son oncle Fesch.

Madame Joseph Bonaparte est un ange de bonté. Prononcez son nom, et tous les pauvres, tous les malheureux de Paris, de Naples et de Madrid le répéteront avec des bénédictions. Cependant elle n'a jamais été à Madrid, elle

ne connaissait cette terre étrangère que par toutes les relations qu'on lui en faisait. Eh bien, jamais elle n'hésita une minute devant une chose qui lui semblait être son devoir. Aussi Madame de Survilliers (1) est-elle adorée de tout ce qui l'entoure et surtout de son intérieur. Sa bonté inaltérable, sa charité active la font aimer de tout le monde; et même dans la terre de l'exil, elle a retrouvé une patrie.

Dans les différents portraits que j'ai tracés de la famille Bonaparte, je n'ai parlé ni de Louis, ni de Jérôme, ni de Caroline. Les deux derniers étaient bien jeunes à l'époque dont je parle maintenant.

Louis Bonaparte n'était pas mal à l'âge de dix-huit ans; mais ensuite ses infirmités lui donnèrent, avant l'âge, un aspect de vieillard qui le rendait morose en apparence et effectivement malheureux. Il ressemblait à la reine de Naples lorsqu'il était jeune et bien portant. C'était la même forme de figure et la même expression dans le regard lorsque la figure de la reine de Naples était en repos; mais aussitôt que son sourire et son regard animait ses traits, toute ressemblance disparaissait.

Louis est bon. Il a les goûts simples et doux. L'empereur, avec sa marote de faire des rois de tous ses frères, n'en a pas trouvé un qui voulût l'être. Ses sœurs le secondaient, car elles étaient dévorées d'ambition, mais les hommes ont toujours eu à cet égard une volonté ferme et déterminée. Louis le lui dit lorsqu'il partit pour la Hollande.

— Je veux faire à ma volonté, dit le jeune roi à son frère. Laissez-moi agir, ou laissez-moi ici. Je ne veux pas aller gouverner un pays qui ne me connaîtra que par le malheur.

L'empereur était absolu dans sa volonté. Il a envoyé Louis en Hollande. Le malheureux jeune homme a trouvé une agonie lente et cruelle au milieu de ses canaux et de ses marais. La plus grande partie de ses douleurs actuelles viennent de cette atmosphère humide et malsaine, surtout

(1) Nom qu'avait pris son mari.

pour un enfant du Midi comme lui. Il a obéi, et sa femme y a éprouvé la plus affreuse des douleurs : son pauvre cœur de mère a été brisé par la mort de son premier-né. Il mourut du croup à La Haye, en 1804.

Il me reste à terminer le portrait de Lucien.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pattes de faucheux, une petite tête : ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfants ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Lucien avait la vue très basse, ce qui lui faisait cligner les yeux et baisser la tête. Ce défaut lui aurait ainsi donné un air peu agréable, si son sourire, toujours d'accord avec son regard, n'avait donné quelque chose de gracieux à sa physionomie. Ainsi, quoiqu'il fût plutôt laid qu'autrement, il plaisait généralement. Quant à son esprit et à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup, et de nature diverse. Dans sa toute première jeunesse, lorsque Lucien Bonaparte rencontrait une question, si elle lui plaisait, il s'identifiait à elle-même et l'identifiait à lui. Il vivait dès lors, dans un monde métaphysique tout autre que notre pauvre monde intellectuel. C'est ainsi qu'à dix-huit ans la lecture de son Plutarque le fit errer dans le Forum, sur le Pyrée. Il était Grec avec Démosthènes, Romain avec Cicéron : il épousait toutes les gloires antiques, mais il était ivre des nôtres.

Au portrait de Lucien, j'ajouterai celui de sa femme Christine.

Madame Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donnent l'air et le ciel du Midi. Sa peau était brune, elle était marquée de la petite vérole. Ses yeux n'étaient pas grands, et son nez était un peu fort et aplati. Eh bien, malgré cela, elle plaisait, parce que son regard était bien-

veillant, son sourire doux, ainsi que son parler. Elle était gracieuse enfin et puis bonne comme un ange. Ce que je puis certifier, c'est que son amour pour son mari la rendit intelligente à se former aux choses du jour. En peu de semaines, elle devint une femme élégante portant à ravir sa toilette.

Caroline Bonaparte qu'on appelait *Annunciata*, venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravissantes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondotti*, une peau éblouissante, tels étaient les éléments de sa beauté, en y ajoutant de belles dents et une fraîcheur de rose.

Madame Leclerc était celle que nous voyions le plus souvent; ma mère l'aimait tendrement et la gâtait en lui passant les mille et une fantaisies qu'un même jour voyait naître, satisfaire et mourir. Beaucoup de personnes ont parlé de sa beauté; toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau. Elle était à cette époque fort bonne personne.

Avant de quitter l'Europe pour se rendre en Égypte, le général Bonaparte avait voulu voir toute sa famille établie convenablement à Paris, et bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécût encore, il prit dès ce moment sur sa famille l'ascendant et l'autorité d'un père et d'un chef. Bonaparte alors aimait ardemment sa femme Joséphine; mais il connaissait son inconséquence et lui recommandait surtout de ne jamais parler politique, sujet auquel elle n'entendait rien et qui ne pouvait manquer d'amener des conversations capables de le compromettre.

Parmi les jeunes officiers que le général Bonaparte avait présentés à ma mère lorsqu'il fut nommé commandant de l'armée de l'intérieur, elle en avait distingué un, tant à cause de ses manières franches sans rudesse et de son air ouvert, qu'en raison de l'extrême attachement qu'il témoignait pour son général. Cet attachement tenait presque de

la passion. Il y avait en lui un enthousiasme tellement touchant que ma mère dont l'âme élevée, le cœur aimant concevaient tous les sentiments exaltés, avait aussitôt distingué le colonel Junot. Elle lui voua dès ce moment la plus sincère amitié. Il venait quelquefois nous voir, malgré la brouillerie qui existait entre ma mère et son général. J'étais bien enfant alors, et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtements pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait trois ans plus tard demander la main de cette petite fille à laquelle il faisait à peine attention alors.

De tous les officiers composant l'état-major du général Bonaparte, le colonel Junot était celui qui avait eu la destinée la plus aventureusement heureuse. Idéalement brave, il portait en stigmates fraîchement reçus les glorieuses marques d'une valeur que ses ennemis même les plus acharnés n'ont pas pu lui disputer. Le général en chef avait su l'apprécier, et à l'origine de sa fortune se rattachaient plusieurs actes très remarquables, non seulement de courage, mais aussi d'honneur et de loyauté. C'est au siège de Toulon que le général l'avait connu et d'une manière qui mérite par sa bizarrerie d'être rapportée avec détail.

Junot naquit à Bussy-Legrand, département de la Côte-d'Or, le 24 septembre 1771. On lui donna le nom le plus extravagant qui fût en France. Il s'appelait *Andoche*.

Les parents de Junot étaient de bons bourgeois; sa famille avait de l'aisance. Avant la Révolution de 89, la classe bourgeoise ne mettant pas ses fils au service, Junot se destinait au barreau. Il étudia pour être avocat et fit ce qu'on appelait alors de bonnes études.

Junot avait un caractère fort remarquable et que n'ont pas toujours apprécié ceux qui l'ont approché, parce que lui-même y mettait obstacle quelquefois par un défaut qui nuisait en effet à ses nombreuses qualités, c'était une irritabilité, facilement excitée chez lui par la seule apparence d'un tort. Junot avait une belle âme, ignorait le mensonge

et était doué d'une générosité, d'une noblesse de caractère que ses ennemis ont cherché à présenter comme un vice, mais que sa nombreuse famille, qui pendant quinze ans n'eut d'autre soutien que lui, la foule de militaires infirmes, de veuves chargées d'enfants, qui recevaient de lui des pensions et des secours, ne nommeront jamais que la vertu d'un noble cœur.

Il possédait à un degré éminent les qualités d'un bon fils, d'un bon ami et d'un excellent père.

Junot adorait ses enfants. Il faut connaître comme moi toute cette sollicitude si vive, si tendre, qui l'occupait même au milieu du danger. Quelles lettres il m'écrivait quelquefois! Combien elles étaient touchantes par leur naïveté, si je puis me servir de ce nom! C'était pour savoir si la dixième dent de son fils était enfin percée.

« — Mais quand sèvreras-tu donc ce petit Rodrigue. »

Et puis ses filles que faisaient-elles? Étaient-elles grandies? Travaillaient-elles? Ces détails peuvent paraître puériles; mais ces lettres étaient écrites sous le feu de l'ennemi, au milieu des glaces de la Russie, ou bien une heure après avoir reçu une balle dans la figure, avant même d'être pansé. Je les ai toutes ces lettres précieuses. Mes enfants les recevront de moi comme un héritage sacré.

Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre.

Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Il fut décapité en 1792.

C'est dans ce même temps que, étant un jour au poste de la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de l'intelligent Cartaux, demanda à l'officier du poste un

jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence.

Le lieutenant appelle aussitôt *La Tempête* et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit dit le commandant et tu iras là porter cet ordre.

Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent.

— Je ne suis pas un espion, répondit-il, cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Et il se retirait.

— Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère; sais-tu à quoi tu t'exposes?

— Je suis prêt à obéir, dit Junot mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme ou je n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces... Anglais.

Le commandant sourit en le regardant attentivement :

— Mais ils te tueront! reprit-il.

— Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine, et quant à moi, ça m'est égal.... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas?

Alors il mit la main dans sa giberne.

— Bien avec mon sabre et ces dragées là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer.

Et il partit en chantant.

Après son départ :

— Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier supérieur.

— Junot.

— Il fera son chemin.

Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que sa lettre.

— Bien! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli.

Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide de camp, préférant un grade inférieur à celui qu'il pouvait avoir en restant au corps. Mais pour cela il fallait quitter Bonaparte, et Junot ne le pouvait déjà plus.

CHAPITRE IV

Un bal chez Mme Bermon. — Les oreilles de la générale Leclerc. — Mme Tallien. — Les drapeaux envoyés au Directoire. — Mme Lætitia Bonaparte. — Le sabre d'honneur du jeune tambour.

Junot fut nommé général en Égypte. Cet avancement qui est toujours un bonheur, surtout à l'âge qu'avait Junot, vingt-sept ans, n'en fut pas un pour lui. Il quittait l'homme qu'il aimait avec tendresse pour ne pas rester même sous ses yeux, puis on sait qu'il existait une scission complète entre tous les chefs; c'était le camp d'Agramant (1). Le parti du général Bonaparte était le plus nombreux, mais cette division était funeste. Junot se signala au combat de Nazareth, l'un des faits d'armes les plus remarquables de notre époque de gloire (2).

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Égypte, Junot était à Suez où il commandait, Bonaparte lui écrivit les lignes suivantes :

« Je quitte l'Égypte, mon cher Junot, tu te trouves trop éloigné du lieu de l'embarquement pour que j'aie pu t'emmener avec moi. Mais je laisse l'ordre à Kléber de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu, dans quelque position que je me trouve, sois sûr que je te donnerai des preuves positives de la tendre amitié que je t'ai vouée. Salut et amitié. »

Kléber voulait garder Junot; Junot ne le voulut pas et son

(1) Par allusion aux troubles et à la division que la Discorde jeta parmi les chefs Sarrasins. Agramant est le personnage du roman furieux de l'Arioste.

(2) Junot et Murat à la tête de 500 hommes battirent 6,000 Turcs et Arabes.

départ fut entouré de dégoûts et de désagréments. On répandit le bruit absurde dans l'armée que Junot emportait les trésors trouvés dans les Pyramides par le général en chef. Les Anglais eux-mêmes avaient été assez simples pour croire à ce conte et le bâtiment sur lequel se trouvait Junot fut obligé d'amener au premier commandement qui lui fut fait par le vaisseau de guerre le *Théséus*. Il resta quatre mois prisonnier des Anglais et fut élargi et échangé pour le capitaine du Corsaire le *Ferret* et plusieurs maîtres de vaisseaux marchands anglais.

Après avoir parlé de Junot en anticipant sur les événements je reviens à une époque antérieure avec l'intention de donner des détails sur la société d'alors.

La famille de Bonaparte, commençait déjà son noviciat de royauté ; madame Leclerc exerçait volontiers une domination absolue ; comme elle n'était encore que dame de beauté, et que sa principauté n'avait rien de réel, elle sentait la nécessité de faire beaucoup de frais pour plaire; elle y réussissait complètement.

Un jour ma mère donnait un bal; elle avait réuni tout ce que Paris avait alors de plus élégant dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il était représenté par la famille Bonaparte, par des hommes comme M. de Trénis et quelques autres, qui, en leur qualité de beaux danseurs, étaient invités dans le peu de maisons particulières qui recevaient à cette époque.

Madame Leclercq, prévenue d'avance par ma mère, avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, l'immortaliser ; elle fit de cette toilette l'affaire sérieuse d'une semaine entière, elle recommanda le secret le plus complet, qui fut effectivement gardé. Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Il faudrait avoir connu madame Leclerc à cette époque pour se faire une idée juste de l'impression qu'elle produisit dans le salon lorsqu'elle y parut. Elle avait judicieusement

attendu le meilleur moment pour faire son entrée et produire le plus d'effet.

Madame Leclerc était coiffée, ce jour-là, avec des bandelettes d'une fourrure très précieuse, dont j'ignore le nom, mais d'un poil très ras, d'une peau très souple et parsemée de petites taches tigrées. Ces bandelettes étaient surmontées de grappes de raisin en or. C'était la copie fidèle d'un camée représentant une bacchante. Une robe de mousseline de l'Inde, d'une excessive finesse, avait au bas une broderie en lames d'or, de la hauteur de quatre à cinq doigts, représentant une guirlande de pampre. Une tunique de la forme grecque la plus pure se drapait sur sa jolie taille, en ayant également au bord une broderie semblable à celle de la robe. La tunique était arrêtée sur les épaules par des camées du plus grand prix. Les manches, extrêmement courtes et légèrement plissées, avaient un petit poignet et étaient également retenues par des camées. La ceinture était formée par une bande d'or bruni dont le cadenas était une superbe pierre gravée antique. Comme madame Leclerc s'était habillée dans la maison, elle n'avait pas mis ses gants et laissait voir ses jolis bras si blancs et si ronds alors, ornés de bracelets d'or et de camées. Non, rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure ! Elle éclairait vraiment le salon dans lequel elle entrait. Un murmure de louanges l'accueillit aussitôt qu'elle parut, et se prolongea sans égard pour celles qui étaient présentes. Aussi des murmures s'élevèrent sur le luxe effronté d'une femme qui n'avait pas de quoi dîner trois ans auparavant. Ma mère fut obligée de faire le tour du salon pour rétablir l'ordre ; elle craignait que sa Paulette n'entendît quelques-unes de ces amères paroles.

Madame de Contades, dont la belle tournure et le charme avaient produit à son entrée dans le bal l'effet accoutumé, fut vivement choquée de se voir abandonnée, du moment où madame Leclerc avait paru ; si quelques-uns de ces Messieurs venaient auprès d'elle, c'était pour lui dire combien la nouvelle arrivée était jolie.

— Donnez-moi le bras! dit-elle à l'un d'eux.

Et avec cette démarche, cette tournure de Diane qu'elle avait, madame de Contades traverse le salon, et parvient auprès de madame Leclerc, qui était établie dans le boudoir de ma mère. La pièce était petite, fort éclairée et madame Leclerc s'était posée de manière à recevoir le plus de rayons possible. Madame de Contades la regarde; elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage, revient à la coiffure; trouve toujours tout ravissant, puis tout à coup :

— Ah! mon Dieu! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu! quel malheur! Une si jolie personne! Mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir! Mon Dieu! que c'est malheureux!

Dans une pièce aussi petite, chacune de ses paroles retentit.

— Mais enfin, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc?

— Comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. Il faut que je lui conseille de le faire.

Madame de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de madame Leclerc, non plus cette fois pour l'admirer mais pour inspecter ses oreilles.

En effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant : c'était un morceau de cartillage blanc, mince, tout uni, et sans être aucunement ourlé, c'était fort laid.

Une femme jeune et peu faite au mouvement du monde s'embarrasse aisément. Ce fut ce qui arriva : Madame Leclerc se trouva mal, et finit par aller se coucher avant minuit.

Le lendemain, ma mère alla la voir; elle ne parla pas du tout de ses oreilles qui, alors étaient cachées sous un ample bonnet garni de dentelles; mais elle voulut prendre sa revanche, se mit à dauber madame de Contades et ne l'épargna pas.

L'hiver fut assez gai. Plusieurs maisons s'ouvrirent; la

société redevint sociable. Le président Pinon nous faisait danser toutes les semaines; un M. de la Noue donnait aussi de jolis bals.

Après les préparatifs les plus mystérieux et les plus magnifiques, Bonaparte, qui les avait tous dirigés, jugea qu'il était temps de mettre ses projets à exécution. Il partit de Paris et fut s'embarquer à la tête de cette armée qui devait aller apprendre aux vieilles Pyramides que la France était toujours non seulement la plus aventureuse, mais la plus vaillante des nations.

Lorsqu'en 1796 on put enfin respirer, lorsque le couteau cessa enfin de jouer, Paris fut, comme toujours, le point de rassemblement qui réunit tout. On parla à ma mère de madame Tallien, et quoique ses opinions n'étaient pas à l'unisson de celles que l'on professait dans les salons de madame Tallien, ma mère était éminemment juste dans les éloges qu'elle distribuait elle-même. La beauté de madame Tallien l'avait vivement frappée et il lui était parvenu trop de détails sur sa conduite parfaite, à Bordeaux, pour qu'elle ne convînt pas que la plus grande partie de ces éloges au moins était méritée.

L'existence de madame Tallien est une des plus extraordinaires, une des plus diversement coloriées de toutes celles qui ont figuré dans notre Révolution.

La destinée de cette femme remarquable fut extraordinaire comme elle-même. On sait qu'elle est Espagnole, mais d'origine française. Son père, M. Cabarrus, banquier français établi en Espagne, s'y était fait un nom qui d'abord fut cher à sa nouvelle patrie, et devint bientôt européen. Thérésa Cabarrus, sa fille, était à douze ans la plus ravissante de toutes les jeunes filles de Cadix. Son père, jeune encore, ne pouvait s'occuper lui-même de la surveillance immédiate d'une aussi charmante créature. Elle se maria avec M. de Fontenay, et devint la femme la plus séduisante, comme elle avait été la plus belle des filles. Son esprit était fin, ses aperçus rapides, et si elle eût été moins belle, on lui en aurait accordé même au delà

de la mesure ordinaire et avec juste raison. Étant un jour à Bordeaux, elle fit un discours sur des matières assez abstraites, et propre à être lu en manière de sermon, comme alors cela se faisait assez souvent. Elle n'eut pas le courage de le lire elle-même, et pria M. Julien de le lire à sa place; mais elle assista à la séance, dont les auditeurs étaient bien plus attentifs à la regarder qu'à écouter le débit lourd et ennuyeux de celui qui lisait son discours. Elle portait un habit d'amazone en casimir gros bleu, avec des boutons jaunes, le collet et les parements en velours rouge; sur ses beaux cheveux noirs, alors coupés à la Titus, et bouclés tout autour de sa tête, dont la forme était parfaite, était posé, un peu de côté, un bonnet de velours écarlate, bordé de fourrure. Elle était admirable de beauté dans ce costume. Par intervalles, elle témoignait de l'humeur en faisant une petite moue, parce que le lecteur ne lisait pas comme son oreille d'auteur l'aurait voulu. Aussi le décadi suivant alla-t-elle à la même église des Récollets, et lut-elle elle-même son discours.

Madame Tallien était surtout bonne et obligeante; ceux seulement qui savaient la comprendre pouvaient l'apprécier avec justice. En voici une preuve.

Junot était venu apporter les seconds drapeaux de l'armée d'Italie au Directoire; il fut reçu en grande pompe. Madame Bonaparte, qui n'était pas encore partie pour rejoindre Napoléon, voulut être témoin de cette réception. Elle s'y rendit avec madame Tallien, avec laquelle elle était intimement liée à cette époque. Madame Bonaparte était encore charmante dans ce temps-là : ses dents étaient gâtées; mais, lorsque sa bouche était fermée, elle faisait, surtout à quelques pas, toute l'illusion d'une jeune et jolie femme. Quant à madame Tallien, elle était alors dans la fleur de son admirable beauté. Toutes deux étaient mises avec cette recherche antique qui constituait l'élégance du temps, et avec toute la richesse que pouvait comporter une toilette du milieu de la journée. On peut penser que Junot ne fut pas médiocrement fier de donner le bras à ces deux charmantes femmes. Junot

avait alors vingt-cinq ans, il était beau garçon, et avait surtout une tournure militaire fort remarquable : il portait ce jour-là un magnifique uniforme de colonel de hussards (l'uniforme de Berchini), et tout ce que la richesse d'un tel costume peut ajouter à sa bonne grâce avait été employé pour que le jeune messager, encore pâle des blessures dont le sang avait taché ces drapeaux pris sur l'ennemi, fût digne de l'armée qu'il représentait. En sortant, il offrit son bras à Madame Bonaparte qui, étant femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée ; il donna l'autre à madame Tallien, et descendit ainsi avec elles l'escalier du Luxembourg. La foule était immense. On se pressait, on se heurtait pour mieux voir.

— Tiens, c'est sa femme ! C'est son aide de camp ! Comme il est jeune !... et elle donc, comme elle est jolie !... — Vive le général Bonaparte ! s'écriait le peuple.... Vive la citoyenne Bonaparte ! Elle est bonne pour le pauvre monde !

— Oui, oui, disait une grosse femme de la halle, c'est bien Notre-Dame des Victoires, celle-là !...

— Oui, dit une autre, tu as raison : mais regarde à l'autre bras de l'officier ; c'est Notre-Dame de Septembre !

Le mot était affreux, et il était injuste.

Junot fut le conducteur de Madame Bonaparte, lorsqu'elle rejoignit le général en chef en Italie.

J'ai déjà dit que Madame Lætitia Bonaparte était une des plus jolies femmes de la Corse ; quoique de violents chagrins eussent sillonné son visage, et qu'elle fût mise d'une manière fort ridicule la première fois que je la vis, elle me fit une vive impression. Il y a dans son regard quelque chose de son âme, et dans cette âme se trouvent beaucoup de sentiments de la plus haute élévation.

Demeurée veuve de bonne heure dans un pays où le chef de la famille est tout, la jeune mère devint la femme forte. Elle a du courage, du caractère pour de certaines choses, et dans d'autres une opiniâtreté sans mesure.

Elle était fort ignorante, non seulement de notre littérature,

mais de la sienne, n'avait aucune connaissance usuelle des habitudes du monde, que pourtant elle avait entrevu de loin par M. de Marbeuf et par les hommes distingués qui allaient chez elle plus qu'ailleurs, lors de l'occupation de la Corse; elle avait naturellement pas mal de hauteur, ce qui plus tard devint de la dignité dans sa nouvelle position, et dès cette époque elle était fort attentive à ce qu'on lui rendît ce qui lui était dû.

Elle était fort bonne mère, et ses enfants étaient très bien pour elle. Ils l'entouraient d'une grande considération et de soins fort assidus. Lucien et Joseph particulièrement, étaient parfaits pour elle.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte revenant d'Italie.

A dater du 18 vendémiaire, tout fut dans une agitation continuelle. Le 19, au matin, Madame Bonaparte (Joséphine) était partie, et avait été au-devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre; seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et Madame Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile. Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs, et enfin de toute sa famille qui n'avait pas été au-devant de lui. L'impresssion qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde (1). Il en parla depuis fort longuement à Junot, et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans

(1) Bonaparte semblait croire alors aux rapports défavorables qui lui avaient été faits sur Joséphine. C'est aux prières d'Eugène et d'Hortense que la réconciliation complète eut lieu entre les deux époux.

une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire une très grande agitation régnait dans Paris, et quand la Révolution fut faite, Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir Madame Bonaparte la mère qui demeurait chez Joseph. Elle était calme quoique fort inquiète. Son extrême pâleur et un mouvement convulsif faisait presque mal à voir. C'est alors que je pris d'elle une grande et forte opinion. Madame Bonaparte me rappelait bien, ce jour, la mère des Gracques. Son enjeu était même plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort. L'un d'eux pouvait être frappé si les deux autres échappaient. Elle le sentait fortement.

Ma mère et moi nous restâmes avec elle une partie de cette terrible journée et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différents messages de Lucien qui, plusieurs fois dans la journée, lui envoya son valet de chambre pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées et nous allâmes voir madame Leclerc, qui était la moins effrayée véritablement, parce qu'elle ne réfléchissait jamais sur rien et qu'elle était celle qui pourtant criait le plus haut.

Les événements de la veille avaient été si doux que l'inquiétude de Madame Bonaparte la mère était presque dissipée. Ce fut ce jour-là surtout que je pus juger de la bonté maternelle de Madame Lætitia. Nous n'avions personne à dîner, et pendant plusieurs heures elle parla avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait fait encore avec ma mère, depuis son arrivée de Corse. Toutes deux se mirent à rappeler les jours de leur jeunesse. Madame Bonaparte était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Tandis que Madame Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfants couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. A sept heures, nous partîmes toutes

ensemble pour le théâtre Feydeau. La salle de spectacle était aussi remplie que les jours de représentation ordinairement courue. Depuis que nous étions arrivées, Madame Bonaparte paraissait inquiète et agitée. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge et nous voyions qu'elle s'attendait à voir arriver quelqu'un. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre, c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé. Madame Bonaparte tressaillit, mais sans parler : cette femme a vraiment une âme forte. Le rideau se leva lorsqu'un des acteurs s'avança sur le devant de la scène. Et ayant fait la révérence au public, il dit à très haute voix :

— Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie.

En entendant ces paroles, madame Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers la loge. Sa mère était fort pâle et put à peine prendre le verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse. Ma mère proposa d'emmener Madame Lætitia dont l'état devenait alarmant.

— Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère.

— Non, non, dit Madame Bonaparte; allons rue Chantereine, chez ma belle-fille! Ce n'est que là que nous aurons des nouvelles certaines.

Et la pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et pourtant, elle était calme en apparence et ne pleurait pas. Mon frère vint peu après et nous donna tous les détails.

La révolution du 18 brumaire est la plus importante des *neuf* que nous avions éprouvées dans l'espace de sept ans. Non seulement elle changeait entièrement la destinée de la France, mais quelle influence ne devait-elle pas exercer aussi sur l'Europe. On était si fatigué du Directoire que tout à sa place eut été accueilli. On fut donc heureux d'avoir à obéir à une autorité qui présentait une garantie.

Il est un fait, dont la haine a commencé par répandre le

bruit, c'est la peur dont le général Bonaparte aurait été saisi en entrant dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, le 19 brumaire.

D'abord il est faux que le 19 brumaire il ait parlé dans le conseil des Cinq-Cents en manière de discours. C'est la veille, aux Anciens, qu'il dit ces paroles remarquables :

« Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples qui pourraient retarder notre marche! Rien dans l'histoire ne ressemble à la fin du XVIIIe siècle; rien dans la fin du XVIIIe siècle ne ressemble au moment actuel.... Nous voulons une république fondée sur la vraie liberté.... Nous l'aurons!... Je le jure.... »

Ce discours, prononcé au conseil des Anciens le 18 brumaire, précéda la revue qui fut passée dans les Tuileries mêmes, et l'allocution si remarquable que le général Bonaparte adressa à Bottot, envoyé du Directoire :

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre; je vous ai laissé des victoires, je retrouve des revers; je vous ai laissé les millions de l'Italie, je retrouve des lois spoliatrices et partout la misère!... » Etc., etc.

Certes, il y avait assez de vigueur dans ces paroles pour éloigner toute pensée de pusillanimité.

Le 18 brumaire, il était au milieu de Paris, et il courait un vrai danger. Quant au mouvement qui fut remarqué en lui dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, en voici l'explication.

Lorsque le général Bonaparte entra dans l'Orangerie, dès qu'il parut, des cris violents furent poussés contre lui :

— A bas le Cromwell! Pas de dictateur! Hors la loi!

Le général Bonaparte savait que le conseil des Cinq-Cents était formé de républicains exaltés, partisans enthousiastes de la Constitution de l'an III; mais il avait compté sur le succès des soins de Lucien, qui avait travaillé toute la nuit à grossir le parti de son frère. Cet accueil l'empêcha de trouver à l'instant même les paroles qu'il voulait opposer aux vociférations.

Il est difficile de croire à tant de choses faites et dites pendant le très court espace de temps que le général Bonaparte passa dans la salle du conseil des Cinq-Cents : ce ne fut qu'une apparition.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce même jour Bonaparte en parlant aux troupes ne s'arrêtait jamais et qu'il ne marchait qu'en zig-zag.

Mon beau-frère était sur le perron lorsque Bonaparte descendit. Son amitié pour Lucien lui donnait de vives inquiétudes relativement au sort du jeune tribun. Il s'approcha de Bonaparte et lui nomma Lucien. Le général se tourna aussitôt vers un officier qui était à quelques pas de lui.

— Colonel Dumoulin, lui dit-il, prenez un bataillon de grenadiers, et allez délivrer mon frère.

Lucien fut presque immédiatement nommé au ministère de l'intérieur. Madame Lucien ne fut pas contente du changement de fortune de son mari. Toute cette grande représentation l'effrayait; mais ce qui lui donna tout à la fois du courage et du bonheur ce fut le changement qui s'opéra en sa faveur dans les sentiments de son beau-frère. Le premier consul l'aima bientôt avec une tendresse vraiment fraternelle.

Tous les frères de Napoléon avaient alors de belles propriétés dans lesquelles ils se plaisaient à réunir du monde. Lucien possédait le Plessis-Chamant. Je ne crois pas avoir dans toute ma vie, même aux temps les plus joyeux, fait d'aussi bons rires que pendant les cinq ou six semaines que nous y passâmes. Il y avait au Plessis à cette même époque un cousin de Lucien, un Ramolino. Il était peureux et superstitieux. Une nuit son père lui apparut et lui défendit, du ton le plus solennel que puisse prendre un revenant, de manger des épinards. Le pauvre garçon se prosterna la face contre terre, et jura par tous les saints que les épinards et lui n'auraient jamais de rapports ensemble. Il se recoucha avec le frisson, ne dormit pas de la nuit, récita plus de dix oraisons, et parut au déjeuner bien plus pâle que le vrai

spectre, qui n'était autre que l'un de ces messieurs à l'humeur joyeuse; je crois que c'était Lucien lui-même. On plaça devant le pauvre Ramolino un grand plat d'épinards qui le fit devenir presque de leur couleur. On pense bien qu'il n'en mangea pas. Mais il fut obligé d'y toucher, car tout le monde lui en demanda; et chaque fois qu'il mettait la main au plat, il regardait autour de lui, comme s'il eût craint que le revenant ne se trompât et ne crût que c'était lui qui en mangeait.

L'hiver de 1800 fut très brillant. La confiance revenait. On aimait le général Bonaparte, et là où n'existait pas l'amour étaient l'admiration et la confiance dans son caractère. Les émigrés rentraient en foule. Il était parfaitement bon pour eux, et si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier Consul on était sûr d'obtenir justice.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger pour quelque temps, mais ne l'avaient pas détruit. Les Autrichiens ayant le général Mélas à leur tête s'apprêtent à nous faire pleurer le succès de Zurich.

Le premier consul eut alors une de ces déterminations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Souvarow avait reculé l'année précédente devant une telle entreprise; Napoléon en voit la presque impossibilité, mais sa main toute-puissante s'est étendue vers les sommets glacés et les obstacles s'aplanissent. Il a trouvé le moyen de transporter les canons sur les revers des escarpements les plus effrayants. La poésie a célébré ce fameux passage et la peinture l'a retracé.

Tandis que les Français pénétraient en Italie par trois débouchés, le général Moreau, qui alors aimait sa patrie, rendait son nom célèbre sur les bords du Rhin. Ah! s'il avait toujours agi ainsi combien la France serait orgueilleuse de lui!

La nouvelle de la victoire de Marengo arriva à Paris le

21 juin; le gros de l'armée, commandé par le premier consul, avait passé le Saint-Bernard le 20 mai! L'effet de la nouvelle de cette importante affaire fut de faire monter le tiers Consolidé (5 p. 100) de vingt-neuf à trente-cinq francs! La veille du 18 brumaire, il était à onze francs.

Le jour où la nouvelle de la victoire de Marengo arriva, nous avions été déjeuner et dîner à Saint-Mandé. Nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville : nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie qui enivrait le peuple des faubourgs: toujours si ardent, si franc dans la manifestation de ses sentiments.

Comme notre voiture allait au pas, nous entendions tout ce qui se disait dans les différents groupes.

— As-tu vu, disait l'un, ce qu'il écrit aux autres consuls? C'est là un homme!... « J'espère que le peuple français sera content de son armée!... »

— Oui, oui, s'écriait-on de toutes parts; oui, il en est content!...

Et les cris de Vive la république! Vive Bonaparte! retentissaient de nouveau dans les rues, sur les places, dans les carrefours, aux fenêtres des maisons les plus élégantes, avec une sorte de délire.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot, prisonnier des Anglais, débarquait à Marseille après une captivité de plusieurs mois. Hélas! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meurtrier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de Marengo, ce fut à cinq heures qu'il tomba frappé d'une balle au cœur en conduisant une division de quatre mille hommes contre une armée de trente mille, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber! Tous deux, l'honneur de notre armée, par une conformité fatale, périssent le même jour, presque à la même heure.

Lucien Bonaparte, alors Ministre de l'intérieur, donnait de fort belles fêtes dans l'ancien hôtel de Brissac.

A l'un de ces bals, je vis Madame Bonaparte assise au fond

de la galerie; elle prenait déjà une attitude de souveraine. Les femmes se levaient toutes lorsqu'elle entrait dans le bal et lorsqu'elle en sortait.

Tandis que la France surgissait de nouveau grande et forte parmi les nations, tout prenait dans l'intérieur une nouvelle vie et un autre aspect. Le commerce espérait; le clergé entrevoyait le jour où il serait protégé; la noblesse et la haute caste financière, étant françaises, devaient aimer la gloire. L'armée de Dijon, ou de réserve, comme on l'appelait, venait d'en donner une preuve. Lorsque la nouvelle de la formation de cette armée se répandit dans Paris, tous les jeunes de qualité, les élégants, tout ce qui s'appelait *incroyables* voulut faire partie de l'expédition. On en forma un escadron qui ne manquait pas de bonne volonté, mais qui eut le malheur d'être ridicule. L'uniforme était jaune clair. Aussitôt ceux qui composaient ce régiment furent appelés : serins. Cela fut cause de quelques duels, car les Serins n'étaient pas plus faciles à mener, lorsqu'ils avaient un habit jaune que lorsqu'ils en avaient un bleu.

Vers cette époque nous éprouvâmes un vif chagrin; ce fut la mort de Madame Lucien. J'en fus affectée comme si elle m'eût été unie par des liens plus rapprochés que ceux d'une amitié ordinaire. Ma mère, qui lui était tendrement attachée, la pleura amèrement.

Nous fûmes la voir la veille de sa mort. Nous la trouvâmes dans une pièce à côté de sa chambre à coucher; on l'avait changée d'appartement pour qu'elle eût plus d'air autour d'elle, car elle suffoquait; pour faciliter la respiration, elle était couchée sur un lit de sangle, n'ayant que deux matelas. Cette position la soulageait, nous dit-elle. Puis elle ajouta avec un sourire doux et triste :

— Ce lit me rappelle celui de Saint-Maximin. Je ne puis ni dormir ni respirer sous ces grands rideaux ni dans ces lits de duvet. Et, à chaque parole, elle regardait ma mère avec une expression remarquable :

— Christine, lui dit Madame Lætitia Bonaparte, tu sais

qu'il ne faut pas parler : c'est l'ordonnance du médecin. Si tu veux guérir, il faut l'écouter. La malade secoua la tête en souriant encore de ce sourire qui est affreux pour ceux qui savent qu'il n'y a plus que des jours, que des heures entre ce moment-là et la mort.

— Laurette me dit Madame Lucien, approchez-vous de moi; car je sais que le lit d'une mourante ne vous effraie pas.

Elle me prit la main; elle s'aperçut de l'effet que fit sur moi la pression de ces os brûlants :

— Ah! dit-elle, je vous fais peur, n'est-ce pas?

Je pleurais, et ne lui répondis qu'en l'embrassant. Elle me repoussa doucement :

— Non, non, ne m'embrassez pas, c'est un air empoisonné. Quand je serai guérie, comme le dit maman.

Cet adieu fut le dernier. Elle est morte le lendemain.

Son mari fut au désespoir, il la fit enterrer dans le parc du Plessis et lui fit élever un monument en marbre blanc. Lorsqu'il allait au Plessis, il y conduisait ses filles pour qu'elles y priassent avec lui, toutes jeunes qu'elles étaient.

NOTA. — Nous avons pris dans les volumineux mémoires de Mme d'Abrantès, ce qui se rapporte particulièrement à la vie de Napoléon; c'est dire qu'une foule de détails n'ont pu y trouver leur place. Nous croyons donc devoir donner, et cela pour le plus grand plaisir de nos lectrices, plusieurs anecdotes curieuses et amusantes que l'on trouvera disséminées dans le cours de cet ouvrage.

LE SABRE D'HONNEUR DU JEUNE TAMBOUR

Le jour d'une revue, le premier Consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

— C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant? lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il

leva sur le premier Consul de grands yeux noirs tout étincelants de joie, et répondit d'une voix tremblante :

— Oui, mon général.

— C'est encore toi qui, à Veser, as fait preuve d'une présence d'esprit courageuse en sauvant ton commandant ?

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

— Oui, mon général.

— Eh bien ! je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des consuls. Continue à te bien conduire, et j'aurai soin de toi.

Nous vîmes alors le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades, et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort. Je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon.

CHAPITRE V

Mariage de Junot. — Négociations difficiles. — Riche corbeille. — Splendides toilettes. — Merveilleux bijoux. — Félicitations des marchandes de la halle. — Terrible cauchemar de Junot.

Me voici arrivée à une époque toujours remarquable dans la vie d'une femme; je veux parler de mon mariage. Comme il renoua les liens rompus entre ma famille et le premier Consul, je dois un compte fidèle de la manière dont les choses se sont passées.

Aussitôt que Junot fut arrivé à Paris, il courut chez son général qui était alors à la Malmaison. Que de miracles un homme avait opérés!

— Eh bien, Junot, lui dit le premier Consul lorsqu'il fut seul avec lui, tu as donc été assez sot pour te laisser prendre par ces... Anglais. Kléber ne voulait pas cependant te laisser partir?.. Il craignait apparemment que je n'eusse trop d'amis autour de moi.... Sa lettre au Directoire, la connais-tu?

Junot répondit que Duroc venait de la lui faire lire en déjeunant.

— Au surplus, continua le premier Consul, sa fin tragique a soldé tous nos comptes, et j'ai fait une grande perte en lui... Mais une perte irréparable, mon ami, c'est celle de Desaix!... Desaix!... voilà un de ces malheurs qui frappent la patrie!... Jamais je ne me consolerai de la mort de Desaix....

Le premier Consul se promena quelque temps sans parler : il était visiblement affecté. Mais il ne laissait jamais paraître

longtemps une trop vive émotion ; revenant à Junot, il lui dit avec une expression de bonté charmante :

— Ah ça ! que veux-tu faire ? Quels sont tes projets ? Et il regardait Junot en dessous avec un air malin, et de bonne humeur. Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin ?

Junot devint rouge comme une grenade, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il était vivement ému.

— Voulez-vous déjà vous débarrasser de moi, mon général ?... Cependant, si vous me l'ordonnez, j'irai faire voir au général Moreau que les officiers de l'armée d'Italie n'ont pas oublié leur métier à l'armée d'Égypte.

— Allons ! voilà ma chèvre qui part, dit le premier consul. Non, non, monsieur Junot, vous ne me quitterez pas. J'aime beaucoup le général Moreau ; mais pas au point cependant de lui faire cadeau de mes meilleurs amis.

Et il tirait l'oreille de Junot au point de la lui allonger d'un pouce.

— Junot ! poursuivit-il d'un ton plus sérieux, je vais te nommer au commandement de Paris.... C'est une place de confiance, dans ce moment surtout, et je ne puis faire un meilleur choix. Mais il faut faire tes réflexions avant de l'accepter, il faut te vieillir de dix ans ; car s'il est nécessaire que le commandant de Paris soit un homme attaché à ma personne, qu'il ait une extrême prudence, et la plus grande attention à tout ce qui a rapport à ma sûreté....

— Ah ! mon général ! s'écria Junot.

— Tais-toi, dit le premier Consul, et parle bas. Oui, je suis entouré de dangers. Je ne ferais pas un mouvement pour les éviter, si j'étais le général Bonaparte, végétant à Paris avant et même après le 13 vendémiaire.... Alors, ma vie était à moi... et je l'estimais peu.... Mais aujourd'hui je ne m'appartiens plus, mes destinées tiennent à celles d'une grande nation.... Les puissances de l'Europe qui voulaient partager la France ne me veulent pas dans leur chemin.... Il fronça le sourcil, et passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune ; puis, reprenant un air calme, il passa

son bras sous celui de Junot, et reprit la conversation relativement à lui.

— Je vais te nommer commandant de Paris, ainsi que je te l'ai dit; mais il faut que tu te maries. Cela est convenable pour la dignité de la place que tu vas occuper et je l'exige pour ton propre intérêt....

Le premier Consul lui parla longuement de l'importance qu'il désirait qu'il acquît dans la place de commandant de Paris; et, à cet égard, il lui donna les conseils qu'un père donnerait à son fils. Cette conversation remarquable dura plus d'une heure.

En arrivant à Paris, Junot n'avait fait aucun établissement. Encore incertain sur son sort, il avait jugé inutile de prendre des arrangements qu'un ordre de départ pouvait rendre nuls en un instant. Lorsque le premier Consul lui annonça le changement que la place qu'il allait occuper apportait dans sa situation, il lui dit en même temps qu'il devait avoir une maison pour lui seul. Junot en fit aussitôt chercher une. Je ne sais comment on fut lui déterrer un hôtel dans la rue de Verneuil (dans la partie la plus triste et la plus malpropre encore), qu'on lui fit louer dans un moment de distraction. Cette maison fut meublée et prête en moins de trois semaines. Junot s'y installa dans le courant de l'été de l'année 1800, comme commandant de Paris. Il mit de jolies voitures sous ses remises, les plus beaux chevaux de Paris dans ses écuries, les meilleurs vins de la Bourgogne dans ses caves, et puis il fut à la recherche d'une femme.

Le premier Consul lui avait dit :

— Surtout fais bien attention de n'épouser qu'une femme riche.

— Oui, disait Junot; mais je veux aussi qu'elle me plaise : et comment faire? presque toutes les héritières sont laides comme des chenilles.

Ah! général, que dites-vous là? J'entends d'ici toutes les héritières, les jeunes filles riches protester contre vos paroles. Comment disent-elles, c'est parce que nous sommes favorisées des biens de la fortune que nous devons

être laides! Mais notre miroir dément cette injurieuse assertion. Non, mille fois non, la pauvreté n'est pas un gage de beauté, pas plus que la richesse n'est un gage de laideur. Beauté et laideur se rencontrent dans une égale mesure chez toutes les classes de la société.

Il était un matin chez une femme de sa connaissance, qui se trouvait être de nos amies. Il parla de l'ordre du premier consul et de son désir de se marier et d'avoir enfin ce qu'il souhaitait depuis longtemps, un intérieur.

— Avez-vous été voir madame de Permon? lui demanda la personne à laquelle il parlait.

— Non. Pourquoi cette question?

— Parce que je crois que sa fille vous conviendrait sous mille rapports.

— Sa fille! s'écria Junot; mais elle n'était qu'une enfant lorsque je partis pour l'Égypte.

— C'est une jeune fille, mais plus une enfant. Elle a seize ans.

Le même jour Junot, l'esprit occupé de ce que lui avait dit madame Hamelin, alla trouver une personne qu'il savait avoir des relations avec ma mère, et il s'informa non seulement de moi, mais des intentions de ma mère relativement à mon mariage. Elle n'avait pas de plus vif désir que de le conclure.

Nous étions à la fin de septembre. Un grand changement avait eu lieu. Les deux mariages qui occupaient ma mère, relativement à moi, étaient enfin rompus : l'un par des raisons de fortune, l'autre parce que je m'étais jetée aux pieds de ma mère, la suppliant de ne pas me sacrifier et faire le malheur de toute ma vie. Ma mère m'aimait : elle rompit un mariage qui m'était antipathique.

Un soir, c'était le 21 septembre, il n'y avait dans le salon de ma mère qu'une douzaine de personnes; on causait, on jouait des charades, on riait, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce :

— Le général Junot!

A l'instant même et comme par un effet magique, le salon

fut frappé de silence. Cet effet fut si rapide que le général en fut un peu embarrassé; mais l'accueil de ma mère le rassura aussitôt. Elle lui tendit la main, lui fit les reproches les plus aimables sur le retard qu'il avait mis à venir la voir, le fit asseoir à côté d'elle et ne s'occupa que de lui.

Junot comprit qu'il serait peu convenable de s'entretenir du premier Consul, il parla de l'Égypte, de ce qu'il y avait observé d'étranger à nos mœurs, et parla de tout comme ceux qui l'ont connu savent qu'il pouvait le faire. Il s'enhardit à proposer à ma mère d'aller le lendemain voir passer le cortège qui devait défiler sur le quai Voltaire : c'était la translation du corps de Turenne, qu'on transportait du Musée des Augustins aux Invalides :

— Eh bien! lui dit ma mère, j'irai voir passer nos deux braves, le vivant et le mort. Mais il faut que le vivant me promette de venir dîner avec moi après que monsieur le maréchal sera installé dans sa nouvelle demeure, ou bien je n'irai pas les voir passer.

Junot promit et se retira.

Il y avait dix jours que le général Junot s'était présenté chez ma mère, et depuis le 21 septembre il était venu exactement tous les soirs. Il ne me parlait pas, se mettait à côté de la bergère de ma mère, causait avec elle ou bien avec les personnes de sa connaissance qui se trouvaient dans le salon, mais il ne s'approchait jamais du groupe dans lequel je me trouvais; et si à cette époque il avait cessé de venir chez ma mère, j'aurais pu affirmer que je le connaissais à peine.

Quelques jours après, une voiture qui venait rapidement s'arrêta devant la porte de la maison. Ma mère, qui était encore couchée (il était à peine midi), allait sonner pour défendre sa porte, lorsque mon frère s'écria :

— C'est Junot!

— Junot! dit ma mère. Eh! bon Dieu, que peut-il venir chercher à cette heure? Oui, oui, qu'il monte, dit-elle à sa femme de chambre qui venait lui demander si le général pouvait entrer.

Et elle dit à Albert de rester.

Le général Junot fut à peine dans la chambre de ma mère, qu'il lui demanda de faire fermer sa porte ; et s'asseyant près de son lit, il lui dit, en lui prenant la main, qu'il venait lui présenter une requête :

— Et, ajouta-t-il en souriant, il faut me l'accorder.

— Si c'est possible, c'est fait, dit ma mère en riant ; si c'est impossible, cela se fera.

— Cela dépend de vous et de lui, répondit le général Junot en montrant Albert....

Il s'arrêta un moment, puis il dit comme quelqu'un qui surmonte un violent embarras.

— Je viens vous demander la main de votre fille. Voulez-vous me l'accorder ? Je vous donne ma parole, et c'est celle d'un homme d'honneur, de la rendre heureuse. Je puis lui offrir un sort digne d'elle et de sa famille.... Allons, madame de Permon, répondez-moi avec la franchise que je mets à ma demande : *oui* ou *non*.

— Mon cher général, dit ma mère, je mettrai dans ma réponse la franchise que vous réclamez car elle est, vous le savez, dans mon caractère : quelques minutes avant votre arrivée, je disais à Albert que vous étiez l'homme que je désirais le plus nommer mon gendre....

— Vraiment ! s'écria Junot tout joyeux....

— Oui, mais cela ne veut rien dire pour votre demande. D'abord, vous devez être instruit que ma fille n'a pas de fortune : la dot qu'elle aura est bien faible pour une fortune comme la vôtre. Ensuite elle est bien jeune encore ; réfléchissez pendant huit ou dix jours et puis nous reparlerons de vos projets.

— Je n'attendrai pas vingt-quatre heures, s'écria Junot. Écoutez, madame de Permon ; je n'ai pas fait la démarche que je tente auprès de vous en ce moment, sans avoir bien arrêté mes idées sur ce que j'ai à faire. Voulez-vous m'accorder votre fille ?... Voulez-vous me donner votre sœur, Permon ? dit-il à mon frère en se tournant vers lui. Je l'aime, et vous

jure encore une fois de la rendre aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

Albert s'approcha du général Junot, et lui prenant la main :

— Mon cher Junot, lui dit-il d'une voix émue, je vous donne ma sœur avec joie, avec bonheur! croyez bien que le jour où je vous nommerai mon frère sera un des plus beaux de ma vie.

— Et moi, dit ma mère en lui tendant les bras, je veux aussi vous dire que je suis mille fois heureuse de vous nommer mon fils. Venez m'embrasser, mon enfant.

Junot se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

— Eh bien, dit-il en essuyant ses yeux, qu'allez-vous dire de moi? que je suis bien faible?... Maintenant, il faut encore que vous m'accordiez une grâce. C'est une chose à laquelle je mets le plus grand prix.

— Qu'est-ce que c'est? demanda ma mère.

— Je désire, quelque extraordinaire que cela puisse vous paraître, que ce soit moi-même qui présente ma demande à mademoiselle votre fille.

Ma mère se récria.

— Cela ne s'était jamais vu! disait-elle.

— Cela se peut, dit Junot, d'une voix déterminée, mais, puisque vous m'avez accueilli, pourquoi me refuser cette faveur? D'ailleurs, c'est devant vous, devant son frère, que je lui parlerai. Mon cher Albert, voulez-vous être assez bon pour faire demander votre sœur?

Mon frère avait compris l'intention de Junot, et il tenait à l'aider dans ce qu'il voulait faire.

— Dites à ma sœur que ma mère la demande, dit-il au valet de chambre qui vint prendre les ordres.

On vint dans mon cabinet d'études, où je travaillais avec M. Viglianis, pour me porter les ordres de ma mère, auxquels j'obéis sur-le-champ avec une grande tranquillité, car je croyais le général Junot parti depuis longtemps.

Il m'est impossible d'exprimer et de rendre compte de

ce qui se passa en moi lorsqu'après avoir ouvert la porte de la chambre de ma mère j'aperçus le général Junot assis au pied du lit de ma mère; il tenait une de ses mains et causait vivement avec elle. Mon frère était debout, appuyé sur le pied du lit; tous trois riaient. Aussitôt que je parus, il se fit un profond silence. Le général Junot se leva, m'offrit sa place, prit un siège à côté de moi, puis, après avoir regardé ma mère, il me dit du ton le plus sérieux :

— Mademoiselle, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais je dois vous dire que ce consentement sera de toute nullité pour moi si vous ne déclarez *ici*, devant moi, que vous donnez votre assentiment à ma recherche. Voulez-vous me dire, continua-t-il en se tournant vers moi, si vous voulez bien m'épouser?

Depuis que j'étais assise sur la chaise où le général Junot m'avait placée, il me semblait être au milieu d'un songe extraordinaire et cependant il me fallait répondre un mot d'où dépendait le sort de toute ma vie!

Le silence le plus complet régnait dans l'appartement. Il n'appartenait ni à ma mère ni à mon frère de me faire parler. Cependant, au bout de dix minutes à peu près, voyant que mes yeux étaient toujours baissés et que je ne disais rien, le général Junot crut comprendre un refus dans mon silence, et toujours impétueux, plus encore peut-être dans ses sentiments que dans ses volontés, il voulut savoir son sort à l'instant même.

— Je vois, dit-il avec un accent d'amertume, que madame de Permon avait raison lorsqu'elle me disait que son consentement n'était rien dans cette affaire. Seulement, Mademoiselle, veuillez me dire un oui ou un non.

— Allons, allons, mon enfant! il faut cependant répondre à Junot, dit ma mère. Si tu ne veux pas lui parler, donne-moi ta réponse à moi, et je la lui ferai connaître.

Je sentais bien que ma contenance finissait par être ridicule, et qu'en effet je devais enfin parler. Mais toutes les puissances du monde ne m'auraient pas fait articuler une parole, ni lever les yeux du tapis sur lequel ils étaient attachés. Depuis mon entrée dans la chambre, mon émotion était si violente, que mon cœur battait à briser mon corset. Dans ce moment le sang se porta à ma tête avec une telle rapidité, que je n'entendis plus qu'un sifflement aigu à mes oreilles, et ne vis plus autour de moi qu'un arc-en-ciel mouvant. J'éprouvai une vive douleur, et portant la main à mon front, je me levai et m'échappai avec une telle vitesse que mon frère n'eut pas le temps de me retenir. Il courut après moi et ne me trouva pas. Le fait est que, lancée comme par une force invincible, j'étais montée en deux secondes tout en haut de la maison, et ne m'étais arrêtée qu'au milieu du grenier à foin. Je redescendais pour me réfugier chez Albert, quand je le trouvai qui me cherchait. Il me gronda d'être aussi peu raisonnable ; je pleurais et je lui reprochai amèrement ce qui venait d'avoir lieu. Il m'embrassa, me fit entrer chez lui, et nous causâmes. Il m'engagea à me calmer, mais il ne put me décider à redescendre tout de suite chez ma mère. J'étais bien résolue à n'y retourner qu'après le départ du général Junot.

Lorsque mon frère rentra chez ma mère, il trouva le général fort agité. Aussitôt qu'il aperçut Albert, il vint à lui.

— Et ma réponse? dit Junot d'un air sombre.

— Votre réponse, mon ami, est aussi favorable que vous pouvez le souhaiter. Ma sœur *sera glorieuse* de porter votre nom. Ce sont ses propres paroles que je vous répète; quant à un autre sentiment, vous ne pouvez le lui demander aujourd'hui.

— Je suis content, s'écria Junot en embrassant mon frère.... Ainsi donc elle vous a dit qu'elle serait glorieuse de porter mon nom.

— Mon cher Junot, lui dit ma mère, contez-moi comment

le premier Consul a pu vous accorder son consentement pour votre mariage avec ma fille.

— Il ne le sait pas encore, répondit Junot.

— Il ne le sait pas! s'écria ma mère. Comment! il ne le sait pas!... Et vous êtes venu me demander ma fille en mariage?... Permettez-moi de vous faire observer, mon cher général, que votre conduite est bien légère.

Tout à coup Junot prend son chapeau, après avoir regardé à sa montre, et dit à ma mère :

— Je vais aux Tuileries. Le premier Consul n'est pas encore au conseil. Je lui parlerai; et dans une heure je suis ici.

Il serre la main d'Albert, baise celle de ma mère, franchit l'escalier en deux sauts, monte dans sa voiture et crie à son cocher :

— Aux Tuileries! et ventre à terre! Seulement, prends garde de verser, parce qu'il faut que j'arrive.

— Où est le premier Consul? demanda-t-il à Duroc.

— Chez Madame Bonaparte.

— Mon ami, il faut que je lui parle à l'instant même.

— Comme tu es agité! lui dit Duroc, en observant son visage enflammé et le tremblement de sa voix. Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle inquiétante?

— Non, non, dit Junot; mais il faut que je parle au premier Consul; je te dirai plus tard pourquoi.

Quelques instants après, Junot fut introduit dans le cabinet du premier Consul.

— Mon général, lui dit-il, entrant aussitôt en matière, vous m'avez témoigné le désir de me voir marié; c'est une chose faite.... Je me marie.

— Ah! ah!... Et viens-tu par hasard d'enlever ta femme? Tu as l'air tout effarouché.

— Non, mon général, répondit Junot.

— Et qui épouses-tu?

— Une personne que vous avez connue bien enfant; que vous aimiez beaucoup, mon général, et dont je suis fort épris.... C'est mademoiselle de Permon.

Le premier Consul, contre son habitude, en ce moment ne marchait pas en causant. Il s'était assis, et travaillait son bureau avec son canif; en entendant prononcer mon nom, il fit un saut, jeta le canif, et venant auprès de Junot en lui secouant vivement le bras :

— Qui as-tu dit que tu épousais? lui demanda-t-il.

— La fille de madame de Permon; cette enfant que vous avez tenue sur vos genoux tant de fois, étant vous-même un bien jeune homme, mon général.

— Cela n'est pas possible.... Loulou ne peut pas être bonne à marier.... Quel âge a-t-elle donc?

— Seize ans dans un mois.

— Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là.... Il n'y a pas de fortune. Et puis... et puis, comment as-tu pu te décider à devenir le gendre de madame de Permon?... C'est une rude tête!...

— Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère. Ensuite, je crois que les discussions qui se sont élevées entre Madame de Permon et vous jettent peut-être une teinte de prévention sur le jugement que vous portez d'elle. Rien ne peut vous donner une idée de cet intérieur, mon général. Interrogez Madame Bonaparte, Madame Joseph, Madame Murat; ces dames vous diront quelle a été la conduite des enfants de madame de Permon, depuis le commencement de sa cruelle maladie!

— Est-elle donc si malade? demanda le premier consul avec intérêt.

— Très malade; et les soins les plus attentifs peuvent seuls la guérir et empêcher ses souffrances.

— Mais sans doute aucune fortune? Quelle extravagance! Et moi qui te recommande surtout d'épouser une femme riche; car enfin tu ne l'es pas, toi.

— Je vous demande pardon, mon général; je suis riche, et très riche même. N'êtes-vous pas mon protecteur, mon père, ma providence?

Le premier Consul se met à sourire.

— Ah ça! et comment cette maladie t'est elle venue? Il y a donc longtemps que tu vas chez Madame Permon?

— Onze jours aujourd'hui, mon général, j'ai été la revoir, et mon parti a été bien vite pris.

— Tu m'as placé dans la position de ne pas même te faire de remontrances. Tu n'épouses pas ta belle-mère, comme tu l'observes, et si la jeune personne est telle que tu viens de me la dépeindre, je ne vois pas de raison pour être sévère sur l'article de la fortune.... Je te donne cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille.... Adieu mon ami... adieu, sois heureux! dit-il en prenant la main de Junot et la lui serrant avec force.

Nous étions dans le mois d'octobre. Mon mariage était définitivement fixé au 30. Les préparatifs se poursuivaient avec activité. Le général Junot courait toute la matinée, puis venait à l'heure du dîner, ayant sa voiture ou son cabriolet remplis de dessins, d'échantillons et d'une foule de bagatelles du magasin de *Sikes* ou du *Petit Dunkerque*, pour ma mère et pour moi; et n'oubliant surtout jamais le bouquet qu'il n'a pas cessé un seul jour de m'apporter, depuis celui où je lui fus accordée jusqu'à celui du mariage.

Un matin, ma mère me conduisit devant mon trousseau afin de savoir si j'étais contente de son bon goût.

Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille, ou plutôt une malle en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre, et fortement parfumée de peaux d'Espagne, malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité immense de petits paquets noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gaufrées, brodées, et brodées comme brodait mademoiselle L'Olive; des mouchoirs, des jupons, des canesous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets du matin de toutes les couleurs, de toutes les

formes, et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines, ou de point d'Angleterre. C'était une heure magique pour une jeune fille de seize ans!

Après que l'inspection du trousseau fut terminée, vint le tour de la corbeille que mademoiselle L'Olive avait disposée pendant que je regardais le beau présent de ma mère et de mon frère.

A cette époque on n'avait pas encore la très bonne coutume de ne point donner de corbeille. On employait cinquante ou soixante louis à en faire une très riche pour contenir les objets précieux donnés par le mari, et cette corbeille, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble, où les rats la mangeaient, malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe. Aujourd'hui on a le bon sens de mettre les châles, les dentelles, dans une jardinière élégante, un coffre précieux, et, du moins, cela reste. De mon temps, il n'en était pas de même. Mademoiselle L'Olive avait donc fait faire un vase immensément grand, recouvert en velours blanc et vert richement brodés d'or.

C'était dans cette corbeille que se trouvaient les châles de cachemire, les voiles de point d'Angleterre, les garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des robes de blonde blanche et de dentelle noire; des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours, des étoffes turques que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal pour une mariée; ma robe de présentation; des robes de mousseline de l'Inde brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez madame Roux; des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs; des sacs, des éventails, des gants, des essences de Fargeon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier; enfin, rien n'avait été oublié. De chaque côté de la corbeille étaient deux sultans. Dans le premier étaient deux nécessaires : l'un renfermait tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets

en or émaillé de noir; l'autre contenait tout ce dont une femme se sert pour travailler, un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, tout cela en or également et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan étaient l'écrin et une lorgnette en écaille blonde et or avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles également en chatons, montés en forme de roue, six épis, et un peigne moitié perles et moitié diamants, qui, en raison de l'énorme quantité de cheveux que j'avais alors, était presque aussi grand qu'on le ferait aujourd'hui. Dans le même écrin était un médaillon carré entouré de perles fines, dans lequel était le portrait du général Junot, peint par Isabey, et admirablement ressemblant, comme on peut le croire. Mais, en bonne foi, il était de taille à être plutôt attaché dans une galerie que pendu au cou. Enfin, c'était la mode, et Madame Murat avait un portrait de son mari également peint par Isabey, et encore plus grand que le mien.

Dans le même sultan rose et à côté de l'écrin étaient de superbes topazes que le général avait rapportées d'Égypte, et dont la grosseur était fabuleuse, des cornalines orientales à plusieurs couches et d'une épaisseur extraordinaire, et des pierres gravées antiques; tout cela n'était pas monté. Le général Junot préférait que je le fisse faire à mon goût. Dans ce même sultan que le général s'était plu à arranger lui-même, était la bourse appelée bourse des épousailles; elle était en chaînons d'or rattachés les uns aux autres par une petite et très délicate étoile émaillée de vert; le fermoir était également émaillé. Comme la somme que Junot avait destinée à cette bourse n'aurait pu y être contenue, elle y avait été placée en billets de banque, moins cinquante louis en jolis petits sequins de Venise qui couvraient les billets de banque.

Mais une attention du général Junot qui me toucha beaucoup, ce fut l'idée charmante qu'il eut d'offrir un présent à ma mère. C'était un magnifique châle cachemire ponceau et une bourse pareille à la mienne.

On pourra trouver peut-être extraordinaire que j'aie parlé

aussi minutieusement de tous les détails de ma corbeille, de mon trousseau. Je l'ai fait parce qu'à l'époque de mon mariage c'était une fort grande rareté qu'une corbeille et un trousseau fait de cette manière.

Le 9 brumaire, tout était en mouvement dans la petite maison de la rue Sainte-Croix et dans l'hôtel de la rue de Verneuil. On me conduisit chez mon confesseur.

Le matin, à peine neuf heures furent-elles sonnées, que l'on commença la toilette demi-habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jours, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et avec de longues manches; le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches qu'on appelait alors amadis. La fraise était en magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête j'avais un bonnet en point de Bruxelles, monté par mademoiselle Despaux, au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds, et dont je pouvais presque m'envelopper. Cette toilette était celle adoptée pour les jeunes mariées, et ne différait que par le plus ou moins de richesse d'une fiancée à une autre. Elle avait, selon moi, bien plus de charme et d'élégance que celle d'aujourd'hui.

Je reviens maintenant à la cérémonie de mon mariage. A onze heures le général arriva avec sa famille; sa mère l'avait précédé d'une demi-heure. C'est dans ce peu de temps qu'elle a fait naître en moi cette tendresse profonde, ce respect que je lui ai voué jusqu'au jour de sa mort, et qui aujourd'hui est encore aussi sacré dans mon souvenir que celui de ma mère.

Ces sentiments affectueux d'une bru pour sa belle-mère sont bien rares et font honneur à celle qui les exprime et à celle qui a su les inspirer. Un mari sait toujours beaucoup de gré à sa femme quand, par sa douceur et le charme de son caractère, elle se fait aimer de ses beaux-parents. On peut même dire que c'est là une des conditions d'une union sans nuage.

Le général avait avec lui son frère, son père, madame Junot sa belle-sœur, madame Maldan sa plus jeune sœur, et deux de ses aides de camp.

La place de la rue Sainte-Croix était couverte de monde, c'était presque tous les forts et grosses marchandes de la Halle. Quatre de la troupe demandèrent à monter pour me faire leur compliment. Ils entrèrent dans le salon, tenant chacun un bouquet certainement plus gros que moi, et composé des fleurs les plus belles et les plus rares, qui redoublaient de prix en raison de la saison déjà avancée. Ils me les offrirent sans me faire d'autre phrase que celle-ci :

— Mam'zelle, vous allez devenir notre commandante, et nous en sommes bien aises, parce qu'on dit que vous êtes bonne. Voulez-vous bien permettre?

Et les deux femmes m'embrassèrent en conscience. Junot leur fit donner de quoi régaler, en conscience aussi, tous ceux qui avaient bien voulu, disait-il, se rappeler que ce jour-là était le plus heureux de sa vie. Nous partîmes pour la mairie, accompagnés de leurs vœux bruyants et aux cris répétés de : Vive les mariés!

Arrivés à la mairie de la rue de Jouy, nous fûmes reçus et mariés par M. Duquesnoy, maire de cet arrondissement. Il nous évita l'ennui d'un long discours et ne nous dit que quelques paroles bien senties, que je n'ai jamais oubliées.

Nous revînmes chez ma mère. La journée se passa comme toutes les journées semblables. Lorsque minuit sonna, nous descendîmes pour nous rendre à l'église, et une heure se faisait entendre à l'horloge du Corps Législatif lorsque j'entrai dans l'hôtel de Montesquiou, au bruit de la plus douce musique d'harmonie.

TERRIBLE CAUCHEMAR DE JUNOT

J'avais eu dans le courant du mois de novembre, dit madame Junot, une petite fièvre miliaire dont j'étais alors convalescente. Pendant quelques jours, on avait tendu un

petit lit de camp pour mon mari tout à côté du mien. Un soir, harassé de fatigue, il s'était couché et dormait profondément. Son sommeil assez ordinairement agité l'était encore plus depuis l'affaire du 3 nivôse. Il faisait des rêves affreux, c'étaient des poignards entourant le premier Consul, un assassin le terrassant, une nouvelle machine au moment d'éclater. Il était sous la puissance du plus intense des cauchemars. En arrivant chez moi, ma femme de chambre me dit que mon mari s'était couché et qu'il me priait de lui dire bonsoir avant de m'endormir. J'arrive dans ma chambre, je m'approche du lit sur lequel était couché Junot; je me penche sur lui en disant :

— Eh quoi! déjà endormi!

Dans ce moment il rêvait qu'il était dans le cabinet du premier Consul, que plusieurs assassins s'y étaient introduits, et que l'un d'eux allait mettre le feu à une machine placée sous le bureau de Napoléon. C'est alors que je lui parle; il s'éveille, mais pas assez pour me reconnaître.... L'assassin, c'est moi.

— Je n'ai pas d'armes, s'écria Junot; mais je vais te terrasser.

Et aussitôt, il m'applique son pied dans la poitrine et la violence du coup m'envoie tomber à l'extrémité de la chambre. Je jette un cri perçant; ma voix achève d'éveiller Junot, pâle et glacé d'horreur dans son lit. Il croyait m'avoir tuée et n'osait m'approcher. J'étais dans un état pitoyable. Je crachais le sang, mais je me gardai bien de me plaindre pour ne pas augmenter le désespoir de mon mari.

CHAPITRE VI

Portrait de Lannes, Duroc, Bessières, Eugène de Beauharnais, Rapp, Berthier, Lavalette. — Les jeunes mariés aux Tuileries. — Hortense de Beauharnais. — Le premier Consul au bal de ma mère. — La boucle de souliers du roi d'Étrurie.

Junot était fort attaché à ses camarades; tout ce qui avait fait partie de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte était pour lui l'objet d'une amitié plus spéciale; aussi voulut-il donner à dîner le lendemain de son mariage à huit ou dix de ses frères d'armes. Des invitations furent aussitôt envoyées à Duroc, Bessières, Lannes, Eugène Beauharnais, Rapp, et quelques autres.

Ce dîner fut extrêmement curieux en ce qu'il offrait la réunion complète de tous les partis.

J'étais très content de connaître enfin ces hommes qui avaient secondé Bonaparte pour l'aider à construire cet édifice de gloire sous lequel maintenant s'abritait la belle nation de France.

LANNES

Le général Lannes venait aussi de se marier. Depuis trois semaines il était l'époux de mademoiselle Louise Gheneuc, personne d'une ravissante beauté. Le général Lannes, alors âgé de vingt-huit ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante; le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. Sa figure n'était pas belle, mais elle était expressive; et lorsque sa voix exprimait une de ces

pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, ses yeux, pourtant si petits, lançaient des éclairs. Junot me disait qu'il regardait Lannes comme l'homme le plus brave de l'armée, parce que son courage, toujours égal, ne recevait d'accroissement ni d'altération des choses qui influent sur presque tous les militaires. Le même sang-froid qu'il avait en regagnant sa tente, il le possédait en arrivant au feu, au milieu de la mêlée et dans les circonstances les plus difficiles. A ces avantages inappréciables, il fallait ajouter ceux d'une rapidité de coup d'œil et de conception, d'une justesse d'appréciation qu'on ne rencontrait dans personne après le premier consul.

Selon Junot, Lannes était celui qui réunissait le plus de qualités nécessaires pour composer l'homme d'armes parfait. Il avait ensuite de la bonté, de la fidélité en amitié, un réel amour de la patrie, un cœur vraiment français.

DUROC

Duroc venait après Lannes dans ceux que Junot me citait. Il était bien de sa personne, de la même taille à peu près que Lannes et svelte comme lui, mais avec plus de distinction dans les manières.

Sa figure pouvait plaire; mais je ne la trouvais pas agréable malgré l'amitié que je lui portais. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux. Son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux et était trop arrondi, ce qui ne donnait rien d'arrêté à ses traits et répondait même une sorte d'indécision sur sa physionomie. Je puis certifier de toute sa bonté et de tout ce que son caractère avait de parfait. Duroc fut mon ami comme il était celui de Junot.

BESSIÈRES

Le colonel Bessières, car alors il n'avait encore que ce grade, était des amis intimes de Junot. Son âge était le même que celui de tous ses camarades. Il était plus grand que Lannes; comme lui il était du midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable, et une tournure qui était plutôt bien que mal; mais, comme le général Lannes, il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure était dans la coupe des cheveux. Ils étaient de chaque côté en petites oreilles de chien, et sa queue longue et mince, comme une queue à la prussienne, remplaçait chez lui le cadogan de Lannes. Il était alors colonel des guides, c'est-à-dire des chasseurs à cheval de la garde consulaire, conjointement avec Eugène Beauharnais. Ils logeaient ensemble.

EUGÈNE BEAUHARNAIS

Eugène Beauharnais n'était encore qu'un enfant, mais déjà à cette époque il promettait d'être ce qu'il fut plus tard, un charmant et aimable garçon, à l'exception de ses dents, qui étaient affreuses comme celles de sa mère. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle : c'était de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons. Il était rieur comme un enfant, aimable, gracieux, fort poli sans être obséquieux, et moqueur sans être impertinent; talent fort perdu, soit dit en passant. Il jouait très bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père, était enfin un fort agréable jeune homme. Il fit la conquête de ma mère.

RAPP

Rapp était alors ce qu'il fut vingt ans plus tard sauf quelques blessures de plus, ainsi qu'un énorme ventre. Il a eu beau passer par toutes les étamines, par tous les creusets des cours française et étrangères, il est toujours demeuré un excellent homme, au cœur bon, à l'écorce non pas rude mais mal travaillée, et l'être le plus gauche, le plus maladroit pour jouer le rôle d'homme du monde, que Dieu ait mis sur terre. Toutefois il était aimé, considéré, parce que Rapp était en effet digne de l'être.

Si dans les cours il ne perdit pas son enveloppe dure et grossière, il conserva intacte et pure une belle âme et un bon cœur.

BERTHIER

Berthier était celui de tous les amis de Junot que je désirais le plus connaître.

Berthier était petit, mal bâti, sans être cependant contrefait; ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire, ni blonde; des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau; des mains naturellement laides, et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles au point d'avoir les doigts presque toujours saignants; des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant, et faisait non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant. Je dois dire qu'il était un fort excellent homme, quoique d'une faiblesse qui dénaturait en lui mille qualités que la nature lui avait départies.

LAVALLETTE

Junot avait prié ma mère d'inviter aussi M. de Lavallette. Je ne sais pas trop ce qu'il était alors; je ne me rappelle même pas s'il était encore aide de camp du premier consul. Il avait déjà cette tournure burlesque que nous lui avons toujours connue. Bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Un jour, en Égypte, je ne sais plus qui, dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras :

— Qui as-tu donc perdu? demanda le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel :

— Mon général, l'Indomptable est tombé au désert.

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de Lavallette avait reçu un nom : l'un s'appelait l'Invincible, d'autres le Redoutable, le Courageux, un enfin se nommait l'Indomptable: et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbaient toujours, non pas contre le peigne (vraiment, qu'aurait-il été faire là?) mais contre la jolie petite main blanche, aux ongles roses et bombés, qui les rabattait continuellement. Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major: et lorsque l'un d'eux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'Indomptable étant donc tombé, on en avait pris le deuil.

M. de Lavallette était, dans l'acception littérale du mot, un homme d'esprit. Il contait avec grâce une foule d'anecdotes qu'une mémoire très heureuse lui fournissait abondamment. Il était bon père, bon mari et fidèle ami. Il avait épousé Mademoiselle Émilie de Beauharnais.

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à Madame Bonaparte et au premier consul. Ce fut une grande affaire pour ma mère; elle s'occupa de ma toilette avec un soin minutieux. L'intérieur de la famille du premier Consul était alors celui d'un homme fort riche; nulle distinction n'existait pour les femmes de ses ministres; Madame Bonaparte n'avait même pas de dames de compagnie, comme elle en eut depuis pour préluder aux dames du palais.

Ce fut en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. J'arrivai fort agitée de me trouver ainsi toute seule dans une occasion aussi importante de ma vie de jeune femme. Le cœur me battait violemment. Il était dix heures. Nous descendîmes au pavillon de Flore, à cette porte qui précède celle de l'angle et qui s'est depuis appelée si longtemps porte de l'impératrice. Comme nous montions les cinq ou six marches qui sont avant la porte de gauche qui mène aux appartements du rez-de-chaussée, nous rencontrâmes Duroc et Rapp qui descendaient.

— Comme vous venez tard! nous dit Duroc; il est près d'onze heures?

— Ah! reprit le brave Alsacien, madame Junot est une merveilleuse! Elle va faire de notre bon Junot un incroyable.

Et puis il se mettait à rire d'un rire qui ébranlait les voûtes.

— Madame Bonaparte m'a dit de venir ce soir après l'Opéra, répondit Junot, qui voyait que je faisais mine de vouloir m'en aller. Et je ne pense pas qu'il se soit écoulé bien du temps depuis la sortie du spectacle.

— Cela est tout à fait différent, dit Duroc : dès que Madame Bonaparte t'a donné et le jour et l'heure....

Dans ce moment la porte battante de l'appartement de Madame Bonaparte s'ouvrit, et quelqu'un descendit rapidement. C'était Eugène de Beauharnais. Sa mère l'envoyait, parce que, ayant entendu rouler une voiture dans l'intérieur de la cour, qui était alors bien plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui, et ne voyant arriver personne, elle avait craint

que, par une méprise, on ne m'eût dit qu'elle ne recevait pas. Je fus très sensible à cette attention.

M. de Beauharnais me donna la main, et nous entrâmes enfin dans ce grand salon qui était alors meublé en jaune, et que nous connaissons si bien, nous autres, jeunes femmes de ce temps-là.

En entrant dans ce vaste salon, je ne vis personne, d'abord par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée, et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi-obscurité dans le reste de la pièce. Mais je me remis bientôt, et cela par l'effet du mot d'Eugène de Beauharnais. Il serra mon bras passé sous le sien (car alors nous ne savions pas beaucoup ce que c'était que de donner la main), et me dit :

— N'ayez donc pas peur! Ma mère et ma sœur sont si bonnes.

Madame Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison bourgeoise, et où depuis elle s'est assise comme souveraine du monde.

De l'autre côté de la cheminée était mademoiselle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille : et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole ; elle plaisait impérativement.

Le premier Consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui, et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude. Ses yeux étaient fixés sur moi, je les aperçus inspectant chacun de mes mouvements avec une attention scrupuleuse qui ne contribua pas à me rassurer.

Madame Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux mains, m'embrassa, et me dit que je pouvais compter sur l'amitié qu'elle me promettait.

— Je suis depuis trop longtemps l'amie de Junot, poursuivit-elle, pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentiments, surtout lorsqu'elle est comme celle qu'il a choisie.

— Oh! oh! Joséphine, dit le premier Consul, comme tu vas vite en besogne! Et sais-tu si ce petit mutin-là vaut assez pour qu'on l'aime? Eh bien, mam'zelle Loulou (vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies), est-ce que vous n'avez une bonne parole pour moi?

Et il me prit la main.

— Général, lui répondis-je en souriant, ce n'est pas à moi à parler la première.

— Bien, très bien riposté. Oh! la tête de la mère. A propos, comment se porte-t-elle; Madame Permon?

— Mal, Général, elle est fort souffrante.

— J'en suis très fâché. Vous lui ferez mes amitiés.

Je retirai ma main qu'il avait retenue tout ce temps-là.

J'allai m'asseoir près de Madame Bonaparte. La conversation devint générale. Madame Bonaparte parlait peu de ce qu'elle ne savait pas, ce qui empêchait de s'apercevoir de la faiblesse de son esprit. Sa fille, sans parler plus qu'une jeune personne ne doit le faire, soutenait la conversation sur des sujets agréables à tout le monde.

Napoléon prit une prise de tabac, puis il me dit comme frappé d'une réflexion subite :

— J'espère que nous vous verrons souvent, madame Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense comme leurs amis sont mes amis. Cela vous convient-il?

J'ai déjà dit que ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage. Elle tenait à cet ancien usage; et, quoiqu'elle fût très élégante et suivît exactement la mode du moment, elle ne voulut pas abandonner son projet de bal de noce.

Il fut résolu dans notre petit comité que mon frère et moi devions demander à voir Madame Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère et en notre nom, de venir au bal que donnait ma famille à l'occasion de mon mariage. Madame Bonaparte nous reçut de la manière la plus gra-

cieuse. C'était en pareille circonstance qu'elle était vraiment charmante. Il est difficile d'imaginer avec quelle promptitude elle se mit au pas royal. Nous lui adressâmes la même demande pour mademoiselle de Beauharnais, qui en ce moment était absente des Tuileries.

— Elle est à Saint-Germain, nous dit sa mère.

HORTENSE DE BEAUHARNAIS

Hortense de Beauharnais avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable, sans avoir cependant une beauté positive; mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde, et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse; toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier; elle était alors ronde et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très blanches, avec des ongles bien bombés et rosés. J'ai déjà parlé de ses cheveux, qui accompagnaient à merveille, de leurs grosses boucles soyeuses, des yeux bleus, d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard. Son teint était celui d'une blonde. Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise.

Mademoiselle de Beauharnais me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne. D'un esprit fin qui réunissait cette gaieté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable, possédant des talents qui n'avaient pas besoin d'être vantés pour être connus, sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée: voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800. Alors elle était une charmante jeune fille, aimée

de tout ce qui l'entourait : depuis elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe.

Madame Bonaparte nous promit de se trouver, le jour fixé par ma mère au bal qu'elle donnait. Junot lui dit alors que nous allions monter chez le premier Consul pour l'engager à l'accompagner. Madame Bonaparte sourit :

— Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout à fait inutile ; Bonaparte va bien peu dans le monde ; depuis qu'il est au consulat, il n'est allé qu'à deux fêtes, l'une était celle de Morfontaine, pour se trouver avec les envoyés des États-Unis. L'autre fête lui a été donnée par le consul Cambacérès pour le retour de Marengo.

— Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante s'il veut bien accepter, répliquai-je.

Après avoir pris congé de Madame Bonaparte, nous nous rendîmes chez le premier Consul, par l'escalier du pavillon de *Flore*. L'aide-de-camp nous annonça.

Lorsque le premier Consul m'aperçut :

— Oh ! oh ! dit-il avec bonne humeur, que signifie cette députation de famille ?

Et me regardant en souriant :

— Eh bien ! voyons, j'écoute. Que me voulez-vous ?

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le charme de sa physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait au reste assez quelle fut plus tard la puissance magique de ce regard.

Je dis au général Bonaparte ce dont nous étions convenus.

— Eh bien ! sans doute, j'irai à ce bal, j'irai, et très volontiers encore.

Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

— Et cependant je vais me trouver là au milieu de mes *ennemis ;* car le salon de votre mère en est, dit-on, rempli !

— Avez-vous vu Joséphine ? me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement; je lui dis que Madame Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

— Oh! je crois bien que madame de Permon est souffrante, dit le Premier Consul. Mais il y a de la paresse et autre chose que je ne veux pas dire. N'est-ce pas, madame Loulou?

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire pleurer.

Madame Bonaparte arriva au bal vers neuf heures, avec sa fille et son fils : le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au-devant de Madame Bonaparte jusqu'au milieu de la salle à manger, tandis que pour les autres femmes elle ne s'avançait pas au delà de la porte de son salon. Elle conduisit Madame Bonaparte à la bergère à droite de la cheminée, la pria, avec cette grâce hospitalière du Midi, de se regarder comme chez elle, et dut lui paraître ce qu'elle était en effet, une charmante et agréable femme.

Elle était peut-être la plus jolie de son bal après les deux sœurs du Premier Consul. Elle portait une robe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de jonquilles doubles.

A dix heures et demie, le général Bonaparte n'était pas arrivé; tout le monde l'était cependant, et les cinq pièces de l'appartement de ma mère étaient remplies de manière à n'y pas pouvoir placer une épingle. Toute la famille Bonaparte était venue, et même de fort bonne heure. Madame Leclerc, toujours charmante, toujours élégante, était assise loin de sa belle-sœur, dont la toilette exquise dans toutes ses parties lui donnait de l'humeur contre la sienne, quelque soignée qu'elle fût.

— En vérité, me disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans!

Madame Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis d'or; sa robe était garnie de même.

A onze heures moins quelques minutes, on entendit le

bruit des chevaux de l'escorte du Premier Consul. Bientôt après la voiture entra rapidement sous la porte, et presque aussitôt lui-même parut à la porte de la première pièce avec Junot et mon frère qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

— Eh bien! madame de Permon, est-ce comme cela que vous recevez un ancien ami?

Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne, et ils rentrèrent ainsi dans la salle du bal. Il fut au moment de faire le tour du salon; mais son œil d'aigle avait distingué que dans le nombre des femmes qui se trouvaient dans le salon, quelques-unes ne s'étaient pas levées à son arrivée. Cela lui donna de l'humeur. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré, Bonaparte s'en aperçut au silence du salon, d'où ne partait plus qu'un murmure produit par des mots dits à voix basse par tous ceux qui se communiquaient leurs remarques sur lui.

— Faites donc recommencer la danse, madame de Pernon, dit-il à ma mère; il faut que la jeunesse s'amuse, et la danse est le passe-temps qu'elle aime le mieux.

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le Premier Consul, après avoir parlé avec nous de la manière la plus aimable, se mit à causer avec M. de Talleyrand, et cela sans interruption pendant plus de trois quarts d'heure; vers minuit il se rapprocha du salon et parut déterminé à être aimable et à l'être avec tout le monde.

Quand deux heures sonnèrent Bonaparte demanda sa voiture et promit à ma mère de revenir la voir.

LA BOUCLE DE SOULIERS DU ROI D'ÉTRURIE

Lors du traité de Madrid entre l'Espagne et la République française, signé le 21 mars 1801, les États de Parme avaient été cédés à la France, et la France s'était dessaisie de la Toscane en faveur de l'infant don Louis, prince de Parme,

et neveu, par sa mère, de la reine Marie-Antoinette. Ce prince était d'une nullité complète. Il avait épousé l'infante Maria-Luisa.

Le couple royal vint à Paris pour remercier Napoléon : il fut l'objet de la plus somptueuse hospitalité. J'eus l'honneur de figurer vis-à-vis du roi, au bal que lui donna le ministre de la guerre, le jour anniversaire de la bataille de Marengo, et je crois que j'ai fait preuve d'une grande force sur soi-même en gardant mon sérieux pendant toute la contredanse.

Le roi dansait, je crois, avec la reine Hortense ; il faisait des sauts et des bonds qui n'étaient pas du tout dans la dignité royale. Je me rappellerai toujours qu'au milieu de ses entrechats le roi fit voler en l'air un objet assez lourd qui vint retomber sur ma tête et s'accrocher dans mes cheveux. C'était une de ses boucles de souliers. En voyant le chemin qu'elle avait pris et son lieu de repos, Sa Majesté trouva la chose si réjouissante qu'elle en rit à perdre la respiration. Mais nous rîmes bien davantage lorsque, ayant voulu vérifier comment, de son pied royal, la boucle était arrivée dans ma coiffure, nous découvrîmes que cette boucle n'était que collée sur le soulier. Un quart d'heure après, la seconde boucle, après avoir décrit un cercle par l'impulsion d'un jeté-battu, alla tomber sur le nez d'un vieux monsieur, que je ne répondrais pas être autre que M. Jolivet.

CHAPITRE VII

Le premier Consul aux Tuileries. — La machine infernale. — La lionne du jardin des plantes. — Les receptions intimes à la Malmaison. — Le général d'Hautpoul et Poule d'eau.

La cour consulaire était, au moment de mon mariage, au plus haut point de perfectionnement. Madame Bonaparte occupait aux Tuileries toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour comme impératrice, et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette était le petit appartement de mademoiselle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail. Les appartements de Madame Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe. Tout était frais et élégant, mais voilà tout.

Une coutume instituée par le premier Consul et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie de Diane. Le général était fort sévère dans le choix qu'il faisait pour les invitations particulières, il voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la Révolution avait amenée. Il est positif que la Révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante. Le malheur est un maître sévère et ses leçons ne nous furent pas épargnées.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier Consul fut-il arrivé qu'il monta à cheval et passa sur-le-champ une revue dans la cour du palais.

Le premier Consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue, et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc (le Désiré), il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle.

— Ne me cachez aucun de vos besoins, disait-il aux soldats, ne me taisez aucun des reproches que vous pourriez avoir à adresser à quelqu'un de ceux qui sont au-dessus de vous. Je suis là pour rendre la justice à tous, et le plus faible doit être surtout protégé par moi.

Tous les rouages intérieurs de la machine gouvernementale commençaient à jouer à cette époque et la faisaient marcher, mais les arts eux-mêmes donnaient des preuves frappantes de la prospérité naissante de la France. L'exposition du Salon de 1800 avait été remarquablement belle cette année. Guérin, David, Gérard, Girodet, produisaient des œuvres qui devaient un jour placer notre école à un rang bien élevé. Il faut citer l'*Enlèvement des Sabines*, par David, le *portrait du général Moreau*, par Gérard, etc., etc.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement occupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police; souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande : car une fois Junot se releva à trois heures après

minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux, et que lui-même fût souffrant d'une migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme, et il me dit que le premier Consul venait encore d'échapper à un danger qui, cette fois, aurait eu des suites terribles. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du 3 nivôse.

Ce jour-là, après avoir fait ma toilette, je montai en voiture avec mon beau-frère et nous nous rendîmes chez ma mère que nous trouvâmes belle, gaie et charmante.

Nous dînâmes de bonne heure. Ma mère demanda ses chevaux comme nous étions au café, et nous partîmes aussitôt. Il était sept heures et demie lorsque nous arrivâmes à l'Opéra. Les femmes étaient fort parées, et la salle très éclairée : le coup d'œil était vraiment admirable.

Les trente premières mesures étaient à peine jouées qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

— Que veut dire cela ? dit Junot avec émotion. Comment aurait-on tiré le canon à cette heure ? Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère : je vais savoir ce que c'est.

Dans ce moment la porte de la loge du premier Consul s'ouvrit, et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule qui mêlait des cris d'amour à ses applaudissements. Madame Bonaparte le suivit à quelques secondes de distance. Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier Consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré.

— Le premier Consul vient d'échapper à la mort, dit rapidement Duroc à Junot ; descends auprès de lui, il veut te parler. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion.

Avant le retour de mon beau-frère, qui était allé aux informations, nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

— Le premier Consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, disait-on.

Bientôt la nouvelle circula dans la salle.

A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation (1), quelle que fut la bannière qu'ils suivissent.

Je regardais pendant ce temps dans la loge du premier Consul. Il était calme, et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Madame Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée; son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait; quelque effort qu'elle fit pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles, et lorsqu'elle regardait le premier Consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à Madame Murat, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Madame Bonaparte était accablée. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier Consul, elle avait failli être victime de l'explosion. Voici comment elle y échappa.

Elle allait monter en voiture, lorsque Rapp fit l'observation que le châle que portait Madame Bonaparte n'allait pas avec sa robe. Elle était surtout élégante dans l'arrange-

1 Le nombre des morts s'éleva à une trentaine.

ment complet de tous les accessoires de sa toilette. Elle remonta les huit ou dix marches de l'escalier de Flore pour réparer une faute. Elle fut à peine trois minutes; mais ce temps fut suffisant pour que sa voiture se trouvât séparée de celle du premier Consul qu'elle devait suivre immédiatement. Ce délai la sauva; l'explosion eut lieu comme la voiture de Madame Bonaparte arrivait sur le Carrousel. Les glaces furent brisées, et les morceaux tombèrent sur le col et les épaules de mademoiselle de Beauharnais, qui était sur le devant de la voiture; et, malgré son châle, elle eut de légères coupures.

Je ne puis assez parler de l'impression que fit alors cet attentat dans toute la France. Il fit voir à Bonaparte qu'il pouvait tout demander à un peuple dont il était aimé à ce point.

Dans les jours qui suivirent l'explosion de la machine infernale, nous fûmes encore plus assidus que de coutume à nous rendre aux Tuileries. Ma mère elle-même m'engageait à n'y pas manquer, et quelque désir qu'elle eût de m'avoir auprès d'elle, elle me forçait à la quitter pour aller au château.

Le soir on allait, même après le spectacle, quand il n'était pas trop tard, chez Madame Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier Consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était fort intéressante. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus forts, les diplomates les plus fins, venaient autour de lui pour l'entendre, et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues, bien au-dessus des leurs.

Un jour je fus engagée à déjeuner chez Madame Bonaparte aux Tuileries. C'était une habitude charmante, suivant moi, que d'inviter ainsi de jeunes femmes, trop timides encore pour être aimables dans un salon au milieu d'hommes

trop supérieurs pour ne pas leur imposer. En causant avec Madame Bonaparte pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient et devenaient bien moins *tapisserie* pour le salon du premier Consul lorsqu'il venait y chercher quelque distraction. Madame Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grâce charmante. Nous étions ordinairement cinq ou six, et toutes du même âge (excepté pourtant la maîtresse du logis). Jamais il n'y avait d'hommes à ces repas du matin; le premier Consul le défendait positivement. Madame Bonaparte nous dit qu'elle allait faire une visite, et nous demanda si nous voulions aller avec elle. Nous acceptâmes, en lui demandant qui nous allions voir. Elle dit que c'était une personne qui pourrait nous manger, mais que dans ce moment elle avait l'humeur douce. C'était la lionne du Jardin des Plantes, qui venait d'avoir des petits; le premier Consul, à qui Madame Bonaparte fit savoir où elle allait, promit de s'y rendre s'il avait le temps. Il y avait déjà été.

La lionne se portait fort bien. Elle avait l'humeur languissante, comme nous l'avait dit Madame Bonaparte. Cassal, son gardien, entra dans sa cage et prit les petits sans que la pauvre bête fit un mouvement. Elle paraissait l'aimer et le prouvait en tournant vers lui des yeux fort doux. Elle était étendue sur une bonne litière, avec des tapis bien épais, dans lesquels ses petits eux-mêmes étaient aussi chaudement que dans le plus beau désert de l'Afrique.

Madame Bonaparte prit un des petits. Alors, la lionne commença à gronder. Joséphine eut peur.

— Oh! ne craignez rien, dit Félix. Elle est derrière une bonne grille; et puis elle n'est pas bien forte : elle ne ferait pas grand mal.

— Oh! dit Madame Bonaparte, je vous dispense de lui faire essayer ses forces. Il y en aurait bien assez pour me faire repentir d'avoir caressé son fils.

Ce Cassal était à sa manière un homme extraordinaire. Il

contait des choses tellement étonnantes, qu'il prétendait avoir vues dans ses voyages, qu'il était impossible d'y croire.

Le premier Consul vint avant que nous fussions parties : il était à cheval. Napoléon caressa la lionne et causa avec Félix sur toutes ses bêtes avec une aisance surprenante.

Félix, en se voyant aussi bien encouragé, se mit à raconter l'une de ses plus belles histoires ; mais comme il était au plus étonnant, comme il le disait, Napoléon lui dit en lui frappant sur la tête :

— Félix, tu mens, mon garçon, il n'y a pas de crocodiles dans l'endroit que tu désignes, et il n'y en a jamais eu. Mais c'est égal ; continue toujours ton histoire.

C'était plus aisé à dire qu'à faire.

Le pauvre Félix fut tellement déconcerté par l'apostrophe du premier Consul, que jamais il ne put reprendre le fil de son aventure.

— Eh bien ! ce sera pour un autre jour, lui dit Napoléon avec bonté. Seulement, tu te rappelleras que les crocodiles ne mangent pas ceux qui se baignent dans le Bosphore.

Nous nous promenâmes dans ce beau jardin, dans les belles serres qu'il renferme.

Le Jardin des Plantes était dès lors le plus complet établissement de ce genre qui fût en Europe. Napoléon nous dit ce même jour :

— Je veux que cet endroit soit le lieu le plus attrayant pour les étrangers savants qui seront à Paris. Je veux qu'ils y viennent pour voir et admirer un peuple dans son amour pour la science et pour les arts. Paris doit être la première ville du monde : si Dieu m'accorde une assez longue vie, je veux qu'il devienne la capitale de l'univers par l'ascendant de la science et du pouvoir. Enfin je suis fort orgueilleux de ma patrie, poursuivit-il, et je veux qu'elle même n'oublie jamais ce qu'elle vaut et peut valoir.

Je n'ai pas encore parlé de la Malmaison. C'était cependant un lieu dans lequel on allait peut-être encore plus souvent qu'aux Tuileries lorsqu'on était de l'intimité de la famille

du premier Consul. La Malmaison était déjà à l'époque de l'acquisition qu'en fit Madame Bonaparte, une charmante demeure. Le parc était délicieusement distribué. Rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé que toute la partie bordant la route. Le voisinage de la rivière donnait une fraîcheur salutaire aux plantes et aux arbres et la végétation était très belle. Le parc de la Malmaison n'avait à cette époque pas plus de cent arpents.

Le premier Consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente, et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès du travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire; car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont dont je viens de parler, et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur ce pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et remarques sur des pétitions :

— Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus étendue.

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartements étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre. Les meubles étaient fort simples; et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battants, encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées. Elles donnaient toutes sur un long corridor auquel on montait par une marche, laissant à droite

l'appartement de Madame Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste, et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite; il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût quelqu'un de la famille.

On ne voyait jamais le premier Consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier; il travaillait avec Bourrienne, ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'État, et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier Consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On était peu de temps à table; et le premier Consul trouvait que le dîner était long, lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau, et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis, par exemple; il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : barre! enfin c'étaient des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas, et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau; le premier Consul dit :

— Jouons aux barres!

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est

aujourd'hui. Il y avait un saut de loup qui longeait une partie de la route, acheté pour la grande plantation de platanes et de tulipiers; les curieux pouvaient donc aisément voir ce qui se passait dans le parc de la Malmaison. Il y avait du côté du château une balustrade en fer sur laquelle on pouvait s'appuyer. Madame Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, était avec madame Lavallette contre cette balustrade, lorsqu'en avançant de quelques pas, elle fut tout effrayée à la vue de deux hommes dont la tournure était faite pour causer de la crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Ces deux hommes étaient mal vêtus, et tous deux parlaient bas en regardant le premier Consul. Je ne jouais plus, et dans ce moment j'arrivais auprès de madame Bonaparte. Elle prit mon bras, et dit à madame de Lavalette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier Consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

— Voulez-vous quelque chose, citoyens? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh! mon Dieu! non, citoyenne.... Nous regardons le premier Consul? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le premier magistrat là, comme le Français le plus pauvre de la République. Tiens! dit cet homme en saisissant le bras de son camarade, et lui montrant du doigt le premier Consul qui tenait mon mari par l'oreille, tiens, comme il a pris Junot! Je voudrais bien me trouver face à face avec lui; je crois qu'il n'aurait pas si bon marché de moi.

Dans le moment où cet homme finissait sa phrase, il fut forcé de pirouetter subitement, et se trouva face à face avec Rapp que madame de Lavalette avait rencontré.

— Qu'est-ce que vous cherchez ici? demanda-t-il d'une voix de tonnerre à cet homme; qu'est-ce que vous voulez?... Est-ce l'aumône? Allez au tourne-bride.

— Ah! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit

celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats? Je suis sûr que ce n'est pas lui.

— Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui!... répéta l'autre.

— Êtes-vous militaires? leur demanda Rapp.

— Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!...

Le premier Consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal-des-logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un officier supérieur que des hulans voulaient achever. Le premier Consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était démeurée dans la mémoire.

— Oh! oh! voilà les invalides en route. Bonjour, garçon! Eh bien! tu es donc venu me voir? Allons! fais le tour! viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, Eugène.

Et passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château. Le vieux guide présenta son frère au premier Consul, et lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

— C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement.

— Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le premier Consul, il faut que le conscrit boive à la santé de la République et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, mon fils; tu lui feras raison en mon nom.

Le vieux guide regarda aller le premier Consul; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne conte-

nance : mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

— Voyez, disait madame Bonaparte en pleurant, voyez tout ce que Bonaparte peut redouter.

Elle pleurait et me dit en m'embrassant :

— Madame Junot, la figure de cet homme m'a fait une si terrible impression, que je suis sûre de ne pas dormir de la nuit.... Et Bonaparte s'il m'entend me plaindre seulement il se fâche.... Il n'a jamais rien à craindre, à ce qu'il prétend.

Nous nous retirâmes dans nos chambres; et minuit n'était pas encore sonné que le château tout entier était plongé dans le sommeil.

Tout à coup on entend un coup de feu; il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur, tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon. Le premier Consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

— Qu'on ne s'effraie pas! ce n'est rien.

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé. Le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute sa carabine était partie, et avait mis tout le château en émoi. Lorsque le premier Consul eut entendu le rapport de son aide de camp, il se mit à rire, et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

— Joséphine ne pleure plus; c'est une taupe qui est cause de tout cela. Quant au guide, deux jours d'arrêts pour lui apprendre à passer sur mon gazon avec son cheval. Comme je présume qu'il a une belle peur, lui-même, sa punition ne sera pas plus longue. Bonsoir, Mesdames; allez vous recoucher et dormez bien.

Une suite continuelle de nos triomphes avait enfin déter-

miné l'Autriche à conclure la paix de Lunéville (9 février 1801). Tout ce qui avait fait partie du Congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes que le premier Consul ordonna, pour que le peuple pût à son gré témoigner sa joie et commencer un mouvement, une circulation d'argent qui devait alimenter le commerce en faisant travailler une foule d'ouvriers.

Chaque jour, on avait dix invitations pour occuper sa soirée. Le luxe oriental, que depuis l'Empereur exigea dans sa cour, n'était pas encore connu. Madame Bonaparte qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, donnait l'exemple de la plus extrême élégance. Rien n'était charmant à voir comme un bal à la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du premier Consul venait de mettre dans le monde. Toutes étaient jeunes, beaucoup étaient jolies.

LE GÉNÉRAL D'HAUTPOUL ET POULE D'EAU

D'Hautpoul, général de l'armée de Moreau, était excellent homme, mais d'une telle vanité qu'il était impossible de croire à ce qu'il vous contait sur lui et tous les siens. Je ne sais pas ce qu'il était en naissant; mais ce dont je réponds, c'est qu'il s'était fait *paon*. Cette vanité produisait quelquefois des scènes dont il ne se tirait pas toujours avec succès.

Il était une fois à l'armée du Rhin et commandait une division de cavalerie. Il y avait dans son état-major un adjudant-général, homme d'esprit, railleur et ne persiflant pas son général parce que... la discipline avant tout. Le général le crut un simple. Parce qu'il ne mordait pas, il pensa qu'il n'avait pas de dents.

Un jour, à table chez lui, ayant vingt-cinq officiers à dîner, il entreprit l'adjudant dont le nom était Martial Thomas. Le général, trouvant que le texte prêtait, lui dit avec ce ton péremptoire qu'il avait souvent :

— Monsieur Martial Thomas, pourquoi donc votre nom

est-il si bizarrement arrangé? Pourquoi ne vous appelez-vous pas Thomas le Martial au lieu de Martial Thomas?

— Mon général, lui répondit tranquillement l'adjudant, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler Poule d'Eau.

— Hem!... quoi? dit le général commandant à son inférieur, avec des yeux interrogateurs tout flamboyants.

— Oui, mon général, dit Martial en achevant de peler une poire, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler Poule d'Eau.

Le général se le tint pour dit, et fit bien.

CHAPITRE VIII

Nous perdons l'Égypte. — Boulogne et la descente en Angleterre. — Établissement de la Légion d'honneur. — Le concordat. — Bonaparte parrain des enfants de ses généraux. — Consulat à vie. — La perruque de M. de Souza.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp, qui venait nous demander à déjeuner, et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison; nous lui donnâmes une place dans notre voiture, et nous fîmes la route ensemble.

Nous remarquâmes promptement qu'une pensée l'occupait uniquement. Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie un reflet également triste, et prenant la main de son frère d'armes, il lui dit :

— Rapp, il y a quelque chose là-bas.... Le général?

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative.

Rapp inclina la tête d'abord sans répondre; puis il dit en serrant la main de Junot :

— Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine; lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent.... (Et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé). Et puis ensuite, lorsque avec cet air il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande

trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin.... Et voilà la vie qu'il a mené toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé. Aussi je retourne à la Malmaison; je serais trop tourmenté si je restais à Paris.

Junot avait les yeux humides... l'autre regardait par la portière; il était honteux de son émotion.

— Mais, leur dis-je à tous deux, comment! parce que le premier Consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-mêmes un assez fort pour en être presque honteux. Vous n'avez pas plus de raison que deux enfants.

Tout ce que disait Rapp indiquait qu'un chagrin très vif affectait le premier Consul.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier Consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de la Jonchère. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier Consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta; et comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied, et je me rappelle que, trouvant probablement la chose difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée, dont il se servit sans l'ôter du fourreau pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier Consul était déjà à table; il me fit mettre à côté de lui, et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai, et je vis qu'en

effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas! le sujet n'en était que trop grave : nous avions perdu l'Égypte! C'était en vain que le premier Consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Les Anglais avaient triomphé!

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier Consul.

— Il y a si longtemps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Égypte! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre grand plaisir; lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi, le premier Consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses; et lorsque ensuite ses rêves brillants se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. Faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : *Junot... nous avons perdu l'Égypte!...* j'ai pensé à la douleur, oui, à la douleur qu'il a dû ressentir, mon cœur s'est serré avec angoisse. Rapp avait bien raison! mon général souffrait cruellement hier matin!

Le premier Consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait si souvent reçu les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant.

Non seulement Napoléon avait été dans cet entretien l'homme de la patrie, en pleurant sur une perte irréparable pour la prospérité du commerce de la France, mais il avait

encore été le chef de l'armée, l'ami des officiers. Il regrettait d'abandonner cette terre arrosée du sang de tant de milliers de Français, ces sables brûlants dans lesquels devaient blanchir leurs ossements. Il disait à Junot :

— Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'Angleterre a tout détruit.

Depuis le traité de Lunéville, Napoléon avait rendu toute leur activité à ses idées relatives à la descente en Angleterre. Tous ceux qui ont étudié de près son caractère ont pu voir que sa pensée dominante fut l'abaissement de l'Angleterre. Ce fut sa plus constante étude durant les quatorze années où il a eu la puissance.

Boulogne fut désignée, en 1801, comme le chef-lieu de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche on vit tout à coup la plus grande activité : on y construisait une foule de petites embarcations. Des divisions de bâtiments légers sont organisées; des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même, la flottille, ainsi qu'on l'appelait. Tous ces préparatifs répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britannique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme une flotte. Il vient devant eux, et malgré ses bombardes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu de résultat. Il reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates; des péniches, des chaloupes canonnières, des bombardes, des brûlots, des bricks, couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier Consul. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappela que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable

disposition, et, dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations, et passer entre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les forts et les batteries de la côte, la flottille fut sauvée; la perte de Nelson fut immense; il fut contraint de s'éloigner.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères, et tellement petites, qu'en plaisantant à Paris, où toujours on plaisante, on les nommait des coquilles de noix. Un jour l'acteur Brunet, qui à cette époque était vraiment drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des péniches, lui répondait Brunet.

La réponse ne plut pas; et le pauvre Brunet fut passer vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là; soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien?

— Oh! que si fait! répondit Brunet. Je sais très bien ce que je fais. Mais, ajoute-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

Les applaudissements et les rires furent universels.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain; un autre, qu'il dînait debout; enfin, cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. J'ai connu

une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier Consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché; et je suis sûre que lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire :

— Avez-vous une culotte du premier Consul à vendre?

Que de chagrin d'abandonner sa chimère. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus longtemps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit.

Il en était de même des scènes que l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier Consul. Rien n'est plus faux. C'est comme le tutoiement. Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier Consul. Lui, c'est différent. Il est plusieurs de ses fidèles qu'il tutoya toujours, et Junot le fut par lui jusqu'à la dernière année de sa vie. Quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas après les campagnes d'Italie, celles d'Égypte pendant lesquelles Napoléon sentait trop bien le besoin de se faire obéir et d'établir autour de lui cette barrière que la familiarité détruit, qu'il aurait souffert une pareille façon d'être avec lui.

Les préliminaires de paix furent signés à Londres entre la République française et la Grande-Bretagne, au mois d'octobre 1801, et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord qui ne devait pas durer deux années.

Ce fut alors qu'on agita la première question de l'établissement de la Légion d'honneur. Ce fut un des événements les plus remarquables de toute la puissance de Napoléon, que cette affaire de la Légion d'honneur. Elle fit un bruit dont il n'est pas possible aujourd'hui de donner une juste

idée. Cette création d'un ordre de chevalerie dans un pays où l'on ne marchait qu'au milieu d'institutions républicaines, parut d'abord une sorte de monstruosité dans une république. Au premier mot de cette institution, ce fut un bourdonnement étrange dans toutes les classes, dans toutes les opinions.

Le concordat est encore un de ces jalons qui marquent une immense époque dans l'histoire de notre Révolution.

On sait que, pendant nos troubles révolutionnaires, non seulement toutes les églises de France furent fermées ; même après la constitution de l'an III, ce n'était qu'au péril de sa vie qu'on entendait une messe et qu'on remplissait ses devoirs de religion. Dans le délire irréligieux qui s'était emparé des esprits, on décréta que le culte catholique était remplacé par le culte de la Raison, auquel l'église ci-devant de Notre-Dame fut dédiée. C'est à cette époque qu'une infâme créature, assise sur l'autel, a souvent figuré la déesse du lieu.

Le cardinal Consalvi, monsignor Spina (depuis cardinal-archevêque de Gênes), le P. Caselli, aussi cardinal depuis cette époque, vinrent à Paris pour terminer les affaires du concordat.

Le premier Consul voulut qu'une cérémonie religieuse, ayant tout l'appareil que peut donner notre culte, eût lieu à l'occasion de la promulgation du concordat.

Ce fut le jour de Pâques 1802 que le premier Consul désigna pour l'introniser. A cette époque, la cour consulaire avait un singulier aspect, pour le dire en passant.

Le premier Consul n'avait donné aucun ordre ; mais on fit savoir aux principaux fonctionnaires publics qu'il serait bien aise qu'ils fissent faire une livrée à leurs gens pour le jour de cette cérémonie. Soixante ou quatre-vingts femmes furent désignées et engagées à accompagner Madame Bonaparte à Notre-Dame ; elle n'avait pas encore de dames du palais à cette époque.

Nous nous rendîmes donc en grand nombre chez Madame Bonaparte à dix heures et demie, le jour de Pâques de l'an

de grâce 1802. Ce fut ce même jour que le premier Consul fit prendre la livrée à sa maison. Le cortège se mit en mouvement.

Les consuls furent dans la même voiture. Madame Bonaparte, autant que je puis me le rappeler, était avec sa fille et ses belles-sœurs ; puis suivait le cortège sans aucune distinction. Madame Bonaparte fut conduite dans le jubé pour entendre le *Te Deum*, ainsi que nous toutes. A cette époque le jubé de Notre-Dame existait encore. Il offrait un coup d'œil ravissant le jour du concordat. C'était une immense corbeille remplie de fraîches fleurs. Plus des deux tiers des femmes qui entouraient Madame Bonaparte n'avaient pas encore vingt ans ; beaucoup n'en avaient que seize. Un grand nombre étaient jolies.

Je me rappelle encore aujourd'hui la toilette de Madame Murat, avec son chapeau de satin rose surmonté d'une touffe de plumes de même couleur et entourant ce visage si blanc, si frais, si printanier. Elle avait une robe de mousseline des Indes brodée à jour à l'aiguille, d'un travail admirable, et doublée d'un satin rose pareil au chapeau. Sur ses épaules était un grand châle-mantille en point de Bruxelles, et sa robe était garnie des mêmes dentelles. Je l'ai vue plus richement mise ; jamais je ne l'ai vue plus jolie. Que de jeunes femmes encore inconnues prirent ce même jour leurs degrés dans le *royaume de Beauté !*

Le côté singulier de cette cérémonie, c'est l'appareil militaire qui dominait partout. Les coups de canon, les troupes bordant la haie, la cavalerie, ces salves d'artillerie qui, depuis le point du jour, faisaient frémir toutes les vitres de Paris, tout ce bruit des camps mêlé à des chants religieux, à cette pompe de l'église justement accordée avec la solennité de la cérémonie, cette réunion était vraiment admirable et parlait à l'âme.

Un grand malheur avait frappé notre famille. Ma mère avait cessé de souffrir, mais nous avions perdu notre amie, notre joie ! Sa perte était un malheur pour nous, un de ces

malheurs que rien ne répare, dont rien ne console. Sa vie alors n'était qu'une suite d'heures plus pénible à supporter les unes que les autres par le poids de leur succession.

— Elle ne souffre plus, écrivis-je à Albert après notre malheur, elle ne souffre plus!

Junot voulut que son respect et son attachement pour sa belle-mère fussent prouvés d'une manière ostensible, et les honneurs funèbres qui furent rendus à ma mère ont été une preuve des sentiments qu'il avait pour elle. Ce qui me toucha profondément, parce que Junot avait compris le cœur de celle qu'il honorait, c'était sa libéralité envers trois cents pauvres les plus malheureux de Paris. Ils avaient reçu des secours, et avaient été tous habillés de neuf au nom de celle dont ils entouraient le char mortuaire, et dont ils portaient le deuil en priant pour elle.

Combien Junot me fut cher d'avoir ainsi deviné la consolation qui pouvait m'être la plus douce.

Le premier Consul fut très bien dans cette circonstance pénible. Junot me rapporta de lui les paroles les plus amicalement consolantes et Madame Bonaparte me fit l'honneur de venir me voir.

Nous avions perdu madame Leclerc. Elle avait été non pas contrainte mais fortement *invitée* par son frère à suivre son mari à Saint-Domingue (1). Je crois que le général Leclerc se serait bien passé de cette addition à son bagage, car c'était une vraie calamité, après qu'on avait épuisé le plaisir de la regarder pendant un quart d'heure, que d'avoir la terrible charge de distraire, d'occuper, de soigner madame Leclerc — cette tête légère qui ne contenait que du vent....

Madame Leclerc revint en Europe avec le corps de son mari. Elle l'avait fait enfermer dans un cercueil de bois de cèdre, puis elle avait coupé ses cheveux et son retour avait

(1) Toussaint-Louverture, lorsqu'il fut reconnu par le gouvernement consulaire comme commandant de Saint-Domingue, écrivit au premier Consul avec ce protocole : « Toussaint, le premier des noirs, à Bonaparte, le premier des blancs.... »

lieu maintenant comme celui d'Artémise. Malgré tout cet étalage d'une immense douleur, on n'était pas fort attendri par la vue de ce fastueux désespoir, et le premier Consul lui-même, lorsqu'on lui dit que sa sœur avait fait offrande de sa chevelure au défunt et qu'elle n'avait plus un cheveu :

— Oh! elle sait bien qu'ils n'en repousseront que plus beaux après avoir été coupés, dit-il en riant.

La paix avec l'Angleterre était définitivement signée. Le traité d'Amiens avait ratifié les préliminaires de raccommodement avec la grande rivale, le 25 mars 1802.

Joseph Bonaparte avait été encore notre messager de paix et de tranquillité pour ce nouvel arrangement qui terminait les querelles européennes. Le temple de Janus était enfin fermé et la France au plus haut point de gloire et de puissance, était victorieuse, agrandie et redoutée.

Les colonies prises par l'Angleterre nous étaient restituées. Le cours de l'Escaut, demeurait notre bien, ainsi que les Pays-Bas autrichiens, une partie du Brabant, la Flandre hollandaise et une foule de villes, telles que Maëstricht, Wenloo, etc.

La France était radieuse! Indépendamment des possessions du Nord, formant maintenant ces barrières naturelles pour lesquelles tout Français doit à jamais combattre, elle se voyait maîtresse de la partie de l'Allemagne située au littoral du Rhin, ainsi que d'Avignon et du Comtat; puis Genève, la presque totalité de l'évêché de Bâle, la Savoie et Nice.... La république fondait, protégeait des États; elle érigeait en royaume le grand-duché de Toscane; la Lombardie autrichienne devenait sous ses auspices république italienne; Gênes prenait le nom de république ligurienne, et tous ces États venaient s'abriter sous le vaste drapeau tricolore, se fiant à la vigueur et à la vigilance du coq gaulois.

Napoléon fut immense sans doute, son soleil de gloire est impossible à fixer, et rien n'altère la pureté de ses rayons lumineux; mais Bonaparte, premier Consul, ayant en

quelques mois seulement, retiré la France du fond de l'abîme où la tenait plongée le gouvernement directorial, me paraît un colosse admirable dans toutes ses proportions.

Paris était devenu ce que le premier Consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle, que les logements même les plus médiocres étaient d'un prix exorbitant. Ma position de femme du commandant de Paris me mettait en présence de tout ce qui arrivait ayant quelque renom, et j'avoue que cette époque de ma vie m'offre un cadre où se placent les plus intéressants souvenirs.

Le premier Consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état non seulement honorable, mais splendide. Rien ne peut égaler l'ordre extrême, l'ordre excessif que le premier Consul avait établi pour tout ce qui le concernait; mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque les choses l'exigeaient. Je me rappelle qu'un jour il grondait beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre qu'il lui avait donné pour les déjeuners de l'intérieur du palais. Cet ordre avait été oublié quelques heures :

— Et un jour de plus, disait le premier Consul, c'est une somme très forte.

Quelques moments après, je ne sais quel ministre arriva. Le premier Consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniversaire du 14 juillet, et promit d'y aller avec Madame Bonaparte.

- Joséphine, lui dit-il, avec ce ton de bonté qu'il avait avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'ordonne une chose qui te fera plaisir à faire. Je veux que tu sois éblouissante. Fais tes préparatifs. Quant à moi, je mettrai mon bel habit de soie cramoisie brodé d'or que la ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe.

Il l'avait déjà porté, et avait la plus singulière tournure avec. Je me le rappelais; et, lorsqu'il parla de son bel habit, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, parce qu'il

voyait tout ; il vint à moi, et me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

— Que voulez-vous dire avec votre sourire moqueur, madame Junot ? Je vous assure que je suis aussi agréable que ce colonel anglais, ce godelureau qui est, dit-on, le plus bel homme de l'Angleterre, et qui me paraît, à moi, le roi des fats. Joséphine, je veux que tu sois éblouissante de parure et richement habillée ; entends-tu bien !

— Oui, répondit Madame Bonaparte, et puis ensuite tu fais des scènes, tu cries, tu raies mes bons à payer au bas de mes mémoires....

Et elle boudait comme une petite fille. Madame Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières lorsqu'elle voulait être séduisante. Au moment où le premier Consul lui parla de toilette, elle le regarda avec une telle gentillesse, elle fut à lui avec une démarche si gracieuse que Napoléon, qui l'aimait, l'attira à lui et l'embrassa.

— Je biffe quelquefois tes bons à payer, ma chère amie, parce que tu te laisses aussi parfois tellement attraper qu'il y a conscience à autoriser de tels abus.

Si je te recommande d'être magnifique dans les occasions d'apparat, je n'en suis pas moins très conséquent avec moi-même.

Il y avait, après le concordat, plusieurs enfants qui attendaient pour recevoir l'eau sainte que le premier Consul, désigné pour parrain, fixât lui-même le moment de cette cérémonie. Ma fille aînée, ma Joséphine, la première filleule de Napoléon, avec le fils aîné de Lannes, étaient donc à attendre l'eau génératrice. J'avoue que je fus fort contente lorsque je reçus l'avis de me tenir prête ainsi que ma fille, parce que le cardinal Caprara, nonce apostolique, devait faire tous les baptêmes deux jours après, dans la chapelle consulaire de Saint-Cloud.

Le jour du baptême de ma Joséphine, au moment où fière de ma belle enfant, je la présentai à l'autel en la portant sur mes bras, elle avait déjà quinze mois, et son intelligence,

développée par l'occupation constante dont elle était l'objet pour son père et pour moi, était plus avancée que ne l'est ordinairement celle des enfants de son âge. Elle parut d'abord fort étonnée de se voir dans un lieu dont rien ne lui rappelait sa demeure habituelle.

Mais la chapelle, tout ce monde, ce clergé, ce bruit, tout cela lui fit une telle impression que la pauvre petite, cachant sa jolie tête blonde dans mon sein, se mit à fondre en larmes.

Comme elle pleurait sans crier et surtout sans faire la *lippe*, le premier Consul n'y fit pas d'abord grande attention, mais quand elle vit le cardinal Caprara sortir de la sacristie rouge comme une grenade mûre, resplendissant du feu de beaucoup de rubis pastoraux, elle se dressa et frémit sur mon bras, et son tremblement fut suivi du blanchissement de ses joues rosées.

Dans ce moment, le premier Consul et Madame Bonaparte s'approchèrent de l'autel pour que le cardinal achevât la cérémonie déjà fort avancée par le fait de l'ondoiement.

— Donnez-moi votre fille, madame Junot, me dit le premier Consul.

Et il se mit en devoir de prendre Joséphine ; l'enfant poussa un cri perçant et entortilla mon cou de ses petits bras en jetant un regard courroucé sur Napoléon.

— Quel petit diable ! Ah çà, voulez-vous bien venir avec moi, mademoiselle Démon, dit-il à la petite.

Mais Joséphine ne comprenait rien à ce qu'il lui disait. Elle ne voyait que ses mains qui se tendaient vers elle pour la prendre, et redressant sa jolie tête, elle dit avec ses yeux flamboyants et dans son jargon d'enfant :

— Je ne veux pas.

Le premier Consul se mit à rire.

— Eh bien! gardez-la donc sur vos bras, me dit-il ; mais ne crie plus, poursuivit-il en menaçant la petite du doigt, ou bien....

Peu après, elle se laissa prendre par le premier Consul et

même embrasser plusieurs fois par lui sur ses deux petites pommes d'api, sans que rien fît paraître qu'elle en fût même contrariée, si ce n'est pourtant le revers de sa petite main potelée qui essuyait sa joue toutes les fois que Napoléon l'embrassait. Mais en revanche, ses grands yeux étaient attachés sur la personne du vénérable cardinal. Tout à coup, au moment où personne ne pouvait certes prévoir ce que la petite peste allait faire, elle avance un bras rond, blanc comme un satin rosé, et de sa petite main enlève la barrette de la tête éminentissime, en poussant un cri de triomphe qu'on aurait pu entendre des cours du château.

Le pauvre cardinal, les assistants et les assistantes qui remplissaient la chapelle, furent autant effrayés et surpris qu'amusés de cette petite scène. Joséphine était la seule qui ne rît pas. Elle nous regardait tous avec un air de triomphe tout à fait comique et paraissait déterminée à se coiffer de la barrette.

— Oh! pour cela, mon enfant, dit le premier Consul, qui enfin avait cessé de rire, tu permettras qu'il n'en soit rien. Donne-moi la barrette, poursuivit-il en souriant, et rendons-la au cardinal.

Mais Joséphine ne voulait pas rendre le beau bonnet, et, lorsqu'on lui prit de force, elle poussa des cris perçants.

— C'est un vrai démon que ta fille, dit le premier Consul, mais elle est vraiment bien jolie. C'est ma filleule, ma fille, dit-il en serrant la main de son père. J'espère que tu y comptes, n'est-ce pas, Junot?

Le lendemain du baptême, Madame Bonaparte m'envoya un collier de perles fines ayant plusieurs rangs. Mais le premier Consul y avait joint un présent bien autrement remarquable, c'était le contrat de vente de notre hôtel de la rue des Champs-Élysées, acquitté, parce que M. Estève l'avait payé par ordre de Napoléon, qui nous le donnait comme cadeau de baptême. Il avait coûté deux cent mille francs.

Ce fut vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon.

Je veux parler de sa nomination de consul pour dix ans, par delà les dix années fixées par l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799.

On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir; ce ne fut que le sénatus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie, qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un nouveau maître.

Au reste, il faut dire que les amis de Napoléon, s'ils entrevirent ses projets, n'y virent que le bonheur et la gloire de la France. La république, dit le sénatus-consulte, reconnaissante envers le général Bonaparte, lui demande de donner à sa patrie dix années encore de cette existence qu'elle regarde comme nécessaire à son bonheur.

— Je n'ai été que le serviteur de ma patrie, répondit Bonaparte au Sénat. La fortune a souri à la république. Mais la fortune est inconstante, et combien d'hommes, qu'elle avait comblés de sa faveur, ont trop vécu de quelques années! L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur sembleraient avoir marqué le terme de ma vie publique au moment où la paix du monde est assurée, mais vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacrifice, et je le ferai.

Ce fut le 6 mai (20 germinal an X) que le sénatus-consulte organique avait été présenté au premier Consul. Junot me dit :

— Il faut célébrer par une fête cet événement remarquable dans la vie de mon général, — car il prouve l'amour d'une grande nation, — et notre reconnaissance envers le premier Consul et Madame Bonaparte pour les biens dont nous sommes comblés par eux. Il faut, me dit-il, que tu demandes à Madame Bonaparte de venir déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Élysées, et cela avant qu'elle soit complètement meublée; arrange la chose avec Madame Bonaparte, je me charge d'en parler au premier Consul.

Je fus donc chez Madame Bonaparte et lui présentai ma requête; elle l'accueillit avec une extrême bonté, mais néanmoins ce fut sous condition qu'elle accepta mon invitation.

— En avez-vous parlé à Bonaparte? me demanda-t-elle.

— Je lui dis que Junot était en ce moment chez le premier Consul pour le lui demander.

— Il faut attendre sa réponse, car vous savez que je ne puis accepter aucune fête, aucun dîner sans sa permission positive.

Le déjeuner se passa fort bien. Madame Bonaparte voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Elle parcourut tous les appartements, et la matinée se passa rapidement; à trois heures, Madame Bonaparte nous proposa d'aller au bois de Boulogne, se promena longtemps, causa beaucoup avec moi de nos projets pour mon établissement, et finit par me dire que le premier Consul l'avait chargée d'annoncer à Junot et à moi, que pour meubler notre maison, il nous donnait une somme de 100,000 francs.

— Enfin, avait dit Bonaparte, ce n'est pas le tout de leur donner une maison, il faut la rendre habitable.

Quelque temps après je donnai un bal pour planter ce qu'on appelle la crémaillère. Ma maison, tout récemment achevée, était charmante. Le premier Consul, que la république venait de demander pour consul à vie, nous fit l'honneur d'y venir. Madame Bonaparte m'avait dit la veille :

— Je veux faire honneur à votre bal. Vous verrez quelle charmante toilette j'aurai.

Et, en effet, cette toilette était une bien jolie chose. Elle était mise en trigone. Sur sa tête était une couronne de pampre, mêlée de grappes de raisins noirs, et sa robe, lamée en argent, était relevée avec des grappes de raisins pareilles à la coiffure. A son col, à ses oreilles, à ses bras, elle avait des perles admirables. Le premier Consul visita minutieusement la maison avec Junot, il ne resta au bal que jusqu'à une heure du matin.

Cependant la rupture avec l'Angleterre eut lieu. Le premier Consul était instruit des intentions du cabinet de Saint-James; tous les camps furent formés avec la rapidité de l'éclair sur le littoral de la Picardie et de la Normandie. Junot partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804; je me

rendis près de lui et je m'établis dans la même maison où le prince de Condé avait logé.

J'ai déjà parlé de la prorogation du consulat, puis du consulat à vie et enfin du sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. Je reviens sur ce dernier événement. Jamais peut-être on ne rendit un plus bel hommage à la souveraineté du peuple pour répondre sur une question qui regardait d'aussi près ses plus chers intérêts. Dans vingt-deux départements de la France on demande que les registres soient ouverts, et il y eut trois millions sept cent soixante-dix-sept mille votants.

LA PERRUQUE DE M. DE SOUZA

Alexandre de Souza était un Portugais qui allait en ambassade à Rome. C'était un tout petit homme, maigre et sec à prendre feu. Il fut invité un jour à dîner chez le second consul Cambacérès. Le général Mortier et Duroc y dînaient ainsi que nous. Il était assis à table à côté de moi et de madame Jolivet, femme d'un conseiller d'État. Or il faut dire qu'il y avait toujours deux services chez le second consul, et comme chaque service se composait de dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait, repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever des plats. Lorsqu'il arrivait à Junot, à Duroc, ou au général Mortier par exemple, il passait entre eux et non par-dessus. Mais M. de Souza était tellement petit qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là.

Le premier service fut enlevé sans événement ; mais l'entremets fut plus orageux. En passant au-dessus du Portugais, l'officier de bouche rase d'un peu trop près la tête de l'étranger, l'un des boutons guillochés du parement de son habit qui se trouvait défait, accroche la perruque de l'ambassadeur dans le toupet *à la Pitt*, et ramenant le couvre-chef, avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel laisse M. de Souza comme un enfant de chœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de la physionomie de cette petite figure sèche et morose, devenant tout à coup effarée, anxieuse, et par conséquent tout à fait bouffonne. Le coup de théâtre fut rapide, mais il eut un effet complet. Cependant tout le monde se serait encore assez décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine ; mais au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait être et ce qu'elle était devenue. Pour y parvenir, il regardait en l'air, et s'il faut dire la vérité, la perruque avait été comme tirée par un hameçon, et personne n'avait vu comment elle avait ainsi changé de place. Pendant le court espace de temps employé par M. de Souza à chercher en l'air du côté du lustre, comme si la perruque avait pris son vol, les yeux de trente personnes qui n'avaient aucune raison pour être bienveillants, s'attachèrent sur cette figure effarouchée, et finirent par lui donner un embarras qui acheva de le rendre burlesque.

Il voulait être digne dans son infortune et crut imposer probablement beaucoup en disant au maître d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser :

— Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque !

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était, quoiqu'il fit le brave, l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe *à la Pitt*, et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu, et pour mon éternelle joie, tout à fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. J'avais évité de regarder mon mari et surtout le général Mortier ; j'étais sûre d'éclater ; mais enfin il fallait ou mourir, ou rire, c'était un vrai supplice. Il paraît que ce besoin dominait tous les convives, car aussitôt que l'éclat que je contenais à grand'peine fit enfin explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table.

Mais celui qui était au-dessus de tous les autres, fut le

général Mortier; cela vint au point qu'il fut obligé de se lever de table. Enfin sa voisine, madame Jolivet, lui dit avec une expression maussade causée par l'incivilité de son voisin qui ne lui avait pas encore adressé une seule parole :

— Monsieur, votre perruque est de travers.

Et tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger, elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond et faillit me jeter à terre.

Cependant M. de Souza soufflait de colère comme un requin tout en s'inclinant pour répondre que ce n'était rien. Que ne voulut-il rire un moment avec nous! M. de Brancas était bien meilleur enfant lorsque sa perruque s'accrochant à l'un des lustres du Louvre, un soir où il allait faire sa cour à la reine-mère, il riait avec les autres en cherchant quel était le chef auquel manquait sa couverture, tandis que c'était le sien. Mais il ne fit que rire de plus belle en découvrant et la vérité et sa distraction.

CHAPITRE IX

Fête du couronnement de l'Empereur à Notre-Dame. — Pie VII. — Junot ambassadeur en Portugal. — Le roi et la reine d'Espagne. — Arrivée en Portugal. — La reine est folle. — Curieuse aventure des paniers de l'ambassadrice. — Laideur de la princesse du Brésil.

Le couronnement ne devait avoir lieu que le 11 frimaire (2 décembre). Néanmoins, il y avait non seulement des préparatifs à faire, mais des devoirs à remplir. Tout ce qu'il y avait alors de grand en Europe, tout ce qui surgissait de notabilités dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, vint assister à cette cérémonie merveilleuse. La France elle-même déserta les provinces; Paris devint un séjour fabuleux, et, pendant les deux mois qui précédèrent et suivirent le sacre, il offrit un spectacle qu'il ne présentera plus à l'avenir. On ne verra plus *l'homme*, surtout l'homme qui surpassait les souvenirs et les espérances, et en faveur duquel tant de cris d'amour étaient alors poussés.

Paris offrait l'aspect continuel d'une foule empressée et joyeuse. On courait chez l'un afin d'avoir des billets pour le jour de la cérémonie; chez un autre pour louer des fenêtres afin de voir passer le cortège. On allait ensuite chez Dallemagne, le brodeur le plus fameux. C'était lui qui était chargé de broder le manteau de l'empereur dont Levacher avait fourni le velours. Puis on courait de là chez Foncier, qui montait la couronne de l'empereur et de l'impératrice, et qui était chargé de placer le fameux diamant appelé le Régent, dans la poignée de l'épée que Boutet devait fourbir.

De là, on courait encore demander des billets pour pénétrer dans Notre-Dame, voir les préparatifs immenses qui se faisaient dans l'intérieur. Tout était enfin dans cette activité heureuse qui voit un résultat positif à ses courses et à ses travaux. Tous les ouvriers étaient occupés.

Au milieu de ce mouvement, de cette ivresse folle et de toutes les espérances d'un avenir radieux de gloire et de grandeur pour la France, le Pape arriva à Paris. Il fut aussitôt logé au pavillon de Flore, et l'Empereur donnant lui-même l'exemple, voulut que Sa Sainteté reçût tous les honneurs non seulement exigés par sa dignité de souverain et de Père suprême de l'Église, mais encore par ses vertus personnelles.

Pie VII avait une physionomie que ses portraits n'ont jamais bien rendue. Si tous ont donné une idée de sa figure, aucun selon moi, n'a donné celle de sa physionomie vive et douce tout à la fois. Cette extrême pâleur avec ses cheveux parfaitement noirs produisait un effet qui surprenait au premier moment lorsqu'on abordait ce vieillard tout vêtu de blanc, avec ce reflet rouge qui donnait à ses habits une teinte presque coquette tout à fait étrange. Le jour où je lui fus présentée, à part le respect que je devais avoir pour le chef de l'Église, je fus saisie d'un sentiment de vénération et d'intérêt inspiré par lui-même. Il me donna un fort beau chapelet avec une relique, et parut fort content de s'entendre remercier en italien.

Le 1er décembre, le sénat présenta à l'Empereur le décret du peuple, qui donnait les votes. Ce nouveau plébiscite offrait le résultat de soixante mille registres ouverts comme pour le consulat à vie. Une chose remarquable, c'est que pour l'empire il n'y eut que deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs, et trois millions cinq cent soixante et quinze mille affirmatifs, tandis que pour le consulat à vie, il y eut, je crois, près de neuf mille votes négatifs. Je déjeunais chez l'impératrice ce même jour, et je puis affirmer qu'il est faux, bien qu'on l'ait dit dans plusieurs relations,

qu'elle était malheureuse des pressentiments de son malheur et de celui de Napoléon. Elle était fort émue, et je conçois ce sentiment; mais le bonheur perçait dans son regard et dans ses moindres actions. Elle me raconta, avec une expression dont je lui sus gré, tout ce que l'Empereur lui avait dit d'aimable le matin même; comment il lui avait essayé la couronne qu'elle devait ceindre le lendemain devant la France entière; et ses yeux étaient pleins de larmes. Elle me parla avec bonté de la peine qu'elle avait éprouvée en recevant un refus de l'Empereur, lorsqu'elle lui avait demandé, le matin même, le retour de Lucien.

Le 2 décembre, il n'était pas encore jour que l'activité régnait dans toutes les maisons de Paris; et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait l'heure de passer leur robe. J'avoue que je préférai être un peu moins bien coiffée et l'être par ma femme de chambre, afin de dormir deux heures de plus. Toutefois, nous avions peu de temps, car il fallait être rendu avant le départ du cortège des Tuileries, et il devait partir à neuf heures.

Junot portait un des honneurs de Charlemagne (la boule ou la main de justice, je ne me rappelle plus précisément laquelle des deux), et comme il faisait partie du cortège, il était encore dans tout l'embarras de sa toilette de pair (car les vingt-quatre grands-officiers de l'Empire n'étaient pas autre chose que les pairs de Charlemagne), lorsque nous partîmes pour Notre-Dame.

J'avais ma place dans une travée du chœur qui était réservée pour les femmes des grands-officiers de l'Empire. Il y avait une telle affluence, que toutes les places désignées et gardées étaient envahies par la foule. Quelle est l'âme qui peut avoir mis un pareil jour en oubli!

J'ai vu depuis Notre-Dame, je l'ai vue dans des fêtes somptueuses et solennelles, mais jamais le coup d'œil du couron-

nement de Napoléon n'a été même rappelé. Cette voûte aux arceaux gothiques, aux vitraux lumineux, qui retentissait du chant sacré des prêtres, appelant les bénédictions du Très-Haut sur la cérémonie qui allait être célébrée, en attendant le Vicaire de Jésus-Christ, dont le trône était préparé près de l'autel, tandis que le long de ses vieilles murailles, recouvertes de tapisseries magnifiques, on voyait rangés par ordre tous les corps de l'État, les députés de toutes les villes, la France entière enfin, qui, représentée par ses mandataires, envoyait son vœu attirer la bénédiction du ciel sur celui qu'elle couronnait. Ces milliers de plumes flottantes qui ombrageaient le chapeau des sénateurs, des conseillers d'État, des tribuns; ces cours de judicature avec leur costume riche et sévère à la fois, et ces uniformes brillants d'or, puis ce clergé dans toute sa pompe, tandis que, dans les travées de l'étage supérieur de la nef et du chœur, des femmes jeunes, belles, étincelantes de pierreries et vêtues en même temps avec cette élégance qui n'appartient qu'à nous, formaient une guirlande ravissante au coup d'œil.

Le Pape arriva le premier. Au moment où il entra dans la basilique, le clergé entonna : *Tu es Petrus*, etc.; et ce chant grave et délicieux fit une profonde impression sur les assistants. Il est impossible d'imaginer dans une circonstance semblable, une autre physionomie que celle de Pie VII. Il s'avançait du fond de cette église, avec un air tout à la fois majestueux et humble. On voyait qu'il était notre souverain, mais que dans son cœur il se reconnaissait l'humble sujet de Celui dont le trône était une croix. La travée dans laquelle j'étais placée était précisément en face de lui; je pus donc l'examiner sans empêchement pendant cette longue cérémonie. Je souffrais de le voir attendre si longtemps, lorsque enfin le canon annonça le départ du cortège.

Depuis le matin, le temps était affreux; il faisait froid, il pleuvait, et tout faisait craindre que le trajet ne fût troublé par le vent et la pluie. Mais comme par une sorte de protec-

tion spéciale accordée par Dieu à Napoléon, ainsi qu'on a pu le remarquer dans une foule de circonstances, le ciel prit tout à coup un aspect moins sévère, et la foule qui bordait la route des Tuileries à la cathédrale, put jouir de la vue du cortège sans avoir à craindre l'injure d'une pluie de décembre. C'est pendant ce trajet que Napoléon a pu recueillir des paroles d'amour et d'attachement passionné. C'était un premier sacre, celui-là !

Le trône de l'Empereur était en face du maître-autel et masquait le grand portail du milieu. Ce fut là qu'il monta d'abord, et que Joséphine prit place à côté de lui, parmi les souverains de l'Europe.

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde ; mais je ne vis rien, et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'ennuyer, et je le vis plusieurs fois étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné, et toujours convenablement.

Au moment où le Pape allait prendre la couronne, dite de Charlemagne, sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Dans ce moment il était vraiment beau. Sa physionomie, toujours si expressive, avait un feu tout particulier, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de laurier en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle que l'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être à son visage ; mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

C'est en ce moment qu'arriva un de ces incidents qui passent inaperçus, mais que la superstition ne peut s'empêcher de recueillir. Les vieilles voûtes de Notre-Dame étaient fatiguées depuis un mois par les coups multipliés dont on les frappait pour attacher les tentures et les charpentes nécessaires à la décoration de l'église. Au moment que je viens de décrire, lorsque Napoléon se mit la couronne sur la tête, une pierre

de la grosseur d'une noisette, tomba de la voûte et directement sur l'épaule de l'Empereur; elle glissa ensuite sur le camail de la dalmatique et fut rouler sur les marches de l'autel, du côté du trône du Pape, où elle fut ramassée par un prêtre italien. Je fus frappée de cet événement : dans une heure semblable tout est présage pour ceux qui observent. Aucun mouvement n'a pu faire juger si l'Empereur avait senti la pierre.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait l'Empereur, fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement impératrice des Français. Quel moment! quel hommage! quelle preuve d'amour lui rendait celui qui l'aimait avec une solidité de sentiment certifié par de fortes preuves!

Le tableau de David et plusieurs dessins faits sur les lieux mêmes ont bien représenté l'impératrice Joséphine à genoux devant Napoléon qui la couronne. Mais rien n'a pu donner une juste idée, un aperçu même de cette scène touchante et digne à la fois.

Lorsqu'il fut temps pour elle de paraître activement dans le grand drame, l'Impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'Empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline, la princesse Julie, la princesse Élisa et la princesse Louis. Une des beautés remarquables de l'impératrice Joséphine, c'était non seulement l'élégance de la taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de vraies princesses, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire que jamais je n'en ai vu qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté et jamais personne ne sut mieux trôner sans l'avoir appris.

Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napo-

léon. Il jouissait en regardant l'Impératrice s'avancer vers lui ; et, lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes qu'elle ne pouvait retenir, roulèrent sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, où plutôt Bonaparte était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives uniques dans toute une vie, et qui comblent le vide de bien des années. L'Empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'Impératrice. Cette action devait être accomplie par l'Empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il fallait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la mettre sur celle de l'Impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable ; lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui son étoile heureuse, il fut coquet pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème, en diamant, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore ; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui serait douce et légère ! D'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir pendant ces heures merveilleuses, rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie.

Au moment où Napoléon descendit de l'autel pour retourner à son trône, lorsque le clergé et toutes ces voix enchanteresses, choisies par l'abbé Rose pour chanter son Vivat, entonnèrent cet hymne admirable, mes yeux se voilèrent et je fus très émue. L'Empereur, dont le regard d'aigle parcourait tout ce qui était autour de lui me reconnut dans l'angle de la travée que j'occupais. L'expression du regard qu'il me lança, pour ainsi dire, est impossible à rendre. Napoléon, en me revoyant, au moment où il ceignait la couronne, n'avait-il pas rappelé à lui toutes les années écoulées : la rue des Filles-Saint-Thomas? et, plus loin encore, la maison et

l'hospitalité de mon père ; et cette voiture, dans laquelle il disait lorsque ma mère le ramenait de Saint-Cyr :

— Oh ! si j'étais le maître !

Ma figure seule rappelait le passé, et cela sans parole, sans intention, comme un parfum, une harmonie nous rappellent des jours écoulés.

Je vis revenir un jour Junot l'air préoccupé et presque triste, il me dit que l'Empereur voulait lui donner une marque de confiance qui le faisait presque trembler, lui qui pourtant ne tremblait guère. Il était question d'une ambassade en Portugal. Je ne vis d'abord que le côté brillant de la chose, et je lui dis :

— Eh bien ! pourquoi n'en pas être content ?

— Parce que je ne suis pas fait pour la diplomatie ; parce que Lannes m'a dit que cette Cour de Lisbonne est une vraie pétaudière, et que je ne puis faire que de la mauvaise besogne. L'Angleterre y est toute-puissante ; l'Autriche menace de nous tourner le dos, ainsi que la Prusse et la Russie ; et tu penses bien que ce n'est pas au bruit des coups de canon et des coups de fusil que j'irai faire la sieste en Portugal.

Quant à moi, l'idée seule de quitter la France me mettait au désespoir, et je ne pouvais en supporter la possibilité. Cependant je ne voulus pas détourner Junot d'une voie ouverte à sa renommée comme homme de mérite et d'esprit.

Le général Lannes ressentait de l'humeur d'être à Lisbonne et voulait s'en revenir, de quelque manière que ce fût.

Quoi qu'il en soit, Junot n'avait aucun désir d'aller au bout de l'Europe faire de la politique et de la dissimulation, il désirait rester à Paris ; cependant le voyage fut arrêté. L'Empereur décida Junot, en lui parlant avec confiance de ce qu'il exigeait de lui. Il le chargeait non seulement de l'ambassade de Lisbonne, mais d'une mission délicate et secrète à la cour de Madrid, où cependant il avait le général Beurnonville pour ambassadeur. Mais les affaires prenaient

un aspect assez sérieux pour que toute l'attention de l'Empereur se dirigeât surtout vers ses alliés du Midi.

L'Empereur me parla fort longuement un jour sur la conduite qu'il me fallait tenir avec la noblesse portugaise et la noblesse espagnole. Ne soyez pas haute, me dit-il, ne soyez pas vaine, et encore moins susceptible, mais apportez dans vos relations avec les femmes de la noblesse une grande réserve et une grande dignité.

Une des choses qui acheva de me faire prendre dans une véritable aversion ce malheureux voyage de Portugal, fut l'obligation de conserver d'antiques usages, parce qu'ils existent depuis plusieurs siècles; cette ridicule coutume de porter des paniers pour être présentée à la cour me parut la chose la plus stupide. Madame Lannes me dit qu'il avait été impossible de les éviter, et qu'il était d'absolue nécessité que je fisse faire les miens à Paris; il n'y avait pas moyen de songer à faire faire le moindre objet à Lisbonne. Elle m'engagea également de prendre avec moi tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'une maison. Quant à mes malheureux paniers, ce fut Leroy qui me les fit. Comme je devais être présentée au printemps, je fis faire deux habits qui pouvaient aller dans les trois saisons qui suivent l'hiver, l'un en crêpe blanc doublé, brodé en lames d'or, avec la toque à plumes blanches, également brodée en or, et l'autre en moire rose, brodée en lames d'argent, avec une guirlande en feuilles d'argent mat, mais non brodée, seulement appliquée sur la robe et marquant le contour de ces horribles paniers. La toque était semblable à la robe. Mesdemoiselles L'Olive et de Beuvry m'avaient fait plusieurs robes d'un goût parfait. Quant à Junot, sa toilette de présentation était toute prête : c'était son uniforme de colonel-général des hussards, qu'il portait au couronnement.

Le moment où je quittai ma maison fut très douloureux. Nous laissions un de nos enfants qui tétait encore. C'était la première fois que je m'en séparais, et j'éprouvais un déchirement qui m'allait au cœur. Junot était bon père et

sentait ce que j'éprouvais sans doute; mais une mère, lorsqu'elle est atteinte, l'est à l'âme. L'Empereur avait ordonné à Junot de voyager en France avec tout l'apparat qu'exigeait sa nouvelle dignité. C'était le premier ambassadeur que Napoléon envoyait depuis qu'il était Empereur, et il voulait donner à cette mission tout l'éclat qu'il était possible qu'elle reçût. Nous partîmes le jour du mardi gras.

La cour était à Aranjuez lorsque nous arrivâmes à Madrid. Junot qui était fort pressé de parler au prince de la paix le vit le lendemain de son arrivée.

Tout ce que les poètes nous ont raconté de l'Arcadie, de la vallée de Tempé, des lieux les plus favorisés du ciel, ne peut approcher d'Aranjuez.

Le Tage entoure le palais, ou plutôt la maison, et forme, devant un parterre qui est au bas des fenêtres, une cascade artificielle très belle. Il est si près des murs, que de sa terrasse le roi peut se donner le plaisir de la pêche.

Je fus ravie de l'aspect de ce beau paradis; j'aurais voulu mettre une petite robe blanche, un chapeau de paille, et m'en aller courir au travers de ces belles prairies; mais il fallait faire madame l'ambassadrice et je m'habillai. Je mis un habit de cour impérial, c'est-à-dire un de nos habits. J'étais coiffée avec des diamants; et j'en avais également à mon cou et à mes oreilles. J'avais voulu mettre des perles, car le jour, les diamants me paraissent bien écrasants; mais au premier mot que j'en dis à la marquise d'Arizza et à ces dames, elles se récrièrent comme si j'avais voulu faire une insulte à leur reine. Je mis donc des diamants.

La camarera-mayor entra pour prendre les ordres de leurs majestés, et tout aussitôt je fus introduite après avoir été obligée de quitter mes gants blancs.

Le roi et la reine étaient fort près de la porte, et si près même qu'il me fut difficile de faire mes trois révérences. La reine vint à moi, et m'accueillit avec une grâce parfaite et me parla de mon voyage avec intérêt.

La reine me parut encore belle; elle commençait déjà à

être grasse et son menton se doublait, ce qui donnait à sa figure une apparence de matrone. Elle était coiffée à la grecque, avec des perles et des diamants nattés avec ses cheveux, ou plutôt ceux de sa perruque : elle avait la gorge très découverte ainsi que les épaules, une robe de taffetas jaune, sur laquelle en était une autre de point d'Angleterre de la plus grande beauté.

Charles IV avait une figure et une tournure extrêmement originales; il était grand, ses cheveux étaient blancs et assez peu fournis; son nez, d'une extrême longueur, n'embellissait pas un visage naturellement sans expression, mais cependant sur lequel il y avait de la bonté et un désir de bienveillance. Sa toilette n'était pas brillante; j'appris ensuite que c'était son costume de chasse.

En entrant dans la chambre où la reine me fit l'honneur de me recevoir, tous étaient debout. Sa grandeur me permettait de voir très bien à l'extrémité de la pièce ce qui s'y passait; quelque peu convenable qu'il fut de regarder par-dessus l'épaule de la reine, la singularité du spectacle qui s'offrait à moi me fit enfreindre la convenance.

C'était un homme que je voyais à l'autre bout de la chambre. Cet homme paraissait avoir de trente-quatre à trente-cinq ans. Sa figure était belle, sans souci, pas du tout distinguée, et ce qui est rare en Espagne, commun dans son allure. Le personnage que je voyais était chamarré de cordons de toutes les sortes; je dus comprendre que cet homme était un important personnage, et, en effet, je ne me trompais pas : c'était le prince de la Paix.

Mais ce que me paraissait étrange n'était pas de le voir dans la chambre de la reine, où il demeurait tout le jour; c'était sa tenue. Appuyé contre une console qui était au bout de l'appartement, il y était presque couché, et jouait avec un gland de draperie qui était à sa portée.

Au moment où je parle, sa faveur était immense. Il avait le titre de prince généralissime des armées de terre et de mer, grade qui n'avait jamais existé en Espagne avant lui

et qui fut créé tout exprès pour lui donner le pas sur les commandants généraux.

Junot avait eu les conférences qui lui avaient été ordonnées avec le prince de la Paix, et il en était enchanté.

Nous partîmes de Madrid pour Lisbonne le 29 mars 1805, après avoir acquis la certitude que l'Espagne était alors pour nous une fidèle alliée.

Ce fut le jeudi saint de l'année 1805, à quatre heures du soir, que j'arrivai devant Lisbonne. On peut écrire, on peut dire que Lisbonne est une grande et belle ville, bâtie sur un fleuve magnifique, ayant de ravissants alentours, un beau ciel, des parfums; on doit parler de tout cela. Mais peindre l'aspect de Lisbonne, c'est impossible.

Le général Lannes avait occupé à Lisbonne une belle et grande maison située près de l'Opéra et du Tage, au chafariz de Loretto.

Cette maison était une des mieux arrangées de Lisbonne, surtout pour l'occupation habituelle, chose que les Portugais n'entendent pas du tout : et pourtant ils ne sortent jamais.

A Lisbonne, les femmes du peuple allaient seules dans les rues. Pour peu qu'une femme appartînt à une classe aisée, elle allait en chaise. C'est une sorte de cabriolet attelé de deux mules. Une femme de qualité ne se montre dans la ville que dans une voiture attelée de quatre mules, ayant son écuyer à la portière. J'ai moi-même été assujettie à cette cérémonieuse coutume.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir, et puis Junot fit demander son audience de présentation. Cette présentation eut lieu à Quélus. Junot avait eu des ordres donnés par l'Empereur lui-même et qui devaient le guider. On savait à Paris que le prince régent était non seulement soumis, mais qu'il était l'esclave de l'Angleterre. Il ne nous recevait qu'en tremblant.

La cour était à Quélus; la reine folle comme toujours. Junot voulut que son cortège fût aussi beau qu'il était possible qu'il le fût à Lisbonne. Quant à lui, sa tenue était

superbe et lui allait à ravir. Il est singulier que je me serve de cette expression pour un homme; mais je ne puis en trouver une autre. Il était vraiment beau. Il portait son grand costume de colonel-général de hussards. Le dolman était blanc et les parements rouges; le pantalon bleu et la pelise bleue également. Les manches du dolman, de la pelisse, portaient neuf chevrons en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renard bleu magnifique. C'était l'habit qu'il portait au sacre. Il avait coûté quinze mille francs, sans le héron, qui était un présent de l'impératrice Joséphine, et qui était estimé au delà de cent cinquante louis.

Junot était fort remarquable dans ce costume vraiment militaire. Sa taille noble et élevée, des cheveux blonds couronnant une tête décorée de cinq nobles cicatrices, dont l'une reçue à la bataille de Lonato, semblaient demander du respect pour ce jeune homme, déjà vieux de gloire. Je dois dire que l'Empereur ne fixait jamais Junot sans que son œil ne fût éloquent lorsqu'il rencontrait cette longue balafre qui, partant de la tempe, ne s'arrêtait qu'au bas de la joue. Celle-là, sans doute, lui rappelait celle du sommet de la tête, lorsque voulant tirer les cheveux de Junot à Milan, il retira à lui sa main pleine de sang. Il m'a dit que cette image ne s'était jamais effacée de ses souvenirs.

Junot s'acquitta fort bien de son rôle diplomatique, et fut reçu avec une distinction particulière, inspirée, je crois, bien un peu par nos huit cent mille baïonnettes et surtout par la crainte que pouvait donner un ministre de paix comme Junot, qui était disposé à leur dire comme ce Romain : « Je porte la paix ou la guerre dans le pli de mon manteau. »

Le prince du Brésil ne fit pas sur Junot l'impression qu'il avait reçue de lui.

— Mon Dieu, qu'il est laid! me dit-il; mon Dieu, que la princesse est laide! mon Dieu, qu'ils sont tous laids! Il n'y a là qu'un seul joli visage : c'est le prince royal, le prince de

Beira, l'infant don Pedro. Il est charmant; il ressemble à une colombe au milieu de chouettes. Mais je ne puis deviner, ajoutait Junot, ce que le prince du Brésil avait à me regarder avec cette attention, ma figure n'a pourtant rien, ce me semble, d'extraordinaire; il ne me quittait pas un moment des yeux.

Nous sûmes le soir même, ce qui avait causé cette curiosité singulière.

Le surlendemain de la présentation, le premier valet de chambre du prince-régent vint demander si l'ambassadeur de France voulait bien prêter son habit de hussard, afin que le tailleur de son altesse royale lui en fît un pareil, ainsi qu'au jeune infant don Pedro.

Lorsque Junot eut fait toutes ses évolutions diplomatiques, ce fut mon tour. Mais, c'était ici le moment tragique. Les paniers n'avaient été qu'une terreur éloignée lorsque j'étais à Paris et pendant la route. Mais, à mesure que le moment approchait, je perdais non seulement mon courage comme ambassadrice, mais aussi comme femme. J'avais essayé les maudits instruments trois fois, et deux fois je m'étais laissé tomber, mais tout à plat. Cela allait encore quand j'étais dans ma chambre, faisant le joli cœur devant ma psyché (1), quoique cependant, l'une des deux fois, je me fusse donné une telle tape, que la place en était du plus beau noir. Et puis, quelle figure!

— Mon Dieu, disais-je presque en pleurant et même en pleurant tout à fait, combien c'est une chose sotte et ridicule de faire porter d'horribles instruments de torture comme ceux-là! Mon ami, disais-je à Junot en lui faisant toutes mes grâces, je t'en supplie, arrange cela. Mon Dieu, la France est si puissante!

Lorsque je parlai de déposer les paniers, il se récria comme si j'eusse voulu faire une déclaration de guerre.

— Tes paniers, bon Dieu! tes paniers! Parler de ne pas

(1) Grand miroir mobile qu'on peut incliner à volonté.

mettre de paniers! Non vraiment. Mets tes paniers, mets tes paniers.

Et me voilà marchant comme un âne qu'on dresse pour le cacolet, penchant à droite, penchant à gauche, et tombant une troisième fois sur le nez. Pour le coup, je m'insurgeai, et je déclarai que je ne voulais pas servir ainsi d'époque dans les annales des présentations diplomatiques, et qu'il ne me plairait pas du tout qu'on dît : « Ah! oui, c'est l'année où cette ambassadrice de France s'est laissée tomber. »

Nous avions dans notre corps diplomatique le ministre d'Autriche, M. le comte de Lebzeltern. Je parlais devant madame de Lebzeltern de mes douleurs et de la cruauté de Junot. Elle me dit :

— Mais, ma chère ambassadrice, je ne comprends pas comment vous vous laissez choir comme vous le dites. Vous êtes légère, bien faite, vous dansez comme une fée au clair de la lune, vous ne me semblez pas maladroite, il y a quelque chose là-dessous. Envoyez-moi vos paniers, le mal vient d'eux; j'en suis sûre.

Elle avait deviné juste : les paniers n'avaient pas au bas du cerceau un cercle de fer très léger, ou de fil de laiton, je ne sais comment, qui devait faire contre-poids à tout le haut qui est horriblement lourd. Je l'essayai aussitôt qu'il me revint, et je marchai comme tout le monde, n'ayant plus que la peur dont on ne se défait pas à commandement.

Je mis par-dessus cette monstrueuse montagne une belle robe de moire blanche, brodée en lames d'or, et rattachée sur les côtés avec de gros glands d'or, absolument comme aurait pu l'être une draperie de croisée. Je mis sur ma tête une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamants, et le fond de la toque était brodé avec des épis de diamants : j'en avais au cou, aux oreilles; et ainsi harnachée je partis pour Quélus. Mais ce n'était pas le tout de s'habiller, de se résoudre à ressembler à l'âne porteur de reliques ou bien au cheval porteur de choux, il fallait pouvoir entrer dans la voiture. Junot, qui ne venait

pas à Quélus et qui me voulait voir partir, était là en robe de chambre et en pantoufles, et se mêlait aussi sérieusement de m'emballer dans la voiture que s'il eût été question d'y faire entrer une statue d'un million; et moi, qui priais Dieu que les maudits paniers cassassent, je n'y faisais pas tant de façons. Enfin, je trouvai probablement le joint de la difficulté, et j'entrai avec mon entourage dans ma voiture, où je m'établis encore, et le corps penché, pour ne pas casser mes plumes et froisser mes belles draperies de moires. C'est ainsi que je fis les deux lieues qui séparent Lisbonne de Quélus.

Je fus introduite par la camareira mayor dans les petits appartements de la princesse du Brésil; toutes les princesses étaient réunies. Je fis mes trois révérences. Je ne fus pas trop bête en faisant un compliment, et j'attendis que la princesse me parlât: elle me dit qu'elle voudrait bien connaître l'impératrice Joséphine; s'il était vrai qu'elle fût aussi jolie qu'on le dit. Je lui répondis que sa majesté l'impératrice était encore charmante; que sa taille surtout était ravissante, ainsi que sa tournure et je lui proposai de lui montrer le portrait de l'impératrice que j'avais apporté avec moi. C'était une miniature d'Isabey.

La princesse était effrayante de laideur. Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, un corps déjeté, une épouvantable figure! Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on pût leur reprocher de loucher, une peau végétante. Son nez descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée. C'étaient bien des dents, si vous voulez, et elle aussi l'aurait bien voulu; mais Dieu avait été d'un autre avis et lui avait planté dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire une flûte de Pan. Et puis, couronnant tout cela, une sorte de crinière formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur.

La toilette de la princesse du Brésil était tout à fait en

harmonie de dissemblance, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa personne : il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure. Une mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or et de lames d'argent, ne couvrait que très imparfaitement une poitrine toute de travers. Le tour du corsage était bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle : c'est une paire de poires en diamant, mais parfaitement rondes et de longueur du pouce : l'eau en était aussi l'impide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires ; mais, en vérité, la figure qu'elle accompagnait était si épouvantable qu'il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce. Il y avait près d'elle deux des jeunes princesses, dont l'une avait dix ans, et qui étaient charmantes toutes deux, principalement dona Isabelle, celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII.

Après mon audience de réception, Je fus voir la camareira môr.

Lorsque je fus présentée, ma position devint fort belle à Lisbonne. J'étais la seule femme considérable du corps diplomatique.

Le traité conclu par le général Lannes avait été signé, entre la France, le Portugal et l'Espagne, le 30 novembre 1803 ; mais les ratifications n'étaient pas arrivées en leur temps, et l'Empereur avait chargé Junot de le remettre au prince régent. Junot le lui porta à Quélus, où le prince se tenait habituellement. Lorsque le régent reçut le rouleau de papier, il se mit à rire, en disant :

— Ah !... oui... oui... Ah !... ah !... c'est un beau traité... c'est un beau traité !... Oui... oui... c'est ici, à cette même place... que j'ai donné ma parole royale au général Lannes.... C'est un brave homme... oh !... un bien brave homme.... Il avait un grand sabre, qui faisait un bruit dans l'escalier quand il venait !...

J'ai su depuis que ce malheureux sabre avait donné plus d'une fois la colique au prince du Brésil. J'ai toujours pensé qu'une fois que le plénipotentiaire s'était aperçu que ce moyen avançait les conclusions, il l'employait comme argument très innocent d'ailleurs.

Qui n'a pas eu le bonheur de voir son altesse royale revêtue pour la première fois de l'uniforme de hussard, qu'elle avait fait faire sur le modèle de Junot, n'a rien vu de burlesque. J'ai eu ce bonheur-là, moi, et c'est un de ces souvenirs qui demeurent dans la mémoire pour ces jours où il fait sombre, et où il est besoin de sourire à la vie. Cette toilette était comique, surtout si l'on veut se procurer le portrait du prince du Brésil. Son fils ne lui ressemble nullement. Don Pédro était un charmant enfant, et il est devenu un bel homme. Le prince du Brésil lui avait fait faire un uniforme de hussard que le jeune prince portait fort bien, quoique si jeune.

CHAPITRE X

Junot rejoint l'Empereur en Moldavie. — Combat de Trafalgar. — Ulm. — Austerlitz. — L'Empereur et ses vieux grognards. — Je suis Française ! — Madame-mère. — Napoléon distribue des trônes. — Touchante délicatesse de Junot. — A propos d'un beau châle de cachemire.

Au nord-ouest de Lisbonne, s'élève une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent son beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra.

Nous louâmes une quinta à Cintra. Elle appartenait à une madame La Roche veuve d'un négociant français.

Nous reçûmes à Cintra plusieurs nouvelles fort importantes. La première, dont Junot ne parla pas d'abord, lui annonçait d'une manière positive qu'une troisième coalition continentale se formait contre la France. Il devint soucieux ; il craignait que l'Empereur ne l'oubliât. Il écrivit, envoya sa lettre par un courrier extraordinaire, et fit bien. Nous étions alors au mois de juillet. Les bruits de guerre n'étaient que sourds ; l'Autriche n'avait pas accédé formellement au traité de Pétersbourg avec l'Angleterre.

Ce fut alors que j'appris un événement qui me rendit vraiment heureuse. Madame Lætitia Bonaparte avait enfin le rang qui convenait à celle qui avait donné le jour au souverain de l'Europe, et je reçus mon brevet de dame pour accompagner Madame-mère. Je n'eus jamais qu'à me louer des bontés de la princesse pour moi. Je retrouvai en elle la femme bonne et excellente, l'amie toujours amie, et un cœur vraiment cœur de reine.

A cette époque l'Empereur fit plusieurs actes qui éveillèrent les petites haines européennes. Un décret impérial réunit les États de Parme et de Plaisance à la France; Lucques fut donné à la princesse Élisa. L'Angleterre, dont la partie était cette fois une guerre à mort, saisit avec joie l'occasion de signaler l'ambition d'envahissement que décelait Napoléon. Ses flottes se mirent en mer. L'Empereur, averti de la loyale disposition de l'Espagne, et se confiant à l'amiral Villeneuve, cet homme qu'il employa pour son malheur et la honte de nos armes, donna l'ordre de chercher l'ennemi et de ne le chercher qu'avec des forces supérieures. L'amiral Villeneuve sort avec une flotte combinée de quatorze vaisseaux de guerre français et six vaisseaux espagnols : il rencontre la flotte anglaise aux ordres de Robert Calder, à la hauteur du cap Finistère (Espagne). Le malheureux Villeneuve est battu avec des forces supérieures, et deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir de l'ennemi.

L'horizon de l'Europe devenait bien noir vers le Nord.

L'Autriche était, de toutes les puissances faisant partie de la coalition, celle dont les intérêts étaient le plus en péril. Ses États réduits à la moitié de ce qu'ils étaient, demeuraient ouverts de toutes parts. Le couronnement d'Italie donna à l'Autriche la conviction que son pouvoir était détruit pour toujours en Italie. M. de Metternich, dont le génie se développait déjà à cette époque, eut assez d'influence pour décider la troisième coalition continentale.

On prit pour prétexte la violation du traité de Lunéville.

La France se voyait de nouveau menacée de toutes parts. Le midi de l'Europe lui restait seul fidèle ; il était donc de la plus haute importance de conserver les relations d'amitié entre les cours de France et de Lisbonne surtout.

Cependant l'Empereur avait tenu sa parole, il avait mandé Junot près de lui au bruit du premier coup de canon.

— Mais, hâte-toi, écrivait Duroc, car j'ai le pressentiment que cette campagne ne sera pas longue.

Junot enfourcha un bidet de poste qu'il ne quitta qu'à

Bayonne, où il prit alors une calèche qui le conduisit à Paris. Il repartit pour l'Allemagne, et rejoignit l'Empereur à Brunn, en Moravie, le 1er décembre.

L'Empereur lui fit une foule de questions sur le Portugal et sur l'Espagne, et cela dans un moment où sa tête cependant devait avoir un foyer d'idées ardemment alimenté. Tout est prodige dans cet homme.

COMBAT DE TRAFALGAR

Tandis que Junot quitte la toque diplomatique pour reprendre les éperons et le sabre du hussard, le combat de Trafalgar, ce malheureureux combat qui vit le dernier espoir de notre gloire maritime s'engloutir dans les flots du détroit, ce malheur venait de se consommer (1).

J'étais de retour à Lisbonne depuis cinq jours, lorsqu'un matin je fus éveillée par des coups de canon qui faisaient trembler notre frêle demeure. Ils se répétaient avec une telle rapidité que je ne savais que penser.

C'était la nouvelle du combat de Trafalgar qui était arrivée dans la nuit à Lisbonne. Le port était rempli de vaisseaux anglais; et, sans égard pour la neutralité, sans égard pour la princesse du Brésil, qui, étant infante d'Espagne, perdait à ce malheur plus encore que la France, les vaisseaux anglais tirèrent aussitôt le canon, pour célébrer leur victoire. Mais aux accents joyeux se mêlaient aussi des bruits funèbres... La victoire avait fait payer cher son laurier : Nelson était mort! Nelson! cet ennemi des Français, qu'il détestait comme Annibal détestait les Romains.

On sait qu'un jour d'affaire il était toujours chamarré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or

1 Cet horrible combat dura deux jours et une nuit. Cinq vaisseaux pris, trois coulés durant l'action, trois brûlés! L'un sauta en l'air pour ne pas se rendre.

et de diamants qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel, on l'emporta dans sa chambre; et là il mourut en dictant son rapport à l'amirauté.

— Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains!

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameux vaisseau espagnol la *Santa-Trinidad*, fort de cent trente canons.

Napoléon fut profondément malheureux de cette bataille de Trafalgar; et certes, lorsqu'en ouvrant le Corps législatif, le 1er mars 1806, il dit, avec une sorte d'indifférence :

— La tempête nous a fait perdre quelques vaisseaux, après un combat qui fut imprudemment engagé, etc., etc., il ne dévoila pas le fond de son cœur, car, alors, il était vivement blessé.

Pendant que les ondes du détroit de Gibraltar se rougissaient de notre sang; Napoléon faisait triompher les aigles et notre beau drapeau dans les champs d'Ulm (1).

On trouve dans Ulm des magasins immenses, trente mille hommes de garnison, soixante-dix pièces de canon attelées, trois mille chevaux, vingt généraux, qui sont renvoyés sur parole. En dix-sept jours, l'Autriche a perdu cinquante-cinq mille prisonniers, presque tout son matériel, et ce qui reste de l'armée est contraint de se retirer derrière l'Inn, où l'empereur Napoléon la rejoint aussitôt. L'Empereur de Russie a une entrevue, à Berlin, avec le roi de Prusse.

Tandis que ses lieutenants le secondent avec cette ardeur, qui alors était dans toutes les âmes, Napoléon s'avançait en Moravie. Brunn, capitale de la Moravie est

1 Ville du Wurtemberg, 33,000 habitants.

pris. Trieste est pris. Enfin, le 2 décembre, les trois Empereurs sont à la tête de leurs troupes. Les Russes ont soixante-quinze mille hommes effectifs, les Autrichiens trente-cinq mille ; leur cavalerie est bien supérieure à la nôtre, et nous n'avons en tout que quatre-vingt-cinq mille hommes. Cette bataille d'Austerlitz est un des beaux monuments de la gloire de Napoléon.

BATAILLE D'AUSTERLITZ

Lorsque Napoléon regarda, le matin même de la bataille, quelle direction prenaient les troupes ennemies, il était alors sur une hauteur. Il y avait près de lui un jeune page ; Napoléon appuya sur son épaule la longue-vue dont il se servait, et regarda ainsi pendant sept à huit minutes comment Kutusow disposait ses troupes. Probablement que ce qu'il vit lui donna une entière satisfaction, car il sourit, et son front était parfaitement calme. Il referma sa longue-vue, et dit à Junot, qui était alors auprès de lui :

— C'est bon ! Ils font ce que je voulais.

La perte des Alliés fut immense. Quarante mille hommes pris, blessés ou tués ! Ce fut à Austerlitz que l'on vit, pour la première fois, des cuirassiers charger sur des batteries.

La veille de la bataille, l'Empereur dit à Junot, à Duroc et à Berthier, de mettre une redingote sur leur uniforme et de le suivre pour inspecter, avec l'œil du maître, si tout était en ordre. Il était onze heures du soir. Les feux du bivouac étaient entourés de ces braves soldats de la garde, qu'on appela quelque temps après les grognards, et par tous ceux de cette armée, la première du monde. C'était le 1er décembre ; il faisait bien froid, mais nul n'y songeait ; ils chantaient, causaient ; plusieurs racontaient les belles victoires d'Italie, les victoires de l'Égypte. On parlait de Marengo, puis du couronnement. L'Empereur, enveloppé dans sa redingote grise, passait inaperçu derrière ces groupes où il voyait tant de cœurs dévoués à sa gloire, à celle de nos armes. Il écoutait, et souriait d'un air attendri.

Tout à coup, en passant près d'un bivouac, dont la flamme plus ardente éclaira son visage, il fut reconnu :

— L'Empereur! s'écrie tout le groupe! Vive l'Empereur! Vive l'Empereur! répond un autre bivouac. Vive l'Empereur!...

Et sur toute la ligne, dans les bivouacs, sous les tentes, partout ce cri : « Vive l'Empereur! » s'élance et frappe le ciel! Les feux sont désertés; les soldats veulent voir leur chef bien-aimé. Ils prennent la paille de leur lit, tout ce qu'ils rencontrent, en font des torches dont ils éclairent la nuit sombre, criant toujours : « Vive l'Empereur! » avec cet accent qui vient du cœur. Napoléon fut ému.

— Assez, mes amis, assez, leur dit-il.

Mais on voyait que ces preuves d'amour lui étaient douces, et que son âme les comprenait.

— Ah! tu veux de la gloire! disait une vieille moustache qui n'avait peut-être pas été coupée depuis le premier passage des Alpes! Ah! tu veux de la gloire! eh bien, demain, tes bons enfants de la garde t'en donneront pour ton anniversaire. Oui... ils t'en donneront, va.

— Qu'est-ce que tu as à grogner dans ta moustache? lui dit l'Empereur en s'approchant du vieux grenadier, et lui souriant avec ce sourire d'ineffable bonté qui était si charmant en lui.

Le grenadier tenait, comme ses camarades, une torche de paille dont les reflets éclairaient une figure cicatrisée. Ses yeux étaient pleins de larmes; à la question de l'Empereur il se mit à rire. Napoléon la lui répéta.

— Ma foi, mon général... c'est-à-dire... Sire... je disais comme çà que nous frotterions d'importance ces coquins de Russes; vive l'Empereur!

Et voilà de nouveaux cris s'élevant dans l'air et portant aux Russes un arrêt de mort, car des troupes ainsi animées ne peuvent être battues.

L'empereur d'Autriche fut trouver, ainsi qu'on le sait, Napoléon dans son bivouac, pour lui demander la paix.

La bataille d'Austerlitz termina non seulement la campagne de 1805, mais la troisième coalition continentale.

Je rentrai dans Paris le mardi gras de 1806. J'en étais sortie également un mardi gras.... Mon Dieu que j'étais heureuse d'y revenir ! Certes, je n'étais pas ingrate envers Dieu qui me permettait de revoir ma patrie ! Ma patrie ! comme alors ce mot était gracieux à dire ! La France ! Je suis Française !

Lorsqu'on disait : « Je suis Français ! » alors la tête se relevait d'elle-même avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation tellement puissante que souvent, moi qui l'ai ressentie dans toute sa chaleureuse inspiration, je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais mon pays honoré, vénéré dans la personne d'une faible femme, et cela, parce qu'elle était Française, parce qu'elle portait le nom de l'un des braves enfants de la France.

Ces sentiments patriotiques si bien exprimés sont ceux que tous nous éprouvons encore. Oui, tous nous aimons la France, nous sommes fiers de porter le nom de Français, et si nous habitons une terre étrangère, nous ne formons plus qu'un vœu, nous n'avons plus qu'un seul désir : revoir notre belle et douce patrie !

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse Impériale pour lui rendre mes devoirs, pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner. Madame de Fontanges me prévenait que Son Altesse Impériale me recevrait le dimanche suivant.

J'écrivis aussi à madame de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté ; madame de La Rochefoucauld me répondit qu'elle était chargée de m'inviter à déjeuner pour le lendemain matin, et de ne pas manquer de conduire ma petite Joséphine.

Mon orgueil maternel fut heureux de cette bonté, car

Joséphine était une ravissante enfant, avec ses joues de rose, contre lesquelles venaient tomber de grosses boucles de cheveux, ressemblant à des torsades de soie de Piémont, et puis, toute la finesse, la grâce de ses manières. Je soignai sa toilette plus que la mienne et je me rendis le lendemain matin aux Tuileries avec ma fille.

Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était près de celui de François Ier, j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

— Oh! la ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange?

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Je n'avais pas eu le temps de demander à madame d'Arberg quelle était cette jolie et gracieuse personne, lorsque l'Impératrice sortit de son appartement intérieur. Son accueil fut aussi bon, aussi complètement aimable qu'elle le pouvait faire. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance combien elle était contente de me revoir :

— Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée?

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marraine, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut. Pour la chère petite, il n'existait aucun frein d'étiquette ni de convenance.

— Ah! ah! dit l'Impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine. Vous ne connaissiez pas ma nièce, me dit-elle tout bas; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante?

Je pouvais répondre, sans crainte d'être reprise comme *flatteuse de cour*, car j'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que mademoiselle Stéphanie de Beauharnais. Tout ce qui peut plaire, bonne grâce, bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle

réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter : elle était bien jolie et avenante, ce qui la faisait admirer des hommes ; et cependant les femmes le lui pardonnaient parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de M. de Beauharnais, cousin du mari de l'Impératrice, et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur, que je vis quelques jours après, ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quittée. L'Impératrice me parla longuement de mon voyage en Portugal et me dit :

— Je suis bien fâchée que l'Empereur ne vous ait pas mise auprès de moi au lieu de vous placer auprès de ma belle-mère.

Je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame-mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame-mère n'avait pas été élevée à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps que ses filles et belles-filles, par la raison de son attachement fidèle à son fils Lucien, malheureux et proscrit. L'Empereur revint à des sentiments plus dignes de sa grandeur, et madame fut rappelée de Rome, et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'Empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était en possession de son titre et de sa fortune; elle n'avait alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Je lui fus présentée par madame de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole, et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

— Ah! vous n'avez pas besoin de me nommer madame Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille, et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible; car c'est bien sérieux pour vous, n'est-il pas vrai, madame Junot?

Je répondis à Madame comme je le devais, que j'étais à ses

ordres, et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

— Eh bien, me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible.

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant, et je pris congé, Madame devant aller dîner avec l'Empereur, ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

MADAME-MÈRE

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'Empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de Madame-mère. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'Empereur; sa mère doit être connue pour ce qu'elle est, et je regarde cette tâche comme un devoir.

A l'époque où Madame fut nommée Madame-mère elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans; elle avait été parfaitement belle dans sa jeunesse, et toutes ses filles (madame Bacciochi exceptée) la rappelaient et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plaît dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près; mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient des modèles : son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu, il est rond et menu, le cou-de-pied haut; elle avait encore à cette époque toutes ses dents, et, comme tous les Bonaparte, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant, et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits même, très noirs et jamais d'une expression méchante, ce qui n'est pas ainsi dans quelques-uns de ses enfants.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne, et habillée selon son âge et selon sa condition; toujours les plus belles étoffes de la saison, et faites d'une manière que la critique ne pouvait aborder. Elle représentait fort bien, et

certes je venais de voir des princes et des princesses qui avaient grandement besoin de mettre en avant ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français; en me servant du mot timidité, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était timide lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés, et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et beaucoup de tact; aussitôt qu'on était devant elle, son coup d'œil vous avait deviné; et tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre.

Lorsque Madame devint Altesse impériale, elle quitta l'hôtel qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesch pour venir habiter l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Cet hôtel avait appartenu à Lucien, qui l'avait fait arranger avec une riche et somptueuse élégance. Les tableaux même y demeurèrent, et Madame eut, aussitôt son arrivée à Paris, une habitation convenable pour sa nouvelle dignité.

On dansait toujours aux mois d'avril et de mai 1806, et pourtant nous étions au printemps. Mais l'Empereur voulait que la cour fût brillante et elle ne pouvait l'être, il le comprenait bien que par les joies et les plaisirs. Cependant son humeur à lui-même ne le portait pas à toutes ces joies folles.

NAPOLÉON DISTRIBUE DES TRÔNES

Alors la gloire de Napoléon était à son apogée; il devait avoir pour ennemis naturels tous les souverains de l'Europe. Ce fut en vain qu'il les combla de bienfaits. Dans ce même temps le vertige royal s'empara aussi de sa grande âme. Ses frères et sœurs devinrent rois et reines.... Madame Murat fut appelée grande-duchesse de Berg, et Joseph Bonaparte

fut enlevé à ses goûts paisibles pour aller régner sur l'antique Parthénope, aujourd'hui Naples.

— Laissez-moi *roi de Mortefontaine*, disait-il à son frère. Je suis bien heureux dans cette enceinte où je puis répandre le bonheur autour de moi.

Sa femme éprouvait aussi le même regret de quitter ses douces habitudes. Mais Napoléon avait parlé, et il n'y avait plus qu'à se taire et à obéir.

La princesse Élisa fut celle de sa famille que l'Empereur favorisa la première de la souveraineté en lui donnant la république de Lucques, qu'il érigea en principauté. Lorsque la princesse Caroline vit sa sœur aînée avec une couronne souveraine, elle aussi voulut que son front d'ivoire en fût orné. Elle fut grande-duchesse de Berg. Vint le tour de la princesse Pauline. Oh! pour celle-là, ce fut une véritable guerre que l'Empereur eut à soutenir, enfin, elle fut duchesse de Guastalla ; ce n'était pas grand'chose. S'il y avait eu des royaumes de l'air comme au temps des Sylphides, on l'aurait mise dans un nuage rose parfumé, et puis on l'aurait envoyée régner dans ces régions fortunées, où l'on conduit les peuples avec une touffe de fleurs pour sceptre. Pour ici-bas, il n'y fallait pas songer. Venait ensuite madame la duchesse de Clèves; elle n'aimait pas beaucoup son lot. La princesse Élisa trouvait que Lucques et Piombino étaient de misérables principautés. Elle se plaignit; la princesse Caroline se plaignit; la princesse Pauline se plaignit : ce fut un chœur de doléances.

— Ah çà! dit l'Empereur, qu'est-ce donc que tout cela signifie? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes? Il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père.

Le prince Louis avait été reconnu roi de Hollande le 5 juin précédent, par suite d'un traité fait entre la France et la république batave.

Il avait été choisi par la Hollande pour être roi de cette terre de marécage.

La Hollande s'exprima par l'organe de ses envoyés. La cour était alors à Saint-Cloud. L'Empereur reçut la députatation avec une joie qui n'était pas feinte. Il aimait, je crois, le prince Louis plus qu'aucun de ses frères, Joseph excepté; il avait une tendresse paternelle pour la princesse Louis et pour ses enfants.

J'ai déjà parlé du départ de Joseph pour Naples, où maintenant il était roi. Je n'ai pas encore dépeint cet intérieur du frère aîné de Napoléon.

Il est difficile de voir une plus jolie figure que celle de Joseph. Son sourire est celui de l'Empereur, fin, spirituel et peut-être plus doux. Il est fort instruit : il aime la lecture, la poésie, les belles lettres et aime à s'entourer de savants et de littérateurs. Enfin, le roi Joseph est un homme que dans tous les pays on sera content de rencontrer, heureux de connaître et fier d'avoir pour ami.

On a dit que son caractère était faible, c'est faux. Sa conduite fut admirable pendant son malheureux règne en Espagne. La position des frères de Napoléon a toujours été pénible aussitôt qu'il les a placés sur un trône : il en voulait faire des souverains, et il exigeait d'eux une soumission de préfet; cela ne pouvait aller.

Il trouva dans ses frères, au reste, une résistance que quelques-uns d'entre eux ont noblement illustrée. Le prince de Canino est le premier. Il publia très haut que ses affections étaient libres et devaient l'être; il fut noblement fidèle à la foi conjugale. Le prince Louis eut aussi une noble conduite, la Hollande en garde encore le souvenir.

Quel est le malheureux de Paris qui ne connaît pas le nom de la princesse Joseph, de la reine d'Espagne ? C'est un ange de bonté, de vertus et dont l'âme renferme toutes les perfections. Sans être belle elle est charmante. Elle ne voulait de parure et d'éclat ni dans ses actions, ni dans ses habits. L'Empereur avait une profonde estime et un tendre attachement pour elle. Lorsque la reine partit pour Naples, ce fut une douleur pour Madame-mère, qui l'aimait plus

qu'aucune de ses autres belles-filles. Madame n'aimait pas l'impératrice Joséphine, et cependant, pour dire la vérité, l'Impératrice était fort bien pour elle depuis le couronnement.

La cour impériale fut considérablement diminuée par l'absence des princesses et des deux frères de l'Empereur.

Junot fut de nouveau nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806 : l'Empereur, en le lui annonçant, lui dit, en lui prenant la main, ces paroles remarquables :

— Junot, tu es gouverneur de la ville que je veux rendre la plus grande des villes ; je t'ai nommé parce que je sais que les Parisiens seront tes enfants encore plus que tes administrés. Ils t'aiment, t'estiment, et seront contents, j'en suis sûr, de te revoir dans les mêmes fonctions.

En apprenant la nomination de Junot, le préfet du département de la Seine, à la tête des douze maires, vint le voir et lui témoigner toute la joie qu'ils ressentaient de le revoir au gouvernement de Paris.

J'avais toujours désiré avec passion une maison de campagne ; Junot m'avait donné Bièvre ; mais depuis qu'il était gouverneur de Paris, cette maison ne pouvait plus convenir, elle était trop loin. Un jour Junot me dit :

— Il faut que tu viennes dîner au Raincy ; Ouvrard m'a donné la permission d'aller y tuer quelques daims, et je veux que tu fasses avec moi cette chasse en calèche.

Le temps était admirable ; on était aux premiers jours d'octobre. La chasse fut heureuse. Je regardais avec délices ces beaux ombrages du Raincy ; ce château qui, malgré le vandalisme qui en avait abattu les trois quarts, était encore d'une grande beauté, ces massifs si verts et si frais, tout ce qui fait du Raincy enfin une délicieuse habitation. M. Ouvrard en avait fait un palais enchanté.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'on doit être heureux dans un lieu comme celui-ci !

Junot s'approcha de moi, me regarda en souriant.

— Comment trouves-tu ce château et ce parc? me dit-il.

— Ah! c'est un lieu de féerie!

— Et si en effet, par un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu?

— Je n'en sais rien; car bien sûrement cela n'arrivera pas.

— Le désires-tu beaucoup?

Je devins rouge à la seule penséé que cela pouvait être, et je ne pus que le regarder avec une expression qui probablement lui plut, car il me prit dans ses bras, m'embrassa, et me dit :

— Eh bien! il est à toi.

Il est des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'une autre, sans doute; mais il est aussi de ces minutes fugitives qui donnent pour une éternité de bonheur. Ma belle-mère était alors à Paris. Elle était venue voir son fils chéri dans toute la gloire de sa destinée. Bonne mère! qu'elle était heureuse de ma joie ce jour-là!

A PROPOS D'UN BEAU CHALE DE CACHEMIRE

La princesse Caroline, grande duchesse de Clèves et de Berg, avait dans sa maison d'honneur une dame piémontaise, femme du comte de S. C'était une personne spirituelle, agréable et très aimante.

La princese lui avait donné un fort beau châle de cachemire blanc, ayant une particularité qui le rendait rare: c'étaient des perroquets figurant des palmes. La comtesse de S. tenait donc fort à son châle. Un jour où nous faisions des répétitions pour le premier quadrille à la cour, la comtesse déposa son châle sur une banquette, et quand elle voulut le reprendre, il n'y était plus. Elle le demande, elle le cherche mais inutilement. Un si beau châle! un présent de la princesse! Elle ne veut pas monter dans sa voiture avant d'avoir été demander justice à tous les huissiers du palais, et le châle ne se retrouve pas, il a été volé....

Un jour, à un bal chez le ministre de la marine! elle vint à moi fort émue :

— Chère madame Junot, vous savez combien j'ai été désolée de la perte de mon châle? Eh bien! je l'ai retrouvé!

— Je vous en félicite; mais où donc était-il?

— Sur les épaules de celle qui probablement l'aura pris; et comme vous connaissez mon châle que je vous ai montré vingt fois, je viens vous chercher pour que vous rendiez témoignage.

— Ah ça, lui dis-je, n'allez pas faire quelque méprise, rien n'est plus semblable à un cachemire blanc qu'un autre cachemire blanc.

— Comment? dit la comtesse avec une sorte d'indignation, comment pouvez-vous dire que mes perroquets sont ceux de tout le monde?

Ces perroquets me revinrent alors en tête et je convins qu'elle avait raison. Mais, lui dis-je, vous n'allez pas attaquer cette personne là devant tout le monde?

— Et pourquoi non?

— Vous auriez tort, laissez-mor arrangez cette affaire.

Elle ne voulait pas. Je l'en suppliai; elle consentit enfin à demeurer un peu en arrière et je m'approchai de la jeune femme qui était auprès de la porte et au moment de sortir du bal. Je lui dis d'abord, très bas, qu'une méprise avait été probablement faite et qu'un châle à elle ayant peut-être été perdu, elle avait pris par mégarde le châle de madame de S. Je mis dans mes paroles toute la politesse que je pus faire entrer dans une phrase semblable; je m'y pris mal probablement car la jeune femme me regardant d'un air assez impertinent me répondit que le châle qu'elle portait était bien le sien. Madame S. accourut alors pour plaider sa cause :

— Ce châle est à moi, dit-elle impérativement.

Et tout en parlant elle mit la main sur le châle; l'autre lui rabattit le poignet. Je vis le moment où elles se battaient.

— Que madame dise d'où lui vient ce châle qui ressemble au vôtre, dis-je, dans un but de conciliation.

— Il ne me plaît pas de dire où j'ai acheté mon châle, ajouta-t-elle avec hauteur.

Alors la comtesse de S. dit alors très haut :

— Eh bien, madame, puisque ce châle est à vous, vous m'expliquerez peut-être pourquoi le nom de *Christine* qui est le mien, est brodé en soie rouge dans la petite bordure. Madame Junot voudra bien le vérifier.

La jeune femme devint pâle comme la mort. Je n'oublierai de ma vie le regard déchirant qu'elle jeta sur moi en me rendant le châle d'une main tremblante, car son père arrivait alors près de nous.

— Ah! dit alors madame de S. d'un air triomphant....

Mais ayant regardé la pauvre jeune femme, elle fut touchée au cœur et me prouva dans cette soirée combien elle était bonne.

— Eh bien, dit-elle, c'est une de ces erreurs qui arrivent bien souvent. Je vous renverrai *le vôtre* demain, lui dit-elle en lui serrant la main fortement. C'est un échange de châle, poursuivit-elle en s'adressant au père qui ne comprenait rien aux épaules nues de sa fille, nous nous sommes trompées toutes deux....

CHAPITRE XI

Quatrième coalition. — Iéna. — Auërstadt. — Ney à Magdebourg. — Murat à Varsovie. — Les plumes de ses bonnets. — Anecdotes amusantes sur la maréchale Lefebvre (Mme Sans-Gêne). — Mort du petit prince Louis de Hollande. — Bataille de Friedland. — La reine Louise de Prusse et les conférences de Tilsitt. — Mariage de Jérôme. — Les inconvénients d'un grand nez.

La quatrième coalition continentale, dont cette fois l'Autriche n'osa pas se mêler, venait d'être proclamée. L'Empereur, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, arrivé à Bamberg le 6 ou le 7 octobre, se porta aussitôt contre le roi de Prusse, qui, vivement alarmé des mouvements des troupes françaises stationnées en Allemagne, avait mis les siennes en état de défense avec une grande célérité.

La campagne de 1806 est encore une de celles où l'Empereur s'est immortalisé par son génie.

L'armée française se composait de sept corps sous les ordres de Lefebvre, Bernadotte, Ney, Lannes, Davoust, Augereau et Soult. Une réserve était aux frontières de Westphalie, sous le commandement de Mortier, et toute la cavalerie obéissait à Murat.

Le 14 octobre, trois semaines après le départ de l'Empereur de Saint-Cloud, il remportait la victoire d'Iéna, l'une des plus belles victoires de sa carrière militaire. Ce fut Murat qui, par une charge hardie et entraînante, décida, dit-on, le sort de cette journée.

» La cavalerie était tellement lancée, écrivait Duroc à

Junot, qu'elle a poursuivi l'ennemi jusques auprès de Weimar, c'est-à-dire près de cinq lieues. »

Les Prussiens n'ont jamais appelé la journée du 14 octobre Iéna, mais bien Auërstadt, du nom d'un village entre Naumburg et Doernburg, à droite de la Saale, gardé par le maréchal Davoust avec trente mille hommes; tandis qu'il en avait plus de cinquante mille devant lui, et le quartier général de l'armée prussienne avec le roi Frédéric-Guillaume et la belle reine amazone.

Les conséquences de cette journée double, tant à Iéna qu'à Auërstadt, furent terribles pour les vaincus. Blessés, tués, prisonniers, nous avions frappé quarante-deux mille hommes. Vingt-six généraux prussiens furent faits prisonniers; le duc de Brunswick, Moëllendorf, ce dernier rayon de la gloire de Frédéric, furent mortellement blessés. Le prince de Prusse, quoique blessé également, fut contraint de se cacher dans un marais, où il demeura plusieurs heures pendant une nuit d'automne froide et pluvieuse.

A peine avions-nous eu le temps de lire les détails de ces étonnantes journées, qu'arrive la nouvelle de la capitulation d'Erfurth.

« C'est une magie, écrivait Berthier; vous ne pouvez vous figurer cette déroute : on dirait, pour parler comme la Bible, que le bras du Seigneur les terrasse. »

Tous les jours nouvelles victoires; tous les jours les estafettes nous apportaient des détails qui paraîtront vraiment fabuleux à nos petits-neveux. Le brave Lasalle, ce héros de notre cavalerie française, prend la fameuse forteresse de Stettin avec douze cents hommes, et trouve dedans cinq mille Prussiens et cent cinquante canons.

Il manquait un bouquet à une telle campagne, ce fut le maréchal Ney qui le donna en prenant Magdebourg. Vingt généraux, vingt-deux mille hommes, sept cents canons, des magasins immenses en toutes choses. Et le maréchal Ney n'avait que onze mille hommes pour entourer et prendre la place! On croit rêver!

Le 9 novembre, nos troupes entraient dans Posen, à soixante-cinq lieues de Berlin, un mois, jour pour jour, après le commencement de la campagne.

Murat était entré à Varsovie. Vraiment beau de vaillance, et de cette vaillance chevaleresque qui est le caractère distinctif des Polonais, il plut à ce peuple brave et tout impressionnable, qui devait suivre avec ardeur un jeune prince qui s'élançait au milieu des batteries ennemies comme dans une salle de danse. Ce fut l'entrée de nos troupes dans Varsovie qui décida la Russie à se déclarer.

La rigueur de la saison avait déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes.

Le repos ne fut pas long, l'Empereur quitta Varsovie le 1er février. Il y avait plus de deux pieds de neige, et le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro, aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge qu'on eût vue dans aucune armée combattante. Cette bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaise, ses shapskis, ses shakos, ses colbaks, et toutes les plus singulières coiffures qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ces beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée, et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrées en quatre mois! On peut avec cela, et même avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses suites,

relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour savoir auquel des deux premiers la victoire était due. L'Empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort à se tourner du côté des Français. Le maréchal Lannes prétendait et soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. J'ai des lettres dans mes papiers, où la bataille entière est racontée dans ce sens-là. A quelque temps de là, pendant le repos que prirent les troupes, Lannes eut une scène avec l'Empereur.

Cette scène fut des plus vives. Lannes, tout entier à sa colère, répétait à tout instant :

— Voulez-vous donc lui donner de notre gloire? Ah! mon Dieu, prenez-en! Il nous en restera encore bien assez!

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir; je prendrai et je donnerai la gloire comme il me conviendra de le faire, car, entendez-vous bien, c'est moi, moi seul, qui vous donne votre gloire et vos succès.

Nous sommes arrivés maintenant à une époque bien remarquable, non seulement dans la vie de l'Empereur, mais dans la vie politique de la France. C'est dans ces deux années 1807 et 1808 que la fortune lui a donné ses dernières faveurs. Qui aura fait que la Victoire, toujours fidèle à son commandement, ne se vient plus ranger sous nos aigles avec la même promptitude? C'est qu'elle est femme et a des caprices, elle voulut à son tour favoriser nos ennemis.

C'est pendant l'année 1807 que l'Espagne a vu commencer son malheur. Le premier anneau de sa chaîne fut long à se forger; mais il est bien démontré que l'Espagne a été au-devant de la conduite de Napoléon.

Un soir l'archichancelier vint me voir; il paraissait soucieux.

— Je vous apporte une singulière nouvelle, dit-il en s'asseyant près de moi. L'Empereur rétablit non seulement l'ancienne noblesse mais les titres. Et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré? C'est... devinez.

— Le maréchal Lannes?

— Ce serait tout simple.

— Le maréchal Masséna?

L'archichancelier secoua la tête en souriant.

— Ma foi, je ne puis deviner... Bernadotte?

— Eh bien, c'est Lefebvre, je viens de voir sa femme.

— Mais, écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. Je sais bien que la maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse parfaitement en harmonie avec sa dignité; mais elle est bonne femme, et puis vous savez que l'Empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs. Ensuite Lefebvre est un homme estimable dans notre famille militaire.

L'archichancelier, quelque mesuré qu'il fût, me regarda en souriant, et nous nous comprîmes sans nous parler.

Napoléon voulait ne pas heurter les hommes de la Révolution, il fallait les acquérir, ce n'était pas chose facile. L'appât que Napoléon présentait dans le duché de Dantzig était des plus attrayants, il le savait et ne voulut pas aussi le conférer à un homme capable d'en abuser dans le cas où l'effet serait complet. Le maréchal Lefebvre était à cet égard l'homme qui convenait le mieux à l'Empereur. Il avait l'estime de l'armée, celle des honnêtes gens et pouvait mériter toutes les récompenses. Un seul inconvénient était sa femme.

L'affaire importante qui agitait la cour impériale alors était de savoir comment la nouvelle duchesse allait porter sa dignité; mais la chose fut promptement résolue par elle-même.

Elle fut remercier l'impératrice Joséphine de la grâce que l'Empereur venait de lui faire. L'Impératrice était aux Tuileries, dans le grand salon jaune. Arrive la maréchale Lefebvre; l'huissier, habitué à l'appeler de ce nom, entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'avait pas demandé d'audience; il ressort, et lui dit :

— Madame la maréchale peut entrer.

La maréchale le regarda de travers, mais ne souffla pas; elle entra dans le salon. L'Impératrice, se levant du sofa où elle était ordinairement assise près de la cheminée, fit quelques pas au-devant d'elle, en lui disant, avec cette grâce charmante qu'elle mettait à tout :

— Comment se porte madame la duchesse de Dantzig?

La maréchale, au lieu de lui répondre, fit un petit signe d'intelligence; puis se tournant aussitôt vers l'huissier, qui était au moment de refermer la porte, elle lui dit :

— Hein! Ça te la coupe, mon fiston!

Quelle est la gravité qui aurait résisté à une pareille attaque?

Quant à madame la maréchale Lefebvre ou madame la duchesse de Dantzig, comme vous voudrez l'appeler, elle se maintint longtemps dans cette bonne attitude de singulière personne sous le harnais ducal; mais ensuite elle se forma, et dès lors elle ne fut plus amusante.

Dans le temps où les cinq rois changeaient leur toque directoriale contre des pièces d'or, et quelquefois contre un horrible exil par delà les mers, il vint alors en tête de quelques-uns de ceux qui demeuraient de s'adjoindre un collègue dont l'esprit fût léger et la main pesante, pour défendre le Luxembourg s'il était attaqué. On écrivit donc à Lefebvre, qui était alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, pour lui proposer la couronne directoriale. Le brave homme consulta sa femme. Elle était parfois de bon conseil; elle le fit bien voir dans cette circonstance :

— Il faut leur répondre non, lui dit-elle. Que veux-tu aller faire au milieu de tout cela? Reste ici. Il faut qu'ils soient bien malades là-bas, puisqu'ils veulent faire un roi d'un imbécile comme toi (1).

(1) Caroline Hubscher, blanchisseuse de la rue Saint-Honoré, était Alsacienne. Devenue duchesse, elle n'en cultiva pas moins... les cuirs et les velours, c'était fatal. Elle arriva un jour aux Tuileries avec la duchesse de Montebello. C'était jour de gala.

Il y a une extrême justesse dans ces paroles; Lefebvre les écouta et il fit bien.

Une grande infortune avait frappé la famille de l'impératrice Joséphine. Le fils aîné de la reine Hortense venait de mourir du croup, en Hollande. Les lettres de madame de Brock annonçaient une douleur d'une telle violence, qu'elle pouvait détruire à jamais la santé de la reine. L'Impératrice fut atteinte au cœur de cet événement.

— Oh! quel malheur! répétait-elle en pleurant avec sanglots.

Il est impossible de bien peindre le jeune prince Louis. Cet enfant eût été, s'il eût vécu, un homme bien distingué. Il ressemblait extraordinairement à son père, et conséquemment à l'Empereur. Le jeune prince était un enfant charmant, d'une bonté, d'une fermeté de caractère qui lui donnait de la ressemblance morale avec son oncle. Un jour, on était à Saint-Cloud, et l'Empereur racontait un fait plein d'intérêt (1), et il le racontait avec cette puissance de voix et de regard que je n'ai connue qu'à lui. Le jeune prince était d'abord sur les genoux de l'Impératrice, puis il se laissa couler tout doucement, et vint se placer en face de l'Empereur en le fixant avec de grands yeux bleus animés par une expression admirablement belle; c'étaient des saphirs étincelants : sa petite poitrine se soulevait, et il était évident qu'il souffrait de son émotion.

L'huissier lui demandant qui il devait annoncer, elle fit la réponse fameuse dite de la « selle à l'âne. »

— Dis-*leur-z-y* que c'est la femme à Lefebvre et la *celle* à Lannes.

Une autre fois, la maréchale va visiter des hôtels, désirant en acheter un.

Elle en trouve un qui lui plaît et qu'elle parcourt en détail, conduite par le concierge. Elle arrive dans une pièce meublée d'armoires grillées avec, derrière les grillages, des rideaux de taffetas vert.

— Quéque c'est que ça? demande-t-elle au concierge?

— Une bibliothèque.

— A quoi que c'est bon?

— A serrer les livres.

— Ah! bah! c'te bêtise! Mon mari n'est pas liseur, je ne suis pas *lisarde,* aussi j'en ferai mon fruitier. Ça vaudra mieux.

Elle fit, en effet, son fruitier de la bibliothèque.

(1) C'était la mort du jeune Casabianca, fils du capitaine de vaisseau amiral de l'expédition d'Égypte. Il refusa de quitter son père et mourut près de lui.

Lorsque son oncle eut fini il s'approcha de lui, grimpa sur ses genoux et lui dit :

— C'est bien vrai, ce que tu dis-là?

— Pourquoi veux-tu le savoir? dit l'Empereur.

— Parce que je prierais Dieu pour ce jeune garçon et pour son papa, répondit le petit prince.

L'Empereur fut attendri, il souleva son neveu et l'embrassa.

— Et toi aussi, dit-il, tu seras un brave et bon enfant.

Et, le posant à terre, il le suivait de l'œil avec sollicitude, car il sentait que cet enfant était alors son espoir.

Un autre jour, l'Empereur allait ou venait de passer une revue; son épée et son chapeau, ce fameux chapeau, étaient sur un fauteuil de salon, le jeune prince, accoutumé à être gâté par l'Empereur qui lui laissait toucher à tout chez lui, s'empara de l'épée, la passa autour de son cou, mit le chapeau sur sa tête, et se mit à marcher derrière l'Empereur avec une grande gravité, en faisant à deux voix le rataplan le mieux roulé. L'Empereur se mit à rire, mais il était profondément touché. Gérard fit un charmant tableau de cette petite mascarade.

La reine de Hollande quitta ses marais et ses plaines aquatiques pour venir trouver un adoucissement à ce désespoir terrible qui la tuait; elle fut dans les Pyrénées, à Cauterets.

La reine Hortense est, comme chacun sait, une sylphide dans sa taille, ses mouvements et la grâce de sa tournure; leste et légère, elle bondissait dans les sauvages retraites des Pyrénées; et là, du moins, elle pouvait pleurer en liberté.

Elle était adorée dans ces montagnes, bonne, secourable, donnant à la fois des aumônes pour avoir du pain, et disant de ces paroles qui touchent au cœur. Elle rachetait des conscrits, mariait des jeunes filles, donnait noblement une existence assurée à ses deux guides fidèles.

La reine Hortense revint à Paris après la saison des eaux, cette même année 1807, et nous ramena toute cette aimable gaieté, ces soirées charmantes où les artistes les plus distin-

gués de la France venaient porter un tribut que la princesse savait d'autant mieux apprécier qu'elle-même était docte en toute savante matière. Que d'heures agréables on passait chez elle! C'est alors qu'elle composait : *le Beau Dunois*, *le Bon Chevalier*, *les Deux Colins*, dont la grâce naïve peut appartenir au plus ravissant talent : En soupirant j'ai vu naître l'aurore, et mille autres que je pourrais citer.

Une autre fois, on se réunissait autour d'une table ronde; et là venaient Gérard avec son inimitable crayon; Isabey, dont le talent peut être imité, mais jamais égalé.

En parlant de la reine Hortense, qui ne se rappelle avec un sentiment tout à fait pénible cette jeune femme engloutie dans un abîme, à peine âgée de vingt-cinq ans, cette charmante madame de Brock? Je ne puis séparer la pensée qu'elle provoque, de celle de sa chute dans la cascade du moulin à Aix en Savoie; si bonne, si douce, si charmante! Mourir là comme une fleur qu'un coup de vent aurait fait tomber dans le gouffre! Pauvre jeune femme!... Elle a eu, du moins, cela d'évité dans sa vie, c'est le spectacle de l'infortune de son amie; car, quoique reine, elle est amie, et elle a des amies, la reine Hortense.

Nous étions déjà arrivés au mois de mai 1807; la campagne continuait brillamment. L'Empereur de sa personne s'était porté sur Guttstadt avec le maréchal Lannes et le maréchal Ney, et avait pris cette ville après une résistance terrible de la part de l'ennemi. Dans cette affaire, une balle frisa son oreille de si près, qu'il en sentit le sifflement. La chose n'était pas rare le moins du monde, car l'Empereur s'exposait beaucoup.

Les combats se succédaient chaque jour en Pologne. Le combat de Deppen suivit de celui de Guttstadt; vint ensuite celui de Heilsberg, qui précéda seulement de quelques jours la fameuse bataille de Friedland.

Une remarque à faire, c'est que la bataille de Friedland a eu lieu le 14 juin, sept ans, jour pour jour, après la bataille de Marengo (14 juin 1800).

Pendant l'action, le jour de Friedland, l'Empereur se tenait sur une hauteur à l'entrée d'une ferme. De là il plongeait sur les deux armées, et pouvait tout voir. La réussite de ses plans lui donna probablement une telle joie qu'il se mit à faire et à dire mille folies. Il avait faim, et demanda du pain et du vin de Chambertin.

— Mais je veux du pain du pays ! s'écria-t-il.

Comme la maison devant laquelle il était alors était un moulin, il ordonna qu'on en demandât à l'heure même ; et comme on hésitait, parce que le pain du paysan russe, fait avec de la mauvaise farine de seigle, est plein de longues pailles et détestable de tous points, il insista avec bonne humeur en disant :

— Les soldats en mangent bien !...

Mais aussi, lorsque les soldats apprirent que leur chef bien-aimé avait mangé de leur pain et l'avait trouvé bon, quel est celui d'entre eux qui eût osé se plaindre !

Et tout aussitôt il mordit, avec ses dents de perles, dans un morceau de pain noir, devant lequel nous aurions reculé. L'homme qui contribua le plus au succès de la journée de Friedland fut le maréchal Ney.

— Vous ne pouvez pas vous faire une idée, écrivait Berthier à l'archichancelier, de la valeur brillante du maréchal Ney. C'est fabuleux à raconter ; c'est comme dans le temps de la chevalerie. C'est surtout à lui qu'on doit le succès de mémorable journée.

Ce fut en courant que nous atteignîmes le Niémen. Les Russes se battaient en se repliant sur eux-mêmes.

La conséquence de la victoire de Friedland fut la paix de Tilsitt, non pas immédiatement mais un mois après.

Ce fut alors qu'eut lieu cette fameuse entrevue entre les deux Empereurs ; car le roi de Prusse fut tellement inaperçu dans toutes ces conférences, qu'on ne parla pas plus de lui que s'il eût été encore à Berlin.

L'Empereur avait résolu de vaincre de toutes les manières dans cette campagne de Pologne. Il entrait dans ses plans

politiques de conquérir l'empereur Alexandre, et il le fit avec une grâce qui était irrésistible; il avait, lorsqu'il le voulait, un charme auquel nul ne pouvait se dérober; ce n'était qu'un regard, un sourire; mais dans l'un était tout le feu du ciel, dans l'autre sa douceur.

La reine de Prusse joua un grand rôle pendant les conférences de Tilsitt. Je crois qu'il est impossible à une femme de montrer plus de courage que cette malheureuse reine n'en fit preuve pendant les jours qu'elle fut contrainte de passer à Tilsitt, elle dut souffrir tous les genres de tortures. Elle était ferme et résolue dans ces vouloirs, digne et vraiment souveraine. Elle n'aimait pas l'Empereur, mais la chose est concevable.

Un jour Napoléon prit une rose admirable dans un vase de porcelaine et la présenta à la reine de Prusse :

– Ah! lui dit-elle, avec Magdebourg! Puis à demi-voix en le regardant; ce don serait sans prix pour moi, si vous vouliez y joindre ce que la justice doit vous faire rendre à un orphelin que vous dépouillez de son héritage.

– Mais ce qu'il fallait voir, me disait un des spectateurs, c'était le regard, l'œil voilé, le sourire. Napoléon sourit aussi, mais avec une singulière expression. Il prit un air froid, quoique poli, et dit à la reine :

– Votre Majesté connaît mes intentions, je les ai communiquées à l'empereur de Russie pour qu'il se chargeât de les faire connaître au roi Guillaume, puisque l'empereur Alexandre a bien voulu être médiateur entre nous; elles sont irrévocables. Ce que j'ai fait, Madame, je ne puis même vous cacher que je ne l'ai fait que pour l'empereur de Russie.

La reine de Prusse pâlit. Son sort était affreux : la moitié des États du roi de Prusse lui était enlevée. On reprenait aux descendants de Frédéric tout le territoire polonais si lâchement arraché à cette vaillante et belle république. Napoléon remet la Saxe en possession de Varsovie; Dantzig est rétabli comme ville libre. L'empereur Alexandre, ne pouvant rien refuser à son frère bien-aimé, car ce n'est qu'en servant de

cette formule qu'ils s'écrivaient alors, propose sa médiation auprès de l'Angleterre. Il reconnaît la confédération du Rhin, le royaume d'Italie, et, les trois frères de Napoléon comme rois de Naples, de Westphalie et de Hollande; et cette démarche de l'empereur Alexandre n'est pas même l'œuvre des demandes de Napoléon. Le czar est venu lui-même au-devant des souhaits de son nouvel allié.

Le retour de l'Empereur à Paris fut aussi fêté par le peuple français que le fut celui de Marengo. Les acclamations les plus vives l'accueillaient là où il se trouvait. Il voyait combien il était aimé. Oui, il était adoré en France à cette époque, et il le méritait. Les harangues ne lui furent pas épargnées ainsi que les adresses; il en eut de toutes les parties de la France.

C'était le 15 août 1807, le soir de la Saint Napoléon, le jardin des Tuileries resplendissait du feu d'un million de lampions; la terrasse du château, sur laquelle chacun pouvait alors se promener, était couverte de monde; la foule était tellement serrée qu'à peine pouvait-on passer, et cette foule n'écoutait ni le concert, ni les chansons patriotiques, et ne regardait aucune des illuminations du jardin. Non, tous les regards étaient dirigés vers deux fenêtres du rez-de-chaussée, dans l'espoir de voir un moment leur Empereur bien-aimé. C'était surtout dans Paris que l'on pouvait juger de l'enthousiasme de la nation.

L'Empereur était sorti du palais ce même soir avec son ami fidèle, celui qui ne le quittait jamais, et qui encore craignait que la surveillance ne fut pas assez active, avec Duroc; il entourait l'Empereur de soins vigilants.

L'Empereur était donc sorti du château pour voir la fête.

— Votre Majesté doit être bien heureuse, disait le grand maréchal à Napoléon, elle a eu de grandes fatigues, mais quel résultat! Écoutez, Sire!

Et dans le même moment cent mille voix lançaient au ciel de nouveaux cris de :

— Vive l'Empereur!

Une fenêtre entr'ouverte du rez-de-chaussée avait causé l'illusion. On avait cru le voir. Napoléon sourit et parut absorbé dans une sorte de contemplation.

On parlait beaucoup du mariage du prince Jérôme avec une princesse allemande, lorsque l'Empereur annonça que le prince allait, en effet, épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, fille du roi régnant à cette époque.

Nous étions alors à la fin d'août. Il était neuf heures, j'allais me coucher lorsque mon valet de chambre me dit qu'un valet de pied de l'Empereur attendait Junot pour lui remettre une lettre du grand maréchal. Voici ce qu'elle disait :

« La princesse royale de Wurtemberg, mon cher Junot,
» arrivera avec sa suite demain, à neuf heures du matin au
» Raincy, pour y déjeuner et s'y reposer jusqu'à sept heures
» du soir. Voilà ce que Sa Majesté vient d'arrêter. Veux-tu
» avoir la complaisance de donner des ordres pour que tout
» soit prêt? J'enverrai, soit pour service, soit pour cuisine,
» ce que tu jugeras convenable que je fasse.

» Je te renouvelle l'assurance de mon attachement.

» Duroc.

» 20. — A six heures du soir. »

— Eh bien! dis-je à Junot après avoir lu, voilà de la belle besogne qu'on nous donne à parfaire... puis, nous en prîmes notre parti.

Je répondis à Duroc que nous allions donner les ordres nécessaires pour la réception de Son Altesse Royale, et que Junot et moi remerciions l'Empereur de nous procurer cette nouvelle occasion de lui prouver notre dévouement.

Je fis venir Réchaud. C'était un personnage très habile que Réchaud. Lui et son frère avaient été élevés chez le prince de Condé.

Je lui expliquai ce dont il s'agissait. Il me comprit à l'instant.

— Madame peut partir pour le Raincy, me répondit-il avec un sang froid digne de Vatel : tout sera prêt pour l'heure indiquée (1).

Ma princesse arriva au Raincy à neuf heures, comme elle l'avait annoncé. La précision allemande se retrouvait en elle, à cette époque, jusque dans les moindres détails.

Je la reçus à la descente de sa voiture sous le péristyle du château. J'étais en demi-toilette de cour, c'est-à-dire que je portais une robe de moire blanche à queue, et une toque blanche avec deux plumes.

La princesse de Wurtemberg avait à l'époque dont je parle de dix-neuf à vingt ans, sa tête avait une expression de fierté noble qui allait à merveille avec son front ; l'expression de sa figure était plutôt sérieuse et digne qu'enjouée et gracieuse.

Depuis l'avant-veille, la princesse était séparée, selon l'étiquette, de tout son service allemand. L'Empereur qui n'aimait pas Louis XIV, l'imitait au moins dans ce qu'il avait de bon. Il avait entouré sa future belle-sœur de personnes dont le choix, fait par lui-même, prouvait combien il mettait d'importance à cette alliance, la troisième contractée en Allemagne par sa famille.

Tout était prêt pour la réception de la princesse ; un bain était à sa disposition dans la belle et élégante salle de bains du Raincy. Elle n'en voulut pas profiter, et parut désirer que le déjeuner fût servi de bonne heure. Son déjeuner pouvait lui être servi dans son appartement, si elle désirait manger seule car elle pouvait souhaiter de la solitude. Elle me dit qu'elle désirait que toutes les personnes qui étaient chez moi déjeunassent avec elle, et qu'elle me chargeait de les inviter en son nom.

(1) Vatel, maître d'hôtel du grand Condé. Croyant que la marée allait manquer à un souper que le vainqueur de Rocroi offrait à Louis XIV, Vatel se crut déshonoré et se perça de son épée.

Il était évident pour tout œil habitué à juger le cœur humain que cette femme était dans la contrainte et dans un état de vraie souffrance. Du reste, parfaitement polie, presque gracieuse, elle fut aussi bien royale princesse que la position où elle était pouvait le permettre.

On sortit de table à onze heures et demie. Je demandai à la princesse si elle aurait pour agréable de courre un cerf dans le parc. Il y avait des chevaux de selle à sa disposition, ou bien une calèche. Elle choisit elle-même la calèche, et ayant fait amener deux de ces corbeilles, pour ainsi dire, dans lesquelles on courait la chasse à Fontainebleau et à Rambouillet, nous partîmes. On lança un jeune daim, qui fut presque aussitôt pris, mais fort maltraité par les chiens. La princesse, d'abord sérieuse et même triste, finit par s'égayer, et parut enfin contente. Comme la chaleur était accablante, nous rentrâmes comme trois heures sonnaient. Ce n'était d'ailleurs que le temps nécessaire pour que la princesse fît sa toilette. Quant à moi, je commençais déjà à trouver la journée fatigante et il n'était encore que trois heures. En rentrant dans ma chambre, je me déshabillai et me couchai sur une chaise longue. Je m'y reposais depuis un moment, lorsque l'une de mes femmes vint me dire :

— Ah! madame, comment va-t-on faire?... La princesse n'a pas de chemise!

— La princesse n'a pas de chemise! m'écriai-je en sautant sur mes deux pieds, la princesse n'a pas de chemise!

— La princesse n'a pas de chemise, me dit mademoiselle Reidler d'un air consterné.

Les fourgons de la princesse étaient repartis après que ses femmes eurent pris toute la toilette de leur royale maîtresse et dans le tumulte inséparable des toilettes de voyage, la chemise avait été oubliée.

— Si la princesse n'a pas de chemises, prenez-en une demi-douzaine des miennes, c'est cinq fois plus qu'il ne lui en faut.

Et nous voilà à rire.

— Et par où voulez-vous qu'elle y entre, madame? me dit Joséphine.

A cette époque, j'étais excessivement mince, et la princesse de Wurtemberg était énormément grasse, au contraire. La partie inférieure de sa taille était plus du double de la mienne.

— Porte-leur toujours les chemises, lui dis-je, on fera ce qu'on pourra et ensuite ce qu'on voudra.

Mademoiselle Reidler porta une demi-douzaine de belles chemises de batiste brodée, avec les manches gaufrées et à poignet. La princesse entra dedans exactement comme dans un étui. Quant aux poignets, on les coupa.

Lorsqu'elle arriva dans le salon, une demi-heure avant le dîner, j'éprouvai une sorte de regret que personne n'eût le courage de lui dire de s'habiller autrement. Il aurait été d'une saine et bonne politique qu'elle parût devant Jérôme avec tous ses avantages.

En vérité, elle avait une toilette qui n'avait pas d'excuse en 1807, lorsqu'on est princesse surtout.

Sa robe était en moire blanc, mais d'un blanc azuré qui avait l'inconvénient de faire ressortir une très mauvaise broderie en argent qui garnissait le devant de la robe en manière de Mathilde, mode antique et tout à fait obligée depuis quatre ans. Sa coiffure était à l'avenant et seyait mal à une figure non seulement dont tous les traits étaient agréables, mais d'une expression vraiment remarquable. La princesse de Wurtemberg était d'une grande fraîcheur; ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses dents fort blanches, un tour de tête gracieux et en même temps rempli de dignité, lui donnaient un avantage qu'elle semblait dédaigner par la manière abandonnée avec laquelle elle laissait ordonner d'elle, aux personnes chargées des atours dans son service d'honneur. La princesse portait au cou deux rangs de très belles perles auxquelles était suspendu le portrait du prince, entouré de diamants.

Un moment avant qu'on servît, je remarquai une vive agitation sur le visage de la princesse. Je m'aperçus qu'elle désirait quelque chose et m'approchai d'elle.

— Ne serait-il pas possible, me dit-elle, d'être prévenue quelques instants d'avance de l'arrivée du prince?

Elle devint très rouge en achevant ce peu de mots. Je fus dire à Junot ce que désirait la princesse; l'ordre fut donné à M. de Grandsaigne de se tenir à l'entrée de l'avenue et, tout aussitôt qu'il apercevrait sur la route les voitures du prince, de venir m'en prévenir. Je dis à la princesse que ses ordres étaient exécutés, et nous nous mîmes à table, tandis que Junot faisait les honneurs du château à tout le reste de la suite de la princesse.

Le dîner fut triste. Je suivais de l'œil les mouvements de la princesse. Ils étaient bien plus brusques que le matin: ses joues étaient fortement colorées, et tout en elle décelait une agitation intérieure très forte, mais que déguisait la dignité.

Six heures et demie sonnaient comme nous sortions de table; on passa immédiatement dans le grand salon. Bientôt plusieurs voitures se dirigèrent vers l'avenue; je prévins la princesse que dans cinq minutes le prince allait être auprès d'elle. Elle me remercia par un demi-sourire. Son visage était d'un pourpre foncé, et tout en elle était presque alarmant; mais cette agitation se calma extérieurement comme à commandement. Elle appela madame de Luçay, lui donna ses ordres pour que le départ suivît immédiatement l'entrevue, puis se plaça dans la pièce où elle devait avoir lieu. Quelques minutes après la porte s'ouvrit et le maréchal Bessières introduisit le prince.

De tous les frères de Napoléon, Jérôme est celui qui est le moins bien. Il a la tête enfoncée dans les épaules, défaut général chez tous les Bonaparte, c'est-à-dire les plus jeunes.

La princesse était auprès de la cheminée quoiqu'il n'y eût pas de feu. En apercevant le prince, elle se leva, fit deux pas en avant, et salua avec beaucoup de grâce, quoique avec

beaucoup de dignité. Quant à lui, il ne salua ni bien ni mal. Il s'approcha de la princesse, qui me parut en ce moment avoir recouvré toute sa présence d'esprit et tout son calme de femme et de princesse. Après quelques paroles échangées, elle indiqua au prince le fauteuil placé près d'elle, et une conversation sur le voyage s'établit aussitôt, mais elle fut courte. Jérôme se leva en disant, avec galanterie :

— Mon frère nous attend. Je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir qu'il doit éprouver à connaître la nouvelle sœur que je vais lui donner.

La princesse sourit et reconduisit le prince jusqu'à l'entrée du salon du milieu. Aussitôt qu'elle eut perdu le prince de vue, cette rougeur qui lui couvrait le visage augmenta si violemment que je craignis un coup de sang. Elle se trouva mal; mais on lui donna de l'air, de l'eau de Cologne, et en peu d'instants elle eut recouvré sa présence d'esprit; cet évanouissement, qui fut mis ensuite sur le compte de la fatigue et de la chaleur, ne fut produit que par l'extrême violence que la princesse se faisait depuis plusieurs heures.

Quoi qu'il en soit, elle se trouva prête à partir lorsque Junot vint l'avertir que ses voitures étaient avancées. Quant à moi, je restai cette nuit au Raincy.

— Madame Junot, me dit la princesse au moment de partir et s'avançant vers moi avec un sourire gracieux, je n'oublierai jamais le Raincy, et la bonne hospitalité que j'y ai reçue. C'est un lieu qui me rappellera les plus doux moments de ma vie.

C'était une phrase digne de son père, qui s'entendait en diplomatie.

Elle partit, et Junot l'accompagna avec Bessières. J'ai su depuis que, lorsqu'elle arriva aux Tuileries, elle y trouva toute la famille assemblée. L'Empereur vint au-devant d'elle jusques au haut du grand escalier. En l'apercevant, elle voulut se mettre à genoux, et lui baiser la main; mais l'Empereur se baissa aussitôt et la contraignit de se relever; puis la conduisant dans la salle du trône, où toute la

famille était rassemblée, il la leur présenta comme une fille et une nouvelle sœur. Elle fut aussitôt entourée, caressée, et de ce moment elle fut admise parmi les sœurs de l'Empereur. Je revins à Paris le lendemain matin. Junot partit peu après pour Lisbonne, et l'on ignorait à Paris où allait cette armée.

Les fêtes du mariage du roi de Westphalie se prolongeaient, et Fontainebleau voyait la cour, plus brillante que ne l'avait été jamais celle de Louis XIV. La magnificence, le luxe magique de tout ce qui entourait l'Empereur, ces fêtes avec cette profusion de diamants, de joyaux et de fleurs; ces joies, ces intrigues, tout cela réuni faisait de Fontainebleau un séjour fantastique et enivrant. Le matin, lorsqu'il faisait beau, on chassait dans la forêt, on y déjeûnait; toutes les femmes avaient un uniforme; il était charmant en casimir chamois, avec le collet et les parements en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir avec un grand bouquet de plumes blanches. Les hommes avaient un fort bel uniforme de chasse : c'était un habit de drap vert avec des galons d'or et d'argent, posés en brandebourgs sur la poitrine et aux poches; les parements étaient en velours amaranthe.

On parlait beaucoup à Fontainebleau, mais on parlait très bas. Il était question de beaucoup d'événements présents et futurs. L'Empereur devint soucieux, rêveur, il s'en allait seul dans la forêt rêver en liberté, probablement au parti qu'il allait prendre.

L'Impératrice était profondément triste, malgré tous ses efforts pour paraître gaie et contente. Les bruits de divorce prenaient une sorte de consistance; elle me fit l'honneur de me dire, un jour que j'avais été lui faire ma cour le matin :

— Madame Junot, ils ne seront contents que lorsqu'ils m'auront chassée du trône de France.... Ils sont acharnés après moi.

Elle voulait parler de la famille de l'Empereur. L'Empereur ne disait rien, lui, mais son silence était plus effrayant pour l'Impératrice que ne l'eût été peut-être une parole.

La mort du jeune prince de Hollande avait évidemment bouleversé tous ses plans. L'Impératrice fondait en larmes en regardant les beaux cheveux blonds du jeune enfant, qu'elle avait fait placer sur un fonds de velours noir dans un tableau.

Terminons ce chapitre par une anecdote qui me revient à la mémoire.

L'INCONVÉNIENT D'UN GRAND NEZ

Le palais des ducs de Parme me rappelle une histoire assez comique et dont mon frère Albert fut l'un des acteurs ainsi que l'un de nos amis, M. Briche.

M. Briche était employé dans l'administration de l'armée d'Italie ; il était fort lié avec Albert qui en ce moment était à Parme pour faire rentrer les contributions imposées par l'armée. Il était fort bien établi dans le palais ducal et faisait sa besogne joyeusement. M. Briche passant par la ville, put voir son ami Albert ; ils passèrent gaiement la journée et M. Briche repartit le lendemain à quatre heures du matin, après avoir promis à Albert de le voir à son retour.

— Tu l'oublieras, lui dit mon frère.

— Non, sur ma foi.

— Ta parole ?

— Je te la donne. Quelle que soit même l'heure à laquelle je passerai, je m'engage à t'aller voir, fût-ce même au milieu de la nuit.

M. Briche va je ne sais où et y demeure trois semaines. Retournant à Milan, il traverse Parme de nouveau et, malgré qu'il ne soit que cinq heures du matin, il se dirige vers le palais ducal.

La sentinelle qui voit un homme en uniforme lui présente les armes et le laisse passer. Briche traverse les cours solitaires et silencieuses et monte le vaste escalier. Il connaissait l'appartement d'Albert et se dirige vers sa chambre à coucher. Il arrive à la porte et comme il méditait une surprise à sa manière, il l'ouvre doucement et s'avance sur la pointe

du pied vers le lit où le guide un ronflement qui faisait trembler les vitraux.

— Diable ! dit Briche, ce pauvre Albert s'est enrhumé d'une singulière façon. Comme il ronfle.... C'est un orgue....

Et, s'approchant du lit, il se penche et se dispose à réveiller joyeusement le rêveur ronfléur en le prenant par le nez, chose d'autant plus facile qu'Albert avait un nez de la plus immense dimension, et que ce nez se présentait à Briche surgissant d'un bonnet de coton; celui-ci le prend, le tire et secoue rudement le dormeur en chantant de toutes ses forces :

... Et s'approchant
Doucement du hamac
Vous le prend par la tête, et crac,
Le voilà dans le sac.

Mais avant qu'il eût fini sa chanson, l'homme endormi dégage son nez et son bonnet de coton, pousse des cris affreux en appelant au secours.

— Aux armes! s'écrie-t-il.... Ce sont les Autrichiens.... Aux armes.... Ahie! Ahie! mon nez.... Arrêtez cet homme! C'est un voleur! Au voleur!...

Mais Briche ne s'était pas amusé à attendre une explication. Le fait est que mon frère était parti pour Milan, et qu'il avait remis le palais ducal, sa chambre et même son lit à celui qui le remplaçait, et qui, par aventure, se trouvait avoir un nez encore plus long que celui de mon frère, ce qui n'était pas chose facile.

A peine M. Briche se fut-il aperçu de sa méprise involontaire, que, rejetant l'homme au bonnet de coton au milieu de ses couvertures, il s'échappa en courant comme un cerf dans les longues galeries, les vastes escaliers. Il passa comme un trait devant la sentinelle qui bientôt avertie par les cris du nez écrasé, venu en chemise sur la galerie pour hurler au voleur, lui cria aussi de s'arrêter; mais vraiment, il n'avait garde.... Il s'élança dans sa voiture et... fouette cocher!

CHAPITRE XII

Junot en Portugal. — Mascarade de la duchesse de Berg. L'Empereur portant un petit masque bleu. — Junot nommé duc d'Abrantès. — Bataille de Vimeiro. — Convention de Cintra. — Siège de Saragosse. — Premier bruit du divorce de Napoléon.

Me voici arrivée à une époque fameuse entre tout ce que l'histoire offre de plus étonnant en merveilles. La gloire de la France montait à l'horizon toujours grande, lumineuse, couvrant tout de ses rayons. La victoire suivit partout son favori; mais les Pyrénées furent le lieu où son pied s'arrêta. De leur cime chenue elle put contempler encore le héros qu'elle abandonnait. S'il eut voulu, là, au pied de ses montagnes qu'il devait respecter comme frontière, là il était encore temps pour le repentir, là, il pouvait dire de nouveau :

— L'univers est à moi!

Et de là, tout au contraire, est sorti ce cri sinistre de tout un monde qui dut se lever entier pour l'accabler et qui hurla tout joyeux :

— Enfin il est à nous!

L'Empereur eut longtemps saignante au cœur la mémoire de la conduite du cabinet de Lisbonne à l'époque d'Austerlitz. Moi-même, hélas! je contribuai pour beaucoup à son ressentiment en racontant avec toute l'amertume d'une âme blessée, l'insulte qu'avait reçu le pavillon tricolore dans le port de Lisbonne par l'admission prolongée d'une flotte anglaise nous narguant du haut de ses mâts où flottait le léopard.

Pauvre Portugal! De toutes ces puissances qui n'avaient

plus qu'une force de tradition, elle était la plus faible. Jean VI était moins qu'un homme incapable.

Il était bien à plaindre! Un jour, l'ambassadeur d'Angleterre lui apporta le *Moniteur;* le malheureux prince y lut :

« La maison de Bragance a cessé de régner en Europe. »

Le prince se mit à pleurer comme un enfant. Il courait çà et là comme un pauvre fou dans ce palais qu'on lui disait d'abandonner et qu'il n'avait jamais tant aimé.

Enfin il apprit que l'avant-garde de l'armée française avait couché à Abrantès le 22 au soir; malgré les assurances toutes pacifiques que M. Baretta lui rapporta de la part de Junot, il se décida enfin à partir, et le 27 novembre de l'an 1808, toute la famille de Bragance s'embarqua sur différents bâtiments. On craignait que le peuple ne s'opposât au départ. Il avait appris que les vaisseaux contenaient tout l'argent monnayé du Portugal, la plus grande partie de l'argenterie comme vaisselle, tous les diamants, non seulement de la couronne, mais les diamants que la ferme du commerce avait apportés dans le royaume. On emportait tout; et que laissait-on au peuple? La guerre s'il la voulait faire; la misère et la honte!

Junot arrive à Abrantès, part de Saccaven entouré de quatorze cents hommes, seul reste de quatre bataillons composant l'avant-garde, et se trouve bientôt à Lisbonne tout établi, avec une armée qu'il connaissait, exerçant une influence morale dans Lisbonne, et Napoléon le sait. Junot était là ce qu'il fallait à l'Empereur; il y devait rester : les affaires d'Espagne prenaient une tournure qui avertissait la France d'être sur ses gardes.

Tandis que l'Espagne, agitée par de nouvelles discordes, était au moment de voir se rompre les digues qui contenaient encore la révolte, Paris était toujours le lieu où les plaisirs et les fêtes se renouvelaient à chaque heure avec de nouvelles joies. La grande-duchesse de Berg donna une mascarade où il y eut un quadrille remarquablement joli. Le costume choisi fut celui des paysannes du Tyrol.

La jupe était fort courte d'une étoffe de laine rouge, et pour bordure une large bande gros bleu sur laquelle étaient brodées des fleurs en laine de couleur et en or. Le corsage était formé de larges bretelles en étoffe pourpre comme la jupe, bordées d'une ganse en or et posées sur un corsage de chemise en percale très fine et gaufrée à petits plis dans toute sa hauteur. Sur la tête, nous avions un voile en mousseline de l'Inde extrêmement fine, bordé d'une broderie en lames d'or. Du reste, aucun bijou. Ce costume était charmant; il était complété par des bas rouges à coins d'or.

La grande-duchesse ne voulut pas que le quadrille se rassemblât chez elle à l'Élysée-Napoléon, où elle était alors.

J'étais chargée de rassembler tout le troupeau masqué, de le rallier et de prendre avec lui le chemin de l'Élysée.

Il était dix heures et demie. Le moment de nous rendre au palais approchait. Je comptai mes masques, j'en trouvai quatorze, c'était bien le nombre voulu.

Nous allions mettre nos masques, lorsque M. Cavagnari (1) vint me dire tout bas qu'il y avait dans la pièce voisine une dame du quadrille qui n'osait pas entrer si je n'allais la prendre. Je passai dans le salon qui précédait la galerie. Là, je vis dans le coin le plus reculé de la pièce, qui n'était pas très bien éclairée, une femme dont la taille courte et ramassée me fit d'abord reculer de quelques pas. Qu'on se figure une personne d'une énorme grosseur, vêtue exactement comme moi et les autres femmes du quadrille. Lorsque je fus près de la personne masquée, je fus étonnée du grotesque de sa tournure.

— Mon Dieu, la drôle de personne, dis-je en moi-même.

» A qui ai-je l'honneur de parler? dis-je en m'avançant vers elle.

La grosse femme ne me répondit pas et fit un gros soupir, elle se saisit de ma main, m'attira à elle, et, relevant la barbe de son masque, voulut m'embrasser. Je poussai un cri

(1) Attaché particulièrement au duc.

perçant. J'avais senti une barbe rude et épaisse me frotter le menton. M. Cavagnari rentra au même instant en éclatant de rire. Mais la grosse femme riait encore plus fort, et, pour dire la vérité, je riais aussi, quoique je fusse encore en colère, car j'avais devant moi la figure hétéroclite et démasquée de Son Altesse le prince Camille Borghèse.

Il est difficile de donner une idée de cette tournure, de cette démarche surtout; son masque ôté, on pouvait voir sa barbe bleue, ses favoris noirs, ses cheveux crépus et charbonnés, dont quelques mèches rétives s'échappaient du voile de mousseline de l'Inde tourné autour de sa tête. Et puis, au milieu de ces jeunes et gentilles personnes avec un costume semblable, voir ce Sosie de nous toutes, qui nous renvoyait notre image si complètement en caricature, il y avait d'abord de quoi rire, et puis de quoi se fâcher. Quant au prince, il se croyait charmant; il papillonnait avec grâce.

Lorsque la première joie fut apaisée, nous prîmes le chemin du palais; nous trouvâmes la grande-duchesse de Berg qui nous attendait dans son appartement intérieur. Là, ce furent de nouveaux éclats de rire à la vue de la paysanne tyrolienne que j'avais recrutée. Ce fut la grande-duchesse qui dit le mot, et il était fort joli en raison de la tournure grenadière de la paysanne.

Comme nous allions sortir de l'appartement intérieur pour rentrer dans la galerie, un petit masque bleu se précipita presque sur moi pour gagner un cabinet où l'on changeait de domino, mais d'une manière mystérieuse. Le petit masque bleu, qui ne s'attendait pas à rencontrer si nombreuse foule, laissa échapper une expression fort énergique, et ne fut pas arrêté par nos rangs féminins, car pour ma part, je fus poussée de côté avec assez de force pour qu'à mon tour je fusse impatientée; mais le moyen de le dire au petit masque bleu! C'était l'Empereur.

Il voulait se divertir, comme il le disait, et, pour y parvenir, il se déguisait jusqu'aux dents, et puis il donnait sa ressemblance à quelqu'un qui s'en allait courant le bal pour

lui. Ce jour-là ce fut Isabey qui fut chargé de remplir son rôle. Ce qui était embarrassant pour cacher entièrement Isabey, c'était ses mains énormes, et celles de l'Empereur étaient charmantes. Pour déguiser cette dissemblance, Isabey eut une idée heureuse : ce fut de mettre sur ses mains de gros gants par-dessous des gants blancs; au reste, Isabey contrefaisait l'Empereur à ravir et même d'une manière inquiétante pour lui, dans une cohue où il était fort possible qu'il arrivât un événement, et une méprise était funeste.

Le bal était fort animé et la soirée s'écoulait d'une manière si douce et si vaguement joyeuse, que l'esprit s'endormait comme bercé par un songe de fée. Nous errions dans ces vastes salles éclairées par milles bougies, échangeant une parole avec un personnage grotesque, ou bien attirées par une conversation attachante. L'hiver finissait.

Le 28 mai 1807, j'étais de service auprès de Madame aux Tuileries, et je l'accompagnais pour le dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches. En arrivant dans le salon de service du pavillon de Flore, je vis Rapp qui vint à moi :

— Vous êtes duchesse, me dit-il, et me prenant les deux mains avec amitié, vous allez m'embrasser.

— Et de grand cœur, répondis-je en présentant ma joue à l'excellent homme, tout enchantée de sa franche et cordiale amitié.

— Et pour Junot? dit-il encore.

— Et pour Junot, je le veux bien.

— Et de plus, me dit Rapp, vous avez le plus joli nom de la troupe. Vous êtes duchesse d'Abrantès.

Nous descendîmes pour dîner dans le salon qui est au bas de l'escalier du pavillon de Flore.

Je vis entrer alors la maréchale Lannes. Elle était toujours la bienvenue auprès de moi, mais ce jour-là surtout. Nous nous rapprochâmes aussitôt, et nous nous plaçâmes à table à côté l'une de l'autre.

— Eh bien ! lui dis-je, voilà de grandes choses ; mais je suis presque sûre qu'elles ne vous touchent guère.

— Et vous avez bien raison de présumer que tout cela n'est rien pour moi, me répondit-elle, il y a plus, je suis certaine que Lannes n'en recevra aucune joie. Mais ce n'est pas comme cela que pensent beaucoup de ceux qui entourent l'Empereur. Tenez, regardez plutôt!

Je regardai un peu en face de moi, et je vis le duc de Rovigo, ou de *Ravigote*, comme l'appelaient nos domestiques. Je le vis rayonnant.

Madame Lannes sourit.

— Et quel nom portez-vous? dis-je après quelques moments de conversation.

— Un charmant : Montebello ! C'est avec le vôtre les deux plus agréables de la liste.

Jamais le palais des Tuileries n'avait été témoin d'une semblable agitation ambitieuse.

Nos soirées du dimanche se passaient autrement que les autres aux Tuileries. Nous remontions chez l'Empereur quelquefois pour attendre notre princesse, lorsque l'Empereur était de bonne humeur et que les dames du palais et les dames pour accompagner lui plaisaient, il les faisait entrer. Ce fut ce qui arriva ce jour-là.

— Eh bien! madame la duchesse-gouverneuse, me dit-il en m'apercevant, êtes-vous contente de votre nom? D'Abrantès! Junot y aura vu une preuve de ma satisfaction. Et qu'est-ce qu'on dit de cela dans vos salons du faubourg Saint-Germain? Ils doivent être un peu effarouchés de ce renfort que je leur donne!

Et se tournant vers l'archichancelier :

— Je n'ai rien fait encore qui soit plus dans le sens de la Révolution française que ce rétablissement des hautes dignités, lui dit-il. Les Français n'ont jamais combattu que pour une chose : l'égalité devant la loi, et la possibilité d'atteindre à tout ce qui se fait dans le gouvernement. Ce qu'on appellera ma noblesse, c'est, voyez-vous, une de mes plus belles créations.

L'Empereur voyait en effet cette addition à l'Empire.

comme belle et utile pour compléter son œuvre. Avait-il raison? Moi, je pense que non.

Peu après l'Empereur partit pour Bayonne. C'est ici que commence une tragédie bien importante dans toutes ses péripéties.

On connaît tous les détails des différentes entrevues de tous les souverains de France et d'Espagne dans cette ville de Bayonne; je dis les souverains, car l'Espagne en comptait deux, Ferdinand VII et Charles IV.

Charles IV comparaît, avec son fils, devant le tribunal suprême de Napoléon. Ferdinand lui rend sa couronne, et tout aussitôt le vieux monarque abdique en faveur de l'Empereur des Français.

Deux jours après, l'Empereur reçut une adresse de la junte suprême séante à Bayonne, dans laquelle cette sérénissime princesse demandait le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, pour régner sur les Espagnes. Le conseil de Castille et la municipalité de Madrid exprimèrent le même vœu.

L'œuvre du malheur de l'Espagne était accomplie. Ferdinand VII avait quitté Bayonne pour aller habiter la prison de Valencay, qu'il ne devait quitter que six ans plus tard, et Charles IV se rendit au château de Compiègne.

L'Empereur, à Bayonne, faisait de la besogne de gouvernement en faveur de son frère Joseph. Murat fut déclaré roi de Naples. Napoléon crut affermir son autorité européenne en mettant ainsi sur chaque trône de l'Europe un prince de sa famille. L'expérience fut cruelle et lui démontra que chez les souverains, comme dans la vie privée, les relations de parenté et les liens de famille sont de faibles barrières, pour retenir dans les bornes du devoir, lorsque l'intérêt personnel parle.

Murat partit pour Naples avec sa femme, qui était bien heureuse d'aller enfin s'asseoir sur un trône, car jusque-là ce n'était pour elle qu'un dur et incommode fauteuil que le fauteuil ducal. Mais un trône!

L'Empereur revint à Paris dans les premiers jours de septembre. Il avait passé à Bayonne plus de temps qu'il ne l'avait voulu ; mais la besogne de l'Espagne n'avait pas été aussi coulante qu'il l'avait cru d'abord.

Déjà depuis longtemps Junot était prévenu que le Portugal était fortement travaillé par l'Angleterre et par les juntes provinciales de l'Espagne.

Un soir, un officier de l'état-major du général Thomières arrive avec des dépêches pressées. Ces nouvelles étaient terribles. Elles annonçaient que les Anglais avaient effectué leur débarquement au nombre de douze mille hommes, avec un immense convoi de munitions et d'artillerie.

Junot se porta au-devant de l'ennemi qui s'avançait sur Lisbonne par la route de Thomar, ayant en effectif quatre fois plus de troupes de ligne que nous.

La bataille se donna le 21 août.

La conduite de toute l'armée fut admirable, chacun semblait vouloir contribuer pour quelque peu à maintenir la gloire de nos aigles.

Le général Kellermann, à la tête d'un régiment, chargea à la baïonnette comme s'il eût voulu gagner une étoile pour ses épaulettes. Le général de Laborde, ayant sa blessure encore ouverte, combattit comme s'il eût été sain et bien portant; le colonel Prost et le colonel d'Aboville, commandant l'un l'artillerie de la première division, l'autre celle de la seconde, firent tous deux des prodiges de valeur. Le général en chef, voulant arrêter la retraite, et s'étant jeté au-devant des troupes avec trop d'impétuosité, faillit être pris par un escadron anglais.

Malgré tant de valeur et de dévouement, la bataille fut perdue. Nous demeurâmes néanmoins maîtres du champ de bataille, circonstance heureuse, en ce qu'elle permit de couvrir la retraite des blessés.

Après la bataille de Vimeiro, Junot demanda aux généraux Loison, de Laborde, Kellermann et Thiébault, ce qu'ils jugeaient convenable de faire. Une retraite, même à marche

forcée, était impossible au travers de l'Espagne. Les circonstances étaient presque désespérées.

Le résultat de la conférence provoquée par le duc, fut d'envoyer le général Kellermann chargé de pleins pouvoirs au camp des Anglais, pour voir ce qu'on pourrait faire avec eux.

Le 22, à onze heures du matin, le général Kellermann se dirigea sur Vimeiro.

Ce ne fut qu'à trois heures que le général Kellermann se trouva en face des avant-postes anglais qui étaient aux mêmes lieux que la veille. Du reste, l'inquiétude des Anglais était telle, qu'à la vue d'un officier général et de son ordonnance, bien qu'il eût mis son mouchoir blanc au bout de son sabre, il eut à essuyer une trentaine de coups de fusil; enfin il fut reconnu parlementaire, et conduit à sir Hew Dalrymple, arrivé le matin, et qui venait remplacer lord Wellington pour signer la convention de Cintra. En vérité, ce n'était pas la peine.

Malgré l'habileté du général Kellermann, il s'éleva quelques difficultés. Junot dit alors :

— Ce n'est pas une grâce que je demande. Si l'on me refuse les conditions réclamées pour mon armée, je me retire sur Lisbonne; je fais sauter les forts; je brûle les arsenaux, la flotte; et, maître des deux rives du Tage, je me retire par l'Espagne, en laissant de terribles marques de mon passage.

Enfin, M. de La Grave, aide de camp du duc d'Abrantès, partit de Lisbonne le 5 septembre, et arriva à Paris dans les premiers jours d'octobre, apportant à l'Empereur la convention définitive qui avait été signée le 30 août par les deux généraux en chef; cette admirable convention qui produisit un grand effet en Angleterre.

Junot fut grandement placé par ce fait de la convention de Cintra, mais il le fut plus haut dans les pays étrangers que dans sa patrie; l'Empereur voulait des victoires, et ne voulait que des victoires. Tout ce qui n'était pas un triomphe était pour lui une défaite.

Pourtant, la gloire des armes françaises n'avait pas été souillée, et c'était à Junot, bien à lui seul qu'on le devait.

L'Empereur était en Espagne, où il avait fait ce qu'il faisait partout. A peine avait-il paru, que son nom seul avait répandu l'épouvante, et que les Espagnols comme les Anglais, avaient cédé à son génie. Madrid était sous l'effet du charme; l'Espagne était soumise en apparence, et rien dans le fait ne faisait soupçonner que l'incendie allait éclater avec plus de violence, quand le maître de tous allait s'éloigner du foyer du danger.

Tandis que l'Empereur en Espagne, chassait les Anglais, et qu'il cherchait la victoire jusque sur le sommet des Asturies, les affaires ne prenaient pas une bonne tournure en Italie auprès du Saint-Père, et l'horizon s'obscurcissait tout à fait en Allemagne. M. de Metternich était traité avec une froideur qui devait avoir une cause, et pour montrer cette froideur tout à fait d'une manière positive, un jour de grand cercle, madame de Metternich ne fut pas invitée à souper à la table de l'Impératrice, ni même à aucune des tables des princesses. C'était presque une insulte.

SIÈGE DE SARAGOSSE

Pendant ce temps, Junot était devant Saragosse, où le siège le plus étrange qui fut jamais était dirigé par lui, si toutefois on peut appeler un siège l'attaque successive de chaque maison. La peste menaçait de répandre ses ravages au dehors de la ville, comme elle le faisait au dedans. Chaque jour on attaquait une maison; les Espagnols la défendaient de chambre en chambre : chaque réduit était le tombeau d'un des nôtres, ou d'un Espagnol.

— Je ne puis supporter ce spectacle, m'écrivait Junot. Il faut un cœur de pierre, ou plutôt il faut n'en pas avoir.

Les officiers qui ont assisté à ce terrible drame ont pu également en donner une idée. Le général Lacoste, entrant dans une des rues de Saragosse, qui ne présentait que calme et solitude, dit à Junot en riant :

— Voilà un appât, nous y laisserons-nous prendre?

— Je ne te le conseille pas, lui répondit Junot; la mort est derrière ces murs silencieux.

Lacoste regarda une mauvaise fenêtre dont les assiégés avaient fait une meurtrière qui gagna sinistrement son nom dans cette journée, et tombant au même instant frappé d'une balle au front, il vint rouler aux pieds de son frère d'armes. Il était mort sur le coup.

Saragosse pris, les cinquante mille cadavres empestés, jetés dans l'Èbre ou dans les fosses, une sorte de tranquillité sourde rétablie dans la ville, les moines furent examinés dans leur conduite passé pour en faire un exemple. C'était une mesure qu'on jugeait nécessaire. Les moines eurent peur; et un beau matin une députation du chapitre de la cathédrale de Saragosse, qui est Notre-Dame du Pilar, s'en vint s'agenouiller devant le maréchal Lannes, en lui demandant comme une faveur d'accepter le petit présent qu'elle lui apportait, et qui était le tiers du trésor de Notre-Dame du Pilar. Ils avaient, disaient-ils, destiné les deux autres tiers au duc d'Abrantès et au duc de Trévise.

Le trésor de Notre-Dame du Pilar était une belle et rare chose. Dans la soirée du même jour, le maréchal Lannes envoya un de ses officiers pour demander le trésor en totalité et il l'apporta à Paris.

— J'ai rapporté de là-bas quelques méchantes pierres de couleur qui ne valent rien. Junot et Mortier ont fait les fiers; moi, je les ai blâmés, et si vous voulez me les donner, dit-il à l'Empereur, vous me ferez plaisir.

L'Empereur les lui donna sans savoir ce qu'il lui donnait.

M. de Metternich avait quitté Paris comme jamais un ambassadeur n'a quitté la capitale du royaume dans lequel il représente son maître, ayant ses enfants, sa femme, retenus comme otages; et lui, attaqué dans ses plus précieux droits, contraint de quitter Paris dans une voiture dont les stores fermés cachaient aux yeux de tous une

figure innocente, un noble front qui ne pouvait rougir que pour nous !

Pendant ce temps, Masséna passait l'Inn, brûlait Scharding, Passaw, et rappelait le héros de Gênes et de Rivoli. Napoléon semait de la graine de lauriers devant tous ces hommes qui n'avaient plus qu'à en faire des gerbes. L'Empereur lui-même fut un foudre de guerre dans le commencement de la campagne de Wagram, furieux que l'ennemi eût l'audace de le prévenir; il fondit sur lui et scia pour ainsi dire l'armée autrichienne en deux ; il la força à se précipiter dans les défilés de la Bohême, et, pendant dix jours, frappée à coups redoublés par la main de Napoléon, qui, toute petite et blanche qu'elle était, maniait une massue foudroyante, cette armée put à peine retrouver son souffle pour fuir cet homme, qui venait encore commander aux vieux remparts de Vienne de s'abaisser devant lui.

Toutefois, cette campagne ne fut pas comme celle d'Austerlitz ; le deuil suivait nos triomphes et chaque bulletin faisait pleurer mille familles, car Napoléon avait toujours cette voix puissante qui disait au soldat : « Marche! » Et il marchait. « Meurs ! » Et il mourait.

La bataille d'Essling est livrée ; l'archiduc Charles est en face de Napoléon, les deux armées sont engagées, et la mort tombe avec furie sur les deux partis. Le nôtre perd son plus brave appui, le maréchal Lannes est frappé à mort ! C'est une horrible boucherie.

Pauvre Lannes ! quels regrets il excita dans l'armée, dans la France ! J'ai encore la lettre de Junot qui me parle de cet événement « qui met le deuil, m'écrit-il, dans la grande » famille militaire. En recevant ma lettre, tu feras faire un » habit de deuil à mon fils, et il le portera deux jours avec » un crêpe à son petit bras. Quant à moi, je le porterai huit » jours. »

Enfin l'Empereur fit la paix avec l'Autriche. Ce fut le duc de Cadore qui signa le traité avec le prince de Metternich, père du prince de Metternich aujourd'hui chancelier de cour

et d'État. Cette paix était terrible pour l'Autriche, déjà frappée de près de 300 millions d'impositions. Cependant elle signa sans murmurer! La vengeance n'était pas loin!

Lorsque l'Empereur rentra dans Paris, il dut se convaincre du changement d'esprit de sa belle capitale. La France trouvait que ses lauriers se mettaient maintenant à haut prix.

Un autre intérêt venait se mêler aux intérêts politiques, d'autant qu'il s'y rattachait aussi : c'était le divorce de l'Empereur, dont on n'osait parler qu'à voix basse, mais enfin, je le répète, on en parlait.

Je revis l'Impératrice à la Malmaison; j'allai y déjeuner avec Joséphine, ma fille aînée, celle de ses filleules qu'elle aimait le mieux. C'était en vain qu'elle s'occupait des choses qui lui plaisaient : on voyait souvent ses yeux se mouiller de larmes, elle pâlissait et son attitude annonçait la souffrance.

— Il fait bien froid! répétait-elle souvent en ramenant son châle autour d'elle.

Hélas! c'était son pauvre cœur qui était atteint par cette glace de la douleur qui ressemble au froid de la mort! Je la regardais en silence, car le respect m'empêchait d'aborder un semblable sujet de conversation. Je devais attendre qu'elle m'en parlât; ce ne fut pas long.

Nous étions alors dans la serre; la petite courait dans les galeries fleuries, et l'Impératrice et moi nous suivions lentement en silence. Tout à coup elle s'arrêta, cueillit quelques feuilles d'un arbuste qui était près d'elle, et me regardant avec une expression presque déchirante, elle me dit :

— Savez-vous que la reine de Naples arrive?

Ce fut à mon tour de pâlir.

— Non, Madame.

— Eh bien! elle arrive dans huit jours.

Nouveau silence.

— Et Madame-mère, l'avez-vous vue depuis votre retour?

— Certainement, Madame, et, j'ai même fait mon service auprès d'elle.

L'Impératrice se rapprocha aussitôt de moi, quoiqu'elle en

fût déjà très près, et me prenant les mains, elle me dit avec une expression de douleur qui, encore aujourd'hui, après vingt-quatre ans d'intervalle me retentit au cœur :

— Madame Junot, je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous avez entendu dire sur mon compte, je vous le demande comme une grâce.

Elle parlait avec une telle véhémence que ses lèvres tremblaient, et que ses mains étaient humides et froides.

— Madame Junot, me dit-elle, rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, ici, dans cette serre, dans ce lieu qui est un paradis, et qui sera peut-être bientôt pour moi un enfer; rappelez-vous que cette séparation me tuera.

Elle sanglotait. Joséphine revint en courant, et lui tira son châle pour lui montrer des fleurs qu'elle avait cueillies, car l'Impératrice l'aimait tellement qu'elle lui permettait de cueillir des plantes dans sa serre; elle la prit dans ses bras, et, la soulevant de terre, elle l'embrassa longuement en la serrant convulsivement contre elle. L'enfant se jeta sur elle en l'entourant de ses petits bras.

— Je ne veux pas que tu pleures! s'écria-t-elle.

L'Impératrice la reprit et l'embrassa avec plus de tendresse encore.

— Ah! me dit-elle, si vous saviez tout ce que j'ai souffert chaque fois que l'une de vous apportait son enfant près de moi! Je serai chassée. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je l'aime plus que ma vie, et bien plus que ce trône, cette couronne qu'il m'a donnés.

L'Impératrice a pu être plus belle dans sa vie, mais jamais plus attrayante que dans cet instant. Si Napoléon l'avait vue alors, il n'aurait jamais divorcé.

On était alors au 25 novembre, et tout était commandé pour célébrer dignement le double anniversaire d'Austerlitz et du couronnement. La ville de Paris voulait se distinguer, et le comte Frochot avait des projets vraiment féeriques. La cour devait être, comme toujours, transformée en une immense salle de danse, et la galerie qui existe n'en était

qu'une avenue. L'Empereur, lui-même, tout en affectant une sorte de gaieté soutenue mais forcée, donnait le ton de la contrainte; on prévoyait un malheur. C'en était un grand que celui de la séparation de Napoléon Bonaparte avec Joséphine.

J'étais partie de mon hôtel à trois heures, parce qu'on avait dit la veille que l'Empereur et l'Impératrice dîneraient à l'Hôtel de Ville, et je devais servir l'Impératrice si cela avait lieu. Le comte Frochot m'avait donc priée d'arriver de bonne heure, et Frédéric m'avait couronnée de diamants et empanachée dès le matin et avant trois heures, je me rendis à l'Hôtel de Ville.

Les préparatifs étaient admirables. Je me rendis dans le petit salon sur l'escalier, je vis entrer M. le comte de Ségur. Il m'appela dans une embrasure de fenêtre.

— Eh bien, me dit-il à voix basse, notre belle gouvernante, vous n'avez plus que faire ici. L'Impératrice, continua-t-il plus bas, ne doit être reçue que par Frochot. J'ai dit. M'avez-vous entendu?

J'étais comme une statue.

— Et pourquoi cette défense?

— Je l'ignore! Ou plutôt je le sais bien; mais je ne veux pas le dire.

Il se mit à rire; mais moi je ne riais pas.

Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assise que le tambour battit aux champs, et l'Impératrice arriva.

Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement! Jamais sa physionomie ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée. Il était évident qu'elle ne s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier. Lorsqu'elle arriva dans la grande salle, lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir peut-être pour la dernière fois, alors, ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais ses yeux, j'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui

dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta un douloureux regard.

Elle était suivie de madame de La Rochefoucauld, sa dame d'honneur, et de deux dames du palais. Elle s'assit aussitôt son arrivée. Elle devait se sentir mourir, et pourtant elle souriait! Oh! tortures d'une couronne! Junot était auprès d'elle.

On battit aux champs une première fois pour annoncer l'Empereur. Peu de moments après il parut s'avançant d'un pas rapide : il était accompagné de la reine de Naples et du roi de Westphalie.

Napoléon revoyait Paris dans une situation qui pour lui était étrange; il était bien vainqueur d'une monarchie ennemie, mais la France était couverte d'habits de deuil. Les lauriers commençaient donc à n'être plus aussi verts. On parlait de divorce. Joséphine était aimée, et cette nouvelle faisait murmurer le peuple et la bourgeoisie de Paris. L'Empereur savait tout cela et sa physionomie en entrant dans l'Hôtel de Ville, disait bien qu'en effet il le savait....

La chaleur était extrême, quoiqu'au dehors le froid fût rigoureux. La reine de Naples voulant faire dire aux Parisiens : « Soyez la bien-revenue parmi nous! » parlait à tout le monde avec l'accent d'une extrême bonté. L'Empereur parcourait le bal, parlant, questionnant, et suivi de Berthier qui trottinait à côté de lui. Le nom de Berthier me rappelle une bien légère circonstance qui eut lieu ce même soir et me fit mal. L'Empereur se levait de son fauteuil, descendait les marches du trône pour aller dans le bal faire une dernière visite; je le vis se pencher vers l'Impératrice pour lui dire probablement de venir aussi. Il se leva le premier; Berthier, qui était derrière lui, se précipita pour le suivre; et, comme l'Impératrice se trouvait déjà levée, il se prit dans la queue de son manteau, manqua de tomber et de la faire tomber et sans lui faire d'excuse, fut rejoindre l'Empereur. Certainement Berthier n'avait aucunement la volonté de manquer à l'Impératrice; mais il savait le secret; il connaissait tout le

drame qui s'allait jouer! Et certes il n'eût pas fait ce que je viens de rapporter un an plus tôt. L'Impératrice s'arrêta tout aussitôt avec une dignité remarquable; elle sourit comme d'une maladresse, mais ses yeux étaient pleins de larmes, et ses lèvres tremblantes.

La chaleur était extrême, je me trouvai tout à fait mal. Junot m'emporta dans ma voiture et me ramena chez moi. C'est ainsi que se termina cette fête si tristement commencée.

CHAPITRE XIII

Le divorce est déclaré. — Douleur de Joséphine. — Mariage de Napoléon avec Marie-Louise. — Le chien et les bêtes de la nouvelle Impératrice. — Portrait de Marie-Louise. — Le roi de Rome et son père.

Enfin le divorce fut déclaré. On s'y attendait, et je ne puis rendre l'effet que produisit cette nouvelle dans toute la France ; dans le peuple et dans la bourgeoisie ; il fut immense. Pour eux, c'était son étoile qui se voilait. Pour la haute classe il y eut indifférence pour le plus grand nombre ; mais en général ce fut cependant un sentiment de bienveillante tristesse. On regrettait déjà la bonté de Joséphine, car une voix qui ne sera jamais démentie sera celle qui la proclamera bonne et indulgente. Pour moi, j'en éprouvai une peine profondément vive, et le lendemain même de l'événement je fus à la Malmaison. Madame la comtesse Duchâtel me demanda de la mener, et nous y fûmes ensemble.

Le prince Eugène, dont on connaît l'amour pour sa mère, se trouvant alors à Paris, dut remplir les fonctions de chancelier d'Etat, et ce fut lui qui porta le message de l'Empereur au Sénat.

— Les larmes de l'Empereur, dit le noble jeune homme, suffisent seules à la gloire de ma mère.

Et les siennes ! Comme elles étaient brûlantes dans cette horrible journée !

L'Impératrice reçut tous ceux qui voulurent aller lui rendre leurs devoirs. Le salon, la salle de billard et la galerie étaient

remplis de monde. Quant à l'Impératrice, jamais elle ne fut autant à son avantage; elle était assise à droite de la cheminée, au-dessous du beau tableau de Girodet, mise très simplement, coiffée d'une vaste capote verte, qui pouvait au besoin lui servir de refuge pour cacher ses larmes qui coulaient doucement sur ses joues tout aussitôt qu'il arrivait quelqu'un dont la vue lui rappelait les beaux moments de la Malmaison; ces temps du consulat qui n'eurent, comme toutes ses joies, que quelques jours heureux, suivis de tant d'années de souffrances; mais ce qui touchait à provoquer les larmes de ceux qui l'approchaient, c'était l'expression profonde d'une douleur déchirante. Elle levait les yeux sur chaque personne qui entrait; elle lui souriait encore; mais, si cette personne était de son ancienne intimité, alors ses larmes coulaient immédiatement et couvraient ses joues, mais sans effort, sans aucune de ces contractions qui rendent un visage de femme si peu agréable quand elle pleure. Sans doute, le désespoir de l'Impératrice Joséphine aura fait bien du mal à l'Empereur. Eh bien! je ne sais en vérité s'il aurait résisté à cette expression muette et déchirante d'une âme à l'agonie.

Lorsqu'il y eut moins de monde, je me hasardai à m'approcher d'elle. Elle me prit la main, me la serra.

— Merci, me dit-elle.

— Ah! madame!

Et je lui baisai la main. Ce seul mot m'avait été au cœur.

Le 9 juillet 1809, Murat alors à Naples, transmit les ordres de l'Empereur et le Saint Père fut enlevé au milieu de la nuit par le général Radet, officier de gendarmerie. Sommé par lui d'obéir à Napoléon, le pape répondit que sa double dignité de souverain et de chef de l'Église le mettait hors de la juridiction de l'Empereur des Français. Transféré d'abord à Grenoble, Pie VII n'y demeura que peu de temps. L'Empereur donna ordre qu'il fut conduit à Savone. Là, il fut gardé presque à vue, et n'avait aucune liberté que celle de dire la messe.

L'alliance étrangère que l'Empereur voulait contracter devait avoir des résultats funestes pour la France, comme pour Napoléon. Ce fut à Burgos que je reçus la première nouvelle de cette étrange union. Les lettres qui m'en parlaient me la présentaient comme un événement des plus heureux ; mais une autre lettre que je reçus d'un ami clairvoyant me parlait du mal que pourrait exercer ce mariage avec une archiduchesse d'Autriche sur la destinée de Napoléon, vainqueur dans plus de vingt batailles rangées, des armées autrichiennes, ayant fait fuir deux fois la famille impériale de son royal séjour. Ces offenses sont indélébiles dans leurs taches, elles ne s'effacent jamais.

Il était visible que l'Autriche mutilée et encore sanglante voulait que ce mariage de la jeune archiduchesse Marie-Louise, servît d'appareil au moins momentané à ses blessures. Napoléon ne vit rien, il crut consolider par là ses alliances du Nord, et poursuivre plus en paix ses opérations de la Péninsule.

On sait que le prince de Neufchâtel fut chercher l'Impératrice à Vienne pour la conduire à Paris. Lorsqu'elle eut été épousée par son oncle le prince Charles, et que toutes les cérémonies d'étiquette furent achevées, il fallut songer au départ. Marie-Louise pleurait à la pensée de quitter sa famille.

Le jour du départ arriva enfin. L'Impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes, et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était fâchée de lui paraître aussi faible :

— Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle ; voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont de mes sœurs ; cette tapisserie a été faite par ma mère ; c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux.

Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui ne lui vînt d'une main chérie; et puis, les oiseaux qui étaient dans la volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par Fortuné, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie, et qui eut les reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient été déplaisants à l'Empereur. Aussi François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne et n'emportât aucune de ses bêtes avec elle.

Il y avait toutefois dans ces regrets une preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Berthier, qui, lui-même, avait de la bonté. En voyant tout ce deuil, là où il n'aurait voulu voir que joie et transport, il lui vint une idée qu'il accueillit aussitôt.

Il fut rejoindre l'Empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes; il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres, et, au bout de deux heures tout fut prêt. Il fut prendre l'Impératrice. On partit. Elle arriva en France. Là elle vit des fêtes, des merveilles, et elle oublia un peu le chien et la perruche. Puis on arriva à Compiègne, de là à Saint-Cloud; puis à Paris. C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête de son favori, lorsque prenant par la main cette jeune femme qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial des Tuileries!

— Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! criaient cent mille voix....

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :

— Viens, Louise; il faut que je te paye du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un de ces corridors

sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

— Où donc allons-nous? disait l'Impératrice.

— Viens toujours.

Tout à coup il s'arrêta devant une porte fermée; un bruit se fit entendre; c'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait senti ceux qui s'approchaient; il grattait de l'autre côté de la porte. L'Empereur l'ouvrit, et poussa doucement l'Impératrice dans une pièce où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait, puis les objets devinrent plus distincts et se détachèrent pour la frapper au cœur. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon, et fondit en larmes.

Impératrice du premier des empires, Marie-Louise retrouvait au milieu des pompes triomphales ces joies de l'enfance, ces délices de famille, qui lui garantissaient que celui auquel son père avait lié son bonheur lui en rendrait bon compte. Cependant, l'Impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières, et jusqu'à son chien! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

— Es-tu contente, Louise? lui demanda l'Empereur.

Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras; ils étaient alors près de la fenêtre, et quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors, et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées. Dans ce moment, un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte, et la tête de Berthier se laissa voir. L'Empereur lui prit la main, et le fit entrer.

— Tiens, Louise, dit-il à l'Impératrice; j'ai eu la récompense, et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée de transporter ici ce qui pouvait adoucir tes regrets; embrasse-le aussi lui, pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux; il prit la main de Marie-Louise, mais l'Empereur la poussa doucement vers lui.

— Non, non, pas ainsi; embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné; et que l'autre a oublié, à peine était-il dans la nef de l'exil!

En Portugal, toutes les nouvelles que je recevais me parlaient de la nouvelle Impératrice. Une lettre singulière à cet égard était une lettre du cardinal Maury :

« Ce serait une entreprise inutile que de tenter de vous » faire comprendre combien l'Empereur aime notre char- » mante Impératrice, m'écrivait-il, elle est jeune et fraîche » comme le printemps. Si vous saviez comme elle est gaie, » gracieuse, et surtout familière avec les personnes que » l'Empereur admet dans son intimité! L'Impératrice est » charmante pour ceux à qui l'Empereur a fait la faveur » d'accorder les petites entrées aux Tuileries. On y va le » soir faire sa cour, on joue avec Leurs Majestés, soit au » reversis, soit au billard. »

Marie-Louise étant jeune, ignorante des usages du monde, quoiqu'elle connût l'étiquette de la cour, habituée à une grande retraite intérieure et à une vie toute de famille, celle qui lui fut prescrite ne l'étonna, ni ne l'ennuya. Elle était alors âgée de dix-neuf ans. Sa taille était ordinaire et si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais ce dont elle manquait entièrement, c'était de la grâce. Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble, mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard kalmouck avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne à la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportion; une grande fraîcheur, des jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon. Il était habitué pourtant à regarder de jolis visages. Quoi qu'il en soit, il aimait beaucoup alors Marie-Louise, c'est un fait certain.

Bientôt la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur de l'Empereur.

LE ROI DE ROME ET SON PÈRE

Une tradition qui demeurera éternellement vivante, sera celle du 20 mars 1811, lorsque le premier coup de canon annonça enfin que Marie-Louise était mère. A ce premier retentissement, la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement et quand un vingt-deuxième coup tonna enfin, alors un seul cri, un seul! — mais poussé par un million de voix, — retentit dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de naître le fils du héros, et autour duquel la foule était si pressée qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre.... Et les chapeaux volaient en l'air, les mouchoirs flottaient. On courait, on s'embrassait, on s'annonçait la grande nouvelle en riant, et pourtant avec des larmes, mais des larmes de joie. Car les vieux soldats voyaient dans ce fils de leur général bien-aimé, de leur Empereur respecté et chéri, ils voyaient tout un avenir.

Et LUI, cependant, caché derrière un rideau, il voyait ce peuple, il entendait sa joie, ses vœux. Et cette âme d'acier s'amollit sous ces accents d'amour. Il pleura! il pleura d'émotion! Cette joie populaire fut trouver dans son âme tout ce que le Ciel y avait versé de tendre, de bienveillant, et ce qui jusqu'alors ne s'était pas développé en lui.

A onze heures, madame Blanchard monta en ballon et partit de l'École-Militaire pour aller annoncer autour de Paris la naissance du fils de l'Empereur. Le télégraphe fut aussitôt mis en mouvement et toutes les grandes villes de l'Empire furent instruites, et à quatre heures après midi on savait que la joie des provinces était égale à celle de Paris.

Le roi de Rome fut ondoyé le jour même de sa naissance à neuf heures du soir, dans la chapelle des Tuileries. Toute la famille impériale y suivit l'Empereur, qui s'y rendit avec des émotions profondes. L'Empereur fut donc à la chapelle, suivi de sa maison, de celle de l'Impératrice, de

celle de Madame-mère et des princesses ses sœurs, ainsi que des rois ses frères.

Il se plaça au milieu de la chapelle, sous un dais, à son prie-Dieu. On avait mis un socle de granit sur un tapis de velours blanc brodé d'abeilles d'or et sur ce tapis était un vase de vermeil destiné à servir de fonts baptismaux. L'expression de la physionomie de l'Empereur était admirable. Elle était grave et douce. Quand il s'approcha surtout pour présenter le roi de Rome à l'ondoiement, alors il y eut un moment de silence, un de ces moments uniques dans la vie. Ce silence était non seulement religieux, mais on comprenait qu'il n'était pas de parade comme il aurait pu l'être dans une pareille circonstance. Ce recueillement momentané formait aussi un contraste touchant avec le bruit joyeux des acclamations du dehors qui faisaient vibrer les vitraux de la chapelle.

Il faut avoir connu cette noble et sérieuse figure de Napoléon, pour se rappeler avec surprise l'expression de joie délirante qui l'anima dans le moment où le premier cri de son enfant, *de son fils,* frappa son oreille. Il courut avec l'impétuosité d'un jeune homme de vingt ans, auprès de ce fils que la fortune lui avait réservé pour la plus haute, mais aussi pour la dernière de ses faveurs! Il l'embrassait avec une tendresse toute de cœur et d'effusion.

Qui n'a pas vu Napoléon sous l'influence de ses émotions intérieures, causées par des peines ou des joies domestiques, ne l'a pas connu comme il devait l'être.

On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh! mon Dieu, que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'Empereur, car il adorait son fils, et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans; il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes.

puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait faire des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été un peu trop vive ; alors l'Empereur lui disait :

— Comment, Sire, tu pleures ? Oh ! un roi qui pleure ! que c'est vilain ! fi ! fi ! c'est laid !

L'heure à laquelle on le menait à l'Empereur n'était pas positivement réglée, et ne pouvait pas l'être ; cependant celle du déjeuner était particulièrement adoptée ; il lui faisait boire du vin de Bordeaux, ou bien trempait son doigt dans le verre et le lui faisait sucer. Quelquefois c'était dans de la sauce qu'il trempait son doigt, alors il en barbouillait le visage du jeune prince qui riait de tout son cœur en voyant son père aussi enfant que lui, et ne l'en aimait que davantage. Les enfants aiment toujours ceux qui jouent avec eux.

Un jour l'Empereur lui avait mis ainsi de la sauce au bout du nez, du menton et sur les joues. Le roi de Rome, que cela amusait beaucoup, voulait qu'il en fît autant à maman Quiou. C'est ainsi qu'il appelait madame de Montesquiou.

Le choix que l'Empereur avait fait d'elle pour gouvernante de son fils prouvait bien comme il savait juger les hommes. C'était le choix le plus excellent, le plus parfait que l'on pût faire. Noble de nom, noble de cœur, elle possédait réellement ce que le monde n'accorde souvent qu'à la fortune et à la faveur, l'estime de tous.

La conduite admirable qu'elle a tenue envers le roi de Rome à l'époque des malheurs de son père, serait digne à elle seule d'inspirer amour et respect.

Marie-Louise n'aimait pas madame de Montesquiou, qu'elle aurait dû aimer comme une sœur, comme une mère, pour les soins qu'elle prodiguait à son fils ; Marie-Louise, dont on fait l'éloge en disant qu'elle ne faisait pas de mal, portait en tout une apathie de cœur et d'affection, dont la gouvernante de son enfant n'a pas été exempte plus qu'une autre. Cet enfant lui-même, comment en était-il traité ? J'ai vu Marie-Louise

arriver auprès de son fils quand elle descendait de cheval, ou qu'elle allait y monter, lui faire quelques signes de tête; ce qui, presque toujours, faisait crier l'enfant, parce qu'elle portait un grand panache de plumes dont l'ondulation effrayait le pauvre petit et le faisait pleurer; d'autres fois, lorsqu'elle ne sortait pas, elle passait à quatre heures dans les appartements de son fils. Elle avait avec elle un ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait par manière de contenance, en regardant le petit roi par intervalles et lui disant en remuant la tête :

— Bonjour, bonjour!

Et un quart d'heure était à peine écoulé, qu'on venait avertir l'auguste mère que M. Isabey ou M. Paër l'attendaient dans ses appartements, l'un pour sa leçon de dessin, l'autre pour sa leçon de musique. Elle aurait bien dû rester plus longtemps chaque jour pour prendre des leçons de maternité de celle qui la remplaçait si bien. Mais cela ne s'apprend pas.

Puis tous les matins, à neuf heures, on portait le jeune roi chez l'Impératrice; elle le prenait quelquefois, le caressait, ensuite elle le remettait à la nourrice. Et que croyez-vous qu'elle faisait après? elle lisait les journaux, les feuilles, comme on dit en Allemagne. Et comme l'enfant prenait de l'humeur de ne pas être amusé comme par son père, et qu'il se voyait entouré de figures sérieuses, il pleurait, devenait méchant, et on l'emmenait.

Lorsque j'arrivai à Paris, à mon retour d'Espagne, l'Empereur et l'Impératrice venaient de faire un voyage dans le nord de la France. Le baptême se fit au retour.

Le jeune prince reçut les noms de Napoléon-François-Charles-Joseph! Ces noms sont ceux de ses parrains; ils se trouvent dans son extrait de baptême; ils se trouvent aussi sur la pierre tumulaire posée sur lui à vingt et un ans!

Le jeune prince n'avait encore qu'un an, lorsqu'un jour à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'Empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils,

et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau; ensuite il fut se placer à quelque distance à demi couché dans l'herbe, et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée, et que le chapeau lui descendait jusqu'au menton, le faisait ainsi jouer à colin-maillard avec son père; mais l'Empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras, afin de lui éviter une chute!

Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un d'eux, en me parlant de lui, il y a peu de jours encore, pleurait comme une femme, au souvenir si gracieux du roi de Rome, accourant le matin dans les grands appartements, et arrivant seul à la porte du cabinet de l'Empereur, car madame de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier, et lui disait de sa voix argentine, mais impérative :

— Ouvrez-moi; je veux voir papa.

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela? Je suis le petit roi!

— Mais Votre Majesté est toute seule.

C'était l'Empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante. Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante. Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien. Il attendit madame de Montesquiou qui arriva une demi-minute après; aussitôt il saisit la main de sa gouvernante, et regardant fièrement l'huissier, il lui dit :

— Ouvrez! le petit roi le veut!

Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait :

— Sa Majesté le roi de Rome!

On a beaucoup parlé de sa violence. Il est vrai qu'il était

emporté dans ses vouloirs, et qu'il se mettait facilement en colère, mais c'était un des caractères distinctifs de ses cousins. Presque tous étaient ainsi. J'ai vu Achille Murat avoir des accès de colère tellement violents qu'ils étaient suivis de convulsions; et cela, précisément à l'âge du roi de Rome. Madame de Montesquiou le corrigea une fois de cette violence dans ses volontés. Au milieu de l'accès le plus vif, elle fit fermer, quoiqu'en plein jour, les volets de toutes les fenêtres. L'enfant, tout étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

— Pour qu'on ne vous entende pas, Sire. Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.

— Est-ce que j'ai crié bien fort?

— Sans doute.

— M'a-t-on entendu?

— Je le crains pour vous.

Alors l'enfant se prit à pleurer, mais de repentance; il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante.

— Je ne le ferai plus jamais! maman Quiou! Pardonne-moi!

Un jour il arriva que le roi de Rome, allant voir l'Empereur, entra dans son cabinet comme le conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne. Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit :

— Vous n'avez pas salué, Sire; allons, saluez ces messieurs.

L'enfant se tourna, et se penchant légèrement en avant, il envoya un baiser avec sa petite main à la troupe ministérielle. L'Empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras, et dit aux ministres :

— Ah ça, j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas que je néglige l'éducation de mon fils; et il sait très bien sa *civilité puérile et honnête*.

Ceux qui avaient l'habitude et la familiarité de l'Empereur

savent que c'était un de ses mots favoris dans sa bonne humeur, que celui de civilité puérile et honnête.

Le jeune Napoléon était bon, et l'on voyait qu'il l'eût été davantage plus tard. Je sais de lui une foule de traits touchants qui indiquent un bon cœur.

Lorsqu'il était à Saint-Cloud, il aimait beaucoup qu'on le mît à la fenêtre pour voir tous ceux qui passaient. Un jour, il aperçut, à quelque distance, une jeune femme en grand deuil, tenant par la main un enfant, tout en noir comme elle, et à peu près de l'âge du jeune prince. Il tenait à la main un grand papier, qu'il élevait souvent vers la fenêtre du roi de Rome.

— Pourquoi donc est-il tout en noir? demanda le jeune roi à sa gouvernante.

— Parce que, sans doute, il aura perdu son père. Voulez-vous savoir ce qu'il veut?

L'Empereur avait ordonné que son fils fût très accessible de bonne heure à tous les malheureux qui le viendraient solliciter. L'enfant et sa mère furent introduits. C'était en effet une jeune veuve; son mari était mort depuis trois mois, des suites de blessures reçues en Espagne, et elle sollicitait une pension. Son fils était à peu près de l'âge du roi de Rome. Le roi de Rome, en voyant le jeune solliciteur, eut le cœur touché. L'Empereur était à la chasse, et il ne pouvait lui remettre toutes ses pétitions que le lendemain à son déjeuner. Il fut triste tout le jour, et lorsque le lendemain il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres. Et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

— Tiens, papa, voici une pétition d'un petit garçon; il est habillé tout en noir! Son papa a été tué à cause de toi, et sa maman demande une pension, parce qu'elle est pauvre et qu'elle a du chagrin.

— Ah! ah! dit l'Empereur en attirant son fils à lui, tu donnes déjà des pensions, toi! Diable! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé.

La veuve de l'officier avait des droits mais peut être qu'ils n'auraient été reconnus qu'un ou deux ans plus tard. Le brevet de sa pension lui fut expédié dans la journée, et une année d'arriéré ajoutée à l'ordonnance.

Et puis, qu'il était beau cet enfant, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, dans cette calèche faite en forme de conque, et traînée par deux jeunes daims que Franconi avait dressés, et qui lui avaient été donnés par sa tante, la reine de Naples!

Un jour j'avais été chez le jeune roi; l'Empereur y était, et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est-à-dire en le tourmentant. Il descendait de cheval et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats, et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'Empereur se plaisait à ce jeu, et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

— N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot? me dit-il; convenez qu'il est beau.

Qui de nous a oublié cette journée où l'Empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu au Champ-de-Mars? Il était radieux en entendant les cris de joie délirante de ses vieilles bandes; car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes.

— A-t-il eu peur? demandait l'Impératrice....

— Peur! non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père!

Une chose qui fut remarquée ce même jour, c'est que l'Empereur tint son fils dans ses bras pendant des heures entières. Il semblait puiser dans les regards de cet ange un bonheur jusque-là inconnu pour lui. Après la revue, il causa longtemps avec M. Fontaine, et parla du palais pour le roi de Rome qu'on devait construire en face de l'École-Militaire et du Champs-de-Mars. Et pendant ce temps, l'Empereur avait son fils sur ses bras, et le caressait tout en le faisant jouer. On parla de Rome; M. Fontaine en fit l'éloge, parce qu'il est artiste et fait pour comprendre Rome. Napoléon se

plaignit de n'avoir pas été jusqu'aux portes de cette cité-reine, lui qui avait attaché l'Italie à son nom et son nom à l'Italie !

— Mais j'irai bien sûrement un jour, dit-il à M. Fontaine ; car c'est la ville de mon petit roi.

Et il arrêtait sur son fils cette prunelle ardente et fauve, qui dans ce moment couvait d'amour et de vastes pensées cette tête chérie, objet de tant de soins.

Et voilà le père que ce bourreau d'Hudson-Lowe a torturé dans son cachot de Sainte-Hélène, en lui refusant pendant des semaines entières le buste de son fils, le portrait de son premier, de son dernier né.

Encore un souvenir à propos du petit prince.

Ce fut un triste jour que celui où l'Empereur se dirigea vers l'Allemagne pour y rassembler toutes les troupes qui devaient se ruer sur la Russie. Cependant le temps était beau, l'air était embaumé par ces mêmes violettes qui plus tard devaient nous rappeler la gloire et le bonheur de nos armes. En ce jour, je vois encore l'Empereur avec une expression telle que jamais je ne le vis aussi touché. Il était avec son fils. L'enfant, qui adorait son père, avait ses petits bras passés autour de son cou et paraissait le serrer contre son cœur, ce cœur qui devait cesser de battre à peine au matin de sa vie, et cela parce qu'il était le fils de Napoléon !

Pauvre cher ange, comme il était beau ! comme son père jouissait de sa beauté ! Il était là comme accablé par un bonheur trop grand. Il joua d'abord avec son fils, et puis tout tranquillement l'enfant avait cessé ses jeux, il avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante de son père. Et là, après quelques douces caresses, le royal enfant s'était endormi et son père, après avoir fait un signe de la main, s'était assis bien doucement pour ne pas éveiller son fils. Oh ! qui ne l'a pas vu dans cette attitude pleine de charmes ne le connaît pas ! Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin. Sa nourrice aurait eu la main moins légère.

CHAPITRE XIV

Magnifique quadrille. — Bataille de la Moscowa. — Incendie de Moscou. — Le pape Pie VII à Fontainebleau. — Sixième coalition. — Proclamation de Louis XVIII. — Anecdote plaisante. — Mort de Bessières, de Duroc, du traître Moreau. — Le chien de Moreau.

Le drame politique prenait tous les jours une physionomie plus active et plus sérieuse en même temps. Mais, par une conséquence toute naturelle du malheur que devait produire la guerre de la Péninsule, c'était alors qu'il se faisait sentir de ce côté des Pyrénées et que son contre-coup allait ébranler l'Europe et renverser le trône impérial.

Le ciel de France était nébuleux. C'était vainement que l'Empereur ordonnait des fêtes, qu'il réunissait autour de l'Impératrice Marie-Louise une cour composée de jeunes femmes chargées de la distraire. Ces jeunes femmes étaient inquiètes; elles avaient des frères, des maris, des pères, et la perspective d'une nouvelle guerre était odieuse. Mais on sait que lorsque l'Empereur avait parlé il fallait obéir.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il y eut à la cour, dans la salle de spectacle du château, un quadrille où les sœurs de l'Empereur jouèrent le principal rôle : le quadrille lui-même était insignifiant; il n'y avait de charmant à voir que les deux princesses; la princesse Borghèse était idéale de beauté.

Elle représentait l'Italie, et sous ce costume purement de fantaisie, elle était ravissante. Elle avait sur la tête un léger casque d'or bruni, sur lequel étaient quelques légères têtes

de plumes d'autruche, d'un blanc éblouissant; sa poitrine était couverte par une petite égide à écailles d'or, de laquelle partait une tunique de mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or; ses bras, entourés de larges bracelets d'or, où se voyaient les plus beaux camées de la maison Borghèse, la plus riche en ce genre de bijoux; ses petits pieds étaient chaussés par des brodequins à bandes de pourpre brodées d'or, et dont chaque croisement sur la jambe était arrêté par un camée. La plaque qui réunit l'égide et la fixe sur la poitrine, était un magnifique camée représentant Méduse mourante. C'est sans doute un des morceaux les plus curieux de la collection Borghèse. Le costume de la princesse Pauline était complété par une demi-pipe d'or qu'elle tenait à la main.

Il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit à son arrivée sur la scène, où elle joua une très courte pantomine avec sa sœur, qui représentait la France. Cette idéale créature, toute suave, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage blanc ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvements doux et moelleux, tout en elle, jusqu'à cette nonchalance, était adorable. La reine de Naples avait une robe assez longue, avec un manteau de pourpre brodé d'or elle figurait la France : sa tête était surmontée d'un casque, d'un panache lourd, sans grâce ; et si du milieu de ce monceau de dorures, de perles, de joyaux, il n'était pas sorti une charmante tête, fraîche et gracieusement jolie, c'était à faire un trop bizarre contraste avec cette apparition dont sa sœur faisait le prestigieux effet. Elles dansèrent toutes deux une manière de pas que Despréaux leur composa, et dans lequel la princesse Pauline eut encore tout l'avantage par la légèreté de son costume et la grâce qu'il permettait à ses attitudes.

Et puis il y eut aussi un autre quadrille, celui des *Saisons*, qui fut vraiment charmant par le soin avec lequel tout était fait; et ce qui était une magnificence impossible à imiter, c'était la multitude de ravissantes personnes qui formaient le groupe des *Heures* suivant le soleil.

Ce soleil, c'était M. Charles de Lagrange. Il avait une belle tournure, même une belle figure, quoique ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord. Il faisait Apollon.

Au milieu de cet étincellement de fêtes, l'Europe était agitée. Les empires s'ébranlaient et se menaçaient d'une destruction mutuelle; la France se préparait à la lutte: quant à la Russie, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus se cacher, non seulement elle acceptait le combat, mais elle semblait le provoquer. Les autres puissances étaient toujours craintives; les douleurs de leurs blessures leur rappelaient que Napoléon punit sévèrement le parjure. Servant son pays qui fut toujours en première ligne dans son cœur, le duc de Bassano avait employé toute l'année qui venait de s'écouler à gagner des auxiliaires, c'est-à-dire à les amener à faire des promesses positives. L'Autriche quoique alliée, semblait avoir de la répugnance à poursuivre son frère de Russie. La Prusse se montrait encore plus rétive.

Le 24 février un traité offensif et défensif fut signé à Paris, entre la France et le cabinet de Berlin; quant à l'Autriche, elle était notre alliée naturelle; mais on sait ce qu'il advint de cette alliance contre laquelle l'Empereur s'appuyait avec une si profonde sécurité. Puis le Danemark, la Confédération du Rhin. Tout était pour nous au moment où le premier clairon sonna.

Junot avait sollicité avec ardeur de l'Empereur un commandement quel qu'il fût, pourvu qu'il fît la guerre; il l'envoya à Milan pour prendre la direction des troupes d'Italie et pour les conduire vers le Nord. Junot partit de Paris au moment où l'on allait signer le traité de paix offensif et défensif avec l'Autriche; elle donnait un secours de trente-mille hommes et soixante pièces de canon. C'était le prince de Schwartzenberg qui devait commander les troupes autrichiennes.

Dans le même moment, la Suède signait aussi son traité avec la Russie! Un ancien maréchal de France allait pointer le canon sur ses compatriotes! Bernadotte avait rejeté tout

arrangement proposé. L'Angleterre, aussitôt qu'elle apprit la défection de Bernadotte, s'empressa de reconnaître le traité de la Suède avec la Russie.

Enfin l'Empereur quitta Paris. Il partit et fut en Allemagne pour donner les derniers ordres et rassembler tout ce qui devait marcher; il voyait, avec cet œil si profondément habile, que cette campagne était décisive, et que rien ne pouvait balancer un revers.

Avant de tirer le premier coup de canon, l'Empereur voulut tenter un dernier effort afin de connaître les dispositions définitives de la Russie. M. de Narbonne, malgré toute son habitude des cours, n'avait pu rendre aucun compte lors de la mission de Wilna. Napoléon espéra mieux d'une entrevue avec l'Empereur d'Autriche, devenu son beau-père; et surtout d'une entrevue avec M. de Metternich, car l'Empereur François ne garde pour lui que le ministère du bien à faire dans ses États. Il emmena donc l'Impératrice à Dresde pour la réunir en apparence à son père, mais bien certainement, au fond, pour connaître un peu la route du labyrinthe dans lequel il allait entrer.

L'entrevue ne servit qu'à épaissir et serrer le bandeau.

La campagne de Russie s'ouvrit enfin.

— Soldats! dit Napoléon, la seconde guerre de la Pologne est commencée. La première s'est terminée à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré alliance éternelle avec la France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments. La Russie, est entraînée par la fatalité, ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Marchons en avant!

Pendant les premières semaines, l'Empereur fut victorieux des Russes.

Cependant, la bataille de la Moscowa, gagnée par la bravoure et le talent du maréchal Ney, nous fut aussi fatale dans sa victoire qu'une défaite. Quelle liste funèbre se déroula après la nouvelle de cette bataille! Quel carnage dans cette affreuse journée. On m'a assuré que le nombre des coups de canon qui avaient été tirés dans cette bataille

était de plus de cent trente mille. Mais si nous fûmes vainqueurs, ce fut seulement pour le vain honneur d'être les maîtres d'un champ de bataille jonché de cadavres, de coucher sur une terre trempée de sang!

— Cette nuit, me dit Junot, est une des plus horribles que j'ai passées de ma vie! Pas de vivres! une pluie froide et continuelle! Pas de bois! Et des gémissements, des cris d'agonie de tous côtés!

Les Russes se retirèrent sur Moscou. C'est là qu'était un homme dont la capacité était cachée sous l'enveloppe d'un bouffon. Rostopchin était un homme d'une haute portée, et lorqu'il fit brûler Moscou, il savait bien que la cour de Pétersbourg lui voterait de doubles remerciements.

Cependant nous entrâmes dans Moscou! Nous y entrâmes! Et pourra-t-on le croire, mon Dieu, on y a ri, on y a dansé, on y a joué la comédie!

Ce qui nous parvenait des nouvelles de l'armée était aussi rare qu'il était affréux. Les lettres ne passaient pas.

Ce fut alors que parvint à Paris le premier bruit de l'incendie de Moscou.

Les détails de ce désastre sont trop admirablemeut retracés dans l'ouvrage de M. le comte de Ségur pour que je les renouvelle ici. Junot n'entra pas dans Moscou, et demeura à quelques lieues pour veiller sur les ambulances, qui chaque jour se remplissaient de blessés et de malades. Le froid commençait à faire ressentir son terrible effet dans cette contrée de glace. Il ne s'agissait plus de combattre des hommes. C'était un ennemi dont la force inconnue apportait la mort aussitôt que son souffle vous frappait au visage.

Alors se répandit un découragement de mort sur tous ces braves, qui avaient tant de fois affronté les plus terribles hasards. Je les ai entendus au moment du retour; le front cicatrisé du plus brave de tous pâlissait en parlant seulement de ces terribles heures!

Ce fut alors que Napoléon se détermina à faire sa retraite. Après quarante jours d'occupation, Napoléon abandonne

Moscou. Moscou qu'il s'attendait à voir dans toute sa pompe moscovite et gothique, avec ses richesses orientales, ses jardins, ses coupoles et ses toits d'or, ses palais, ses boyards et dont il ne trouva que le cadavre presque enseveli sous un linceul de cendres.

Napoléon avait arrêté son retour en France au milieu des désastres de la retraite de Russie; il en parla d'abord à Duroc.

Neuf jours après Napoléon était à Dresde, où il vit quelques moments le roi de Saxe. De Dresde il fut à Erfurth. Ce fut là qu'il quitta son traîneau pour prendre la voiture de voyage de M. de Saint-Aignan, notre ministre près le duc de Veimar, et beau-frère de M. le duc de Vicence. Il traversa seulement toutes les villes des frontières, même Mayence; et le 19 décembre, à minuit un quart, l'empereur arriva devant la première grille des Tuileries. L'Impératrice venait de se coucher lorsque la calèche où était l'Empereur s'arrêta à la grille. Il fut d'abord très difficile de le faire reconnaître dans cette petite voiture dans laquelle il était seul avec le duc de Vicence, qui après un tête-à-tête de quatorze jours et quatorze nuits, le déposa enfin à la porte de la chambre de l'Impératrice, et s'en fut lui-même chercher un repos dont il avait grand besoin.

Il est impossible de rendre l'excès de sensibilité auquel l'Empereur fut entraîné lorsqu'il embrassa Marie-Louise et surtout son fils! L'enfant, réveillé à une heure inaccoutumée, fut au moment de pleurer. Puis il reconnut son père, dont le portrait lui était montré chaque jour, et il ne dit plus rien.

Le lendemain matin, 20 décembre, le canon des Invalides gronda presque avant le jour, pour annoncer à Paris que l'Empereur était revenu.

L'année 1813 avait commencé sous les plus tristes auspices; les désastres de l'armée de Russie semblaient en appeler d'autres et le Midi leur répondait d'une voix lugubre par d'autres malheurs et d'autres morts.

Hélas! tandis que nous gémissions sur l'Espagne, le Nord

se couvrait de nuages d'où la foudre devait tomber sur nous!

Nous eûmes à peu près à cette époque le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice à Fontainebleau, où était le pape Pie VII depuis plusieurs mois, après avoir subi une sorte de captivité à Savone. Sa conduite à Fontainebleau avait été admirable; celle d'un apôtre, du véritable vicaire de Jésus-Christ. En l'approchant, l'Impératrice se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction que le Saint-Père lui donna comme à sa fille.

L'Empereur, fut avec le pape comme s'il venait d'arriver de Rome pour le couronnement de 1804.

Il rendit sa faveur et ses bonnes grâces aux évêques et aux archevêques qui avaient encouru son déplaisir.

Averti enfin de son danger et du nôtre, au bruit du tocsin que les puissances européennes faisaient tinter de toutes parts, Napoléon rassembla autour de lui toutes les forces de cette France qui jamais n'est épuisée de son sang et de ses richesses, quand il faut donner l'un et l'autre pour la défense de sa gloire et de son honneur. A la proclamation d'Alexandre qui invite les Allemands à secouer le joug de la France, il répond par son discours au corps législatif.

— Je désire la paix, dit Napoléon, elle est nécessaire au monde. Quatre fois depuis la rupture du traité d'Amiens je l'ai proposée par des démarches solennelles; mais je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme à la grandeur de mon empire. Tant que durera cette guerre maritime, mes peuples doivent se tenir prêts à toute espèce de sacrifice.

Enfin le 1er mars, la sixième coalition continentale contre la France est proclamée en Europe. Et seule, pour la sixième fois aussi, elle regarde ses ennemis avec fierté.

La France devint un camp; les villes un arsenal. L'Empereur, infatigable, activait tout par cet esprit créateur et vivifiant qui nous avait redonné l'existence depuis que nous nous étions donnés à lui.

L'Empereur avait peut-être provoqué la défection de la

Prusse par le refus de placer le roi de Prusse entre les deux empereurs comme intermédiaire pacificateur.

Ce fut de Breslaw que partirent ces édits qui appelèrent sous les armes toute la jeunesse combattante de la Prusse. Trente jours n'étaient pas écoulés que 140,000 soldats, brûlant de cette même ardeur militaire que nous avions vue à nos frères et à nos pères en 1792, étaient disposés à résister à Napoléon non plus cette fois comme à Iéna, mais le sabre aux dents, le pistolet au poing et la rage au cœur; ils l'attendaient sur leur frontière, résolus déjà à la quitter pour venir attaquer la nôtre. Tous ces armements se faisaient dans le silence et l'ombre. Le grand coup d'État européen se préparait mystérieusement. Bernadotte et la Russie, la Prusse et l'Autriche, furent soumis à l'Angleterre. Fouché et M. de Talleyrand n'étaient pas étrangers à toutes ces affaires.

L'Empereur avait depuis quelque temps des soupçons très violents contre M. de Talleyrand.

Cependant, il est positif que l'Europe était dans un désintéressement profond de la maison de Bourbon.

J'entendais tous les jours des conversations dans lesquelles on parlait des périls de la France, et jamais on ne s'appuyait pour son salut sur le retour des Bourbons ramenés par les alliés. C'est alors que parut cette fameuse proclamation de Louis XVIII, qui fut jetée sur les côtes de Normandie et de Bretagne par les croiseurs anglais. Je ne puis exprimer l'étonnement où fut la France. Paris surtout!

L'Angleterre était aux abois. Le système continental était en effet le moyen le plus spécial pour l'atteindre. L'Angleterre, en voyant se reformer une armée de 250,000 hommes à la voix de cet homme, reconnut en frémissant qu'il aurait des ressources éternelles dans l'amour de la nation. Le comte de Lille, retiré à Hartwell, fut invité à user de tous les moyens qui pourraient lui rouvrir les portes de France, avec l'assurance d'être soutenu par l'Angleterre.

Alors parut cette proclamation d'Hartwell. Napoléon voyait tout à coup se dresser devant lui un ennemi inconnu, mais dont le droit ne l'était pas. A la vue de cette pièce, Junot dit ces paroles remarquables :

— L'Empereur doit ressentir une impression très vive d'entendre un appel fait par l'héritier de saint Louis et de Henri IV. Il y a dans ces noms de magiques accents qui résonnent aux cœurs français.

Il y avait acharnement des deux côtés, et la moindre escarmouche était sanglante.

Le général Witsgenstein était chargé de défendre les défilés de Poserna, que Napoléon voulut cependant emporter; c'était la veille de la bataille de Lutzen. Ce fut Bessières que Napoléon choisit pour cette mission dangereuse.

MORT DE BESSIÈRES

Le 1er mai, les hauteurs furent emportées, l'ennemi fut enfoncé et le défilé en notre pouvoir. Ce fut en ce moment que Bessières reçut un boulet dans la poitrine, qui le renversa sans qu'il eût le temps de sentir le charme glorieux d'une si belle mort!

Ses aides de camp, et tous ceux qui l'entouraient, cachèrent d'abord sa mort à l'armée. On couvrit son corps d'un manteau, et l'Empereur fut le seul instruit de ce malheur; il en fut accablé! Il le fut comme souverain, il le fut comme ami. C'était une perte immense pour Napoléon que celle de Bessières. Bessières à Waterloo, au lieu de... mais silence.

Sa mort fut cachée à l'armée jusqu'au surlendemain. Il fallait une victoire pour compenser un tel malheur. Napoléon écrivit le soir même à madame la duchesse d'Istrie :

« Votre mari vient de mourir pour la France; et il a » terminé sans douleur la plus belle vie. »

Bessières n'avait que quarante-cinq ans! Il était ce qu'on appelle, sans aucune fiction, un honnête homme. Ce mot comprend tous les éloges.

Mais en parlant de Bessières, est-il possible de ne pas parler de sa femme, de ce modèle parfait de toutes les vertus de la femme et de la mère, de la fille et de la sœur!

L'Empereur fut très affecté de cette mort.

Le lendemain de la bataille de Lutzen, il traversait les rangs d'un régiment de sa garde, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos et l'attitude abattue; un grenadier voulut lui donner une pétition.

— Laisse-le, lui dit un des vieux grognards; regarde comme il est triste. Il a perdu un de ses enfants!

Cette bataille de Lutzen, au rapport de gens qui s'y entendent mieux que moi, est un des plus beaux faits militaires de Napoléon.

— C'est une bataille d'Égypte, avait-il dit en arrivant sur le terrain. Infanterie et artillerie; point de cavalerie! Messieurs, il faudra payer de nos personnes ici!

Au plus fort de l'action, on vit Napoléon mettre pied à terre ce jour-là, et, comme il l'avait dit, payer de sa personne. Et c'est au cri de « Vive l'Empereur » que des batteries entières étaient enlevées à la baïonnette! Oh! que notre dernier soupir fut beau!

Tandis que l'armée d'Allemagne était occupée à tenir tête aux Russes, les communications les plus actives avaient lieu entre la France et l'Autriche. Le comte Louis de Narbonne et M. de Caulincourt, tous deux voulant la paix, furent chargés des intérêts de la France.

Je n'ai jamais beaucoup compris pourquoi Napoléon avait épousé Marie-Louise. Il n'aimait pas l'Autriche, et connaissait sa force, puisqu'il l'avait détruite trois fois en neuf ans. C'est une sorte d'énigme, comme cette énigme chinoise où il se trouve une pièce qui n'a jamais sa place, que la politique de Napoléon, et cette affaire de son mariage autrichien est dans ce cas-là. Dans cette même année 1813, il avait bien accepté la médiation armée de

l'Autriche; mais il n'y croyait pas et avait contre l'Autriche et sa politique un ressentiment d'une violence qu'il lui était difficile de cacher.

C'était le 21 mai, et la bataille de Lutzen avait été livrée le 2 mai!

— Nous serons vainqueurs ce soir, à trois heures, avait dit l'Empereur le 2 mai.

La même prédiction précéda aussi la victoire de Bautzen. Notre perte fut immense, quoique bien inférieure encore à celle des Russes et des Prussiens.

Les bords de la Sprée revirent nos aigles vainqueurs. Mais le défaut de cavalerie arrêtait les poursuites de nos troupes.

Pendant ce temps, nous étions à Paris attendant des nouvelles avec une extrême impatience. Avec Marie-Louise il n'en allait pas comme avec la bonne Joséphine, qui venait au-devant de nos inquiétudes. Celle-ci, toute gourmée, toute raide et toute étiquette, ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle. Déjeuner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crème, jouer tant bien que mal du piano, bavarder très peu royalement sur tous nos intérieurs : voilà à quoi l'Impératrice s'occupait après les affaires de Dresde, quand elle venait d'apprendre que son père et son mari avaient brisé tous les liens qui les unissaient. Il courut dans ce temps une histoire qui eut assez de vogue la voici :

Parlant un jour de son père avec l'Empereur, comme il en était mécontent, il lui répondit avec humeur. Marie-Louise, tout étonnée d'être rudoyée par Napoléon, qui ne lui parlait jamais qu'avec affection, insista et continua à vouloir parler de son père; l'Empereur sortit de la chambre en tirant la porte violemment après lui, et dit à l'Impératrice :

— Votre père est une ganache!

Le mot ganache n'est pas impérial, il n'est pas noble ni même fort distingué; mais il est significatif.

L'impératrice Marie-Louise n'avait pas été élevée à savoir

ce que voulaient dire de telles paroles. La voilà répétant toujours le mot ganache, de peur de l'oublier, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la duchesse de Montebello.

— Mon Dieu, ma chère duchesse, dit-elle, expliquez-moi donc ce que signifie un mot que l'Empereur vient de me dire en parlant de l'Empereur mon père : il l'a appelé ganache !

La duchesse de Montebello fut très embarrassée. Cette solennelle parole : « L'Empereur mon père ! » arrêtait la duchesse dans sa réponse et l'explication ne lui semblait pas facile. Cependant, craignant qu'une autre moins timorée ne traduisît grossièrement l'épithète, elle répondit :

— Madame, cela veut dire un bon et brave homme.

— C'est singulier ! dit Marie-Louise, l'Empereur avait l'air bien en colère pourtant en disant ce mot-là.

Quelque temps après, l'Impératrice est nommée régente, avec un conseil présidé par le prince archichancelier. Voulant lui dire un mot agréable tandis que le prince était assis auprès d'elle :

— Monsieur l'archichancelier, lui dit-elle en souriant, j'espère qu'aidée par une brave ganache comme vous, je ne ferai rien qui puisse déplaire à l'Empereur.

Paris était désert. Les femmes dont les maris étaient absents, et c'était le plus grand nombre, partaient pour leurs terres ou bien pour les eaux, et il ne demeurait que celles qui, comme moi, avaient une raison pour n'en pas sortir : ma santé.

Tous les soirs on se réunissait chez moi. On causait, on faisait de la musique, on jouait au billard, on dessinait et l'on brodait même.

MORT DE DUROC

Un soir, ce bon Lavalette vint me voir ; il paraissait sombre, et presque farouche.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous donc ? vous êtes triste comme si vous reveniez d'un enterrement.

Il me remit une lettre de la grande armée : elle était de Duroc.

J'ouvris la lettre ; l'écriture en est à peine lisible. Il me l'avait écrite la veille de la bataille de Bautzen et l'avait continuée le lendemain.

Je relisais ma lettre lorsque, me retournant pour la faire voir à Lavalette, parce qu'il y avait un mot charmant pour l'Empereur que je voulais qu'il vît, je ne l'aperçus plus. On me dit qu'il était parti dans un trouble fort étrange.

Le lendemain, à dix heures du matin, on m'annonce M. de Lavalette; m'élançant vers lui aussitôt qu'il entra :

— Qu'est-il donc arrivé à Junot?

— Rien! rien! s'écria-t-il.

Et s'asseyant près de moi, il prit mes deux mains dans les siennes.

— Ma bien excellente amie, me dit-il, il est arrivé un grand malheur. Duroc est mort!

Je fis un cri perçant!

— Oui, poursuivit-il, Duroc est mort. Il a été tué au combat de Rippenbach.

Alors il me raconta comment Duroc, étant derrière l'Empereur et causant avec le général Kirschner, il fut tué par le ricochet d'un boulet lancé d'une telle distance, que l'on ne conçoit pas que le projectile ait pu avoir son effet. L'ennemi apprenait à nous viser au cœur.

L'Empereur fut vivement touché de cette mort du duc de Frioul, il fut auprès de lui dans la chaumière où il fut transporté, dans le village de Markersdorf, à l'entrée duquel il avait été frappé. Duroc était couché sur un lit, n'ayant qu'un drap blanc posé sur lui et respirant à peine. Quand il vit l'Empereur si ému, il lui dit :

— Sire, éloignez-vous, la scène qui se prépare vous serait trop pénible. Je vous recommande ma famille.

Duroc était un de ces hommes que la nature, dans son avarice, ne donne que rarement à la société. Le monde ne voyait en lui qu'un favori sans morgue et ne connaissant

que l'obligeance. Mais pour ceux à qui son âme fut révélée; pour ceux qui ont pu lire dans cette âme, oh! que de trésors de bonté, d'ineffable bonté! Il méritait un bonheur qu'il n'eut jamais.

L'Empereur fut accablé par cette mort, qui suivait de si près celle de Bessières. Duroc était une perte immense pour Napoléon.

MORT DU TRAÎTRE MOREAU

Cependant, Moreau retiré en Amérique, avait quitté sa retraite où il vivait oublié, pour venir recevoir en Europe le nom de transfuge et de traître à la patrie. Il s'était embarqué pour l'Europe avec la vengeance au cœur. Il arriva le 24 juillet à Gothembourg, et de là se rendit à Prague pour y voir tous les souverains alliés qui l'attendaient avec une impatience qui, à elle seule, était injurieuse pour lui. Heureux de revenir avec le fer et la flamme devant cet homme qu'il n'aima jamais et dont toujours il fut jaloux, il s'engagea à diriger les opérations de la campagne contre sa patrie. La veille de la bataille de Dresde, l'empereur Alexandre vint à lui et lui dit :

— Je viens prendre vos ordres; je suis votre aide de camp.

Moreau, m'a dit un officier russe attaché à l'empereur Alexandre, devint fort pâle et trembla assez violemment pour qu'on le vît distinctement. Il souffrait profondément.

On sait comment il fut frappé. L'empereur Alexandre était avec lui, et ils faisaient une reconnaissance devant Dresde. Le czar contraignit Moreau à passer le premier sur un pont qui était assez étroit. Un boulet, lancé de l'armée française, vint frapper Moreau, et lui fracassa le genou droit. Puis, traversant le cheval, il lui emporta le mollet de la jambe gauche. Aussitôt une terreur profonde se répandit dans toute l'armée russe. Le czar parut vivement affecté. Quant à Moreau, il souffrait des douleurs inouïes. Les Cosaques formèrent à la hâte un brancard avec leurs piques, et c'est

sur des armes ennemies que Moreau fut emporté d'un champ de bataille ! Le premier chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit l'amputation de la jambe droite. Le général Moreau supporta l'opération avec courage. Puis il dit au chirurgien :

— Et la gauche, monsieur, qu'en voulez-vous faire ? Oui, poursuivit le blessé : Que voulez-vous faire de ce lambeau ?

Le chirurgien répondit qu'il était de toute impossibilité de la conserver.

— Eh bien ! dit froidement Moreau, il faut aussi la couper.

Et il tendit la jambe avec un stoïcisme admirable. Ce qu'il souffrit est horrible. L'empereur de Russie fut profondément affecté de la position terrible de cet homme. Il l'avait nommé son ami, l'avait pris pour conseil. Il pleura sur son lit de souffrances. Il le devait.

L'armée alliée fut blessée tout entière dans le général Moreau. On aurait dit que ce boulet s'était multiplié et avait frappé tous les chefs dans le premier. Battue sur tous les points, elle ne sut que fuir.

— C'est alors, me disait un aide de camp de l'empereur Alexandre, que les tourments du général Moreau firent croire à une punition providentielle. Tourmenté d'une soif ardente, qui lui donnait le mirage du désert, il appelait la mort ; enfin, dans la nuit du 1er au 2 septembre, Dieu le prit en pitié, et il mourut. Son corps fut embaumé à Prague et transporté à Saint-Pétersbourg, où le czar le fit enterrer dans l'église catholique de cette ville. Ce fut dans ce silencieux voyage que le corps de Moreau fit une station d'un jour dans cette même chambre à Varsovie, où Napoléon, quelques mois avant, avait médité, en quittant les champs ravagés de la Russie, devenus le tombeau de quatre cent mille Français. L'Empereur ne pensait plus à ce rival, que la haine avait si longtemps cherché à lui opposer, et que Napoléon avait toujours voulu conquérir à force de grandeur d'âme.

Bien des gens en France, en apprenant la mort affreuse de Moreau, se sont écriés : « C'est une punition de Dieu. » En effet, les traitres inspirent une telle horreur qu'il semble que les plus grands supplices ne pourraient expier leurs forfaits. Trahir sa patrie sera toujours le plus grand des crimes; aussi les noms de Moreau, de Bazaine et de Dreyfus sont marqués d'infamie et passeront comme tels à la postérité.

Ici trouve sa place cette petite anecdote.

Le 28 d'août, la chaleur était accablante et se faisait surtout sentir dans les rues de Dresde. Peu de personnes s'y faisaient voir et y passaient même rapidement. Cependant un groupe se forma autour d'un chien qui inspirait une sorte d'intérêt. C'était un de ces terriers anglais, un de ces chiens qui suivent et aiment les chevaux, mais qui sont encore plus attachés à leur maître. Ce chien hurlait et gémissait avec une expression déchirante. On aurait dit qu'il cherchait et appelait une personne aimée, mais avec un accent dans lequel il y avait des larmes. La pauvre bête errait depuis le matin dans cette ville étrangère, demandant celui qu'elle cherchait à tous ceux qu'elle rencontrait. Excédé de fatigue, mourant de soif, ne pouvant plus marcher, le pauvre chien se laissa tomber sur le seuil d'une maison et ne fit plus entendre que des cris étouffés, mais qui avaient toujours l'accent de la plainte et de la douleur. Ce fut alors que quelqu'un regarda sur le collier d'argent qui lui entourait le cou et y lut ces mots : « J'appartiens au général Moreau. »

CHAPITRE XV

Folie el mort tragique de Junot. — Congrès de Prague. — Entrée à Dresde. — Mort du prince Poniatowski. — Les alliés s'avancent vers Paris. — Déchéance de Napoléon. — Mme Récamier chez le roi de Naples.

FOLIE ET MORT DE JUNOT

La mort de deux amis bien chers, Bessières et Duroc, avait porté une atteinte terrible à ma santé déjà si altérée.

J'étais un jour dans ma chambre, dormant à demi sur mon canapé, après une nuit de souffrances et d'insomnie, lorsque je reconnus la voix de mon frère dans la pièce attenante, parlant d'un accent élevé, et dans l'interlocuteur, je crus distinguer le duc de Rovigo. Dans le moment la porte s'ouvrit et le duc, presque retenu par Albert, entra malgré lui dans la chambre.

— Monsieur le duc, lui dit Albert d'une voix tremblante de colère, ma sœur est malade et ne peut vous recevoir en ce moment.

— Je viens de la part de l'Empereur, dit le duc, et toutes les portes doivent s'ouvrir à son nom.

Albert le précédait; venant à moi, il me prit les deux mains dans les siennes.

— Ma bonne sœur, ma Laure, écoute moi! Sois calme, dit Albert, monsieur le duc t'apporte une nouvelle pénible; c'est l'annonce d'une grave maladie qui vient d'attaquer Junot.

Je fus frappée au cœur et ne put articuler un seul mot; mais mon âme tout entière, avec ses déchirements, devait

être dans mes yeux, car Albert me comprit et me dit en me serrant contre sa poitrine :

— Sur l'honneur, il n'est rien arrivé au delà de la maladie qui l'a attaqué dans l'espace d'une heure en sortant de déjeuner, me dit Albert, calme-toi ; au nom de Junot lui-même ; pour lui, pour tes enfants.

Hélas ! j'avais reçu, quatre jours avant, une lettre de Junot, ayant huit pages, et si bonne et si tendre, si raisonnablement bonne surtout ! Je ne pouvais pleurer, j'étouffais. Enfin je pus parler, et, regardant le duc de Rovigo qui se promenait silencieusement, je ne pus lui dire que ce peu de mots :

— Ah ! monsieur le duc ! Vous avez bien peu de pitié !

Il jeta sur mes genoux une lettre de l'Empereur qui en renfermait une autre. C'était la lettre que Junot, dans son premier moment de délire, avait envoyée par un courrier extraordinaire, et que Napoléon me renvoyait à moi-même, avec quelques mots de sa main.

« Madame Junot, voyez ce que votre mari m'écrit. J'ai été » péniblement affecté en lisant cette lettre. Elle vous » donnera une juste idée de son état, et vous prendrez des » mesures pour y remédier aussitôt. Partez sans perdre une » heure. Junot doit être bien près de France en ce mo- » ment. »

Je laissai retomber la lettre de l'Empereur, et je regardai mon frère et le duc de Rovigo d'un air stupide. J'étais moi-même un être privé de raison en ce moment.

Le duc de Rovigo rompit le silence en me disant :

— J'ai des ordres de l'Empereur à vous communiquer.

Je tressaillis, je le croyais loin de la chambre.

L'Empereur le chargeait de venir me trouver, et de m'annoncer la maladie subite de Junot ; de me dire de partir aussitôt pour aller au-devant de lui.

J'étais perdue dans une mer de pensées déchirantes et je répétais :

— Que faire ?

Enfin, je m'arrêtai à un parti qui s'offrit à moi dans cette sorte de détresse.

— Écoutez, dis-je au duc de Rovigo, je partirai demain dans la nuit ; il me faut ce délai pour que ma dormeuse soit prête, et que je puisse me mettre en route sans un danger positif. J'irai sans m'arrêter d'ici à Genève.

Après son départ, je tombai sur le cœur de mon pauvre Albert, et je pleurai ; car il me fallait pleurer ou mourir. Il fit demander mes enfants et m'en entoura à l'instant même. Et ces chères créatures, me voyant toute baignée de larmes, me demandaient :

— Est-ce que papa est malade, maman ?

Oh ! ces souvenirs sont déchirants !

Je partis de Paris le 17 juillet, à onze heures du soir. J'allai sans m'arrêter jusqu'à Genève.

J'étais accablée de fatigue, et je me reposais. Butini m'avait questionnée, il m'avait rendu quelque espoir, lorsqu'on me remit une lettre timbrée de Lyon !

La lettre était d'un jeune neveu de Junot, qu'il avait auprès de lui comme secrétaire et qui fut, par son peu de fermeté et de raisonnement, une des causes de la fin tragique de son oncle.

« Ma chère tante, disait-il, en arrivant à Lyon avec mon » oncle, nous avons trouvé un ordre télégraphique de » M. le duc de Rovigo pour conduire le duc à Genève ; » l'officier qui l'accompagne a décidé que cet ordre ne serait » pas suivi, et comme l'état de mon oncle le met hors d'état » de décider la chose lui-même, nous partons pour Montbard, » où vous pourrez venir le joindre, ma chère tante, et où je » serais bien heureux de vous voir.

» Votre obéissant et dévoué neveu,

» CHARLES MALDAN. »

Un gémissement sorti du fond de mon cœur suivit le dernier mot de cette lettre fatale.

Je vis en un instant tous les malheurs qui allaient résulter de cette funeste faiblesse d'un homme qui avait si peu compris la belle mission qu'il devait accomplir auprès du malheureux duc. Je vis mon pauvre ami arriver dans la maison de son père, frappant peut-être de mort ce malheureux vieillard à qui j'avais caché par pitié l'état de son fils.

Je fermai les yeux et me renversai sur mon lit dans un état que j'espérai être assez violent pour mettre fin à une vie si remplie d'orages; et je n'avais que vingt-sept ans!

Hélas! si j'avais pu lire dans mon avenir, j'aurais encore reculé devant les jours d'infortune qu'il me restait à parcourir! Combien de tombes je devais encore fermer! que de deuils il me restait à porter!

J'appelai Albert auprès de mon lit.

— Ecoute, lui dis-je, je ne puis partir; mais je meurs si je reste ici. Pars pour Montbard et envoie-moi des nouvelles.

Albert partit et arriva dans la nuit à Montbard. Hélas! mes pressentiments étaient vrais et les plus horribles scènes avaient suivi l'entrée de mon malheureux ami dans la maison paternelle. Le père de Junot avait reçu de cette apparition terrible un choc qui le rendait entièrement inhabile à la moindre chose utile. Ses deux sœurs, également frappées de terreur, ne pouvaient que pleurer et se lamenter. Quatre habitants de la ville veillaient et gardaient le malade et lui prodiguaient des soins fraternels.

Junot reconnut son beau-frère qu'il aimait avec une profonde tendresse, et sur-le-champ, il lui parla de moi et de l'Empereur. Hélas! ces deux sentiments les plus vrais, les plus ardents qu'il ait eus dans toute sa vie, étaient unis dans son pauvre cœur, déjà saisi par la main de la mort....

Albert se dévoua à son beau-frère, et s'établissant à son chevet, il ne le quitta plus jusqu'au moment où se terminèrent ces déplorables scènes.

Ce fut le 29 juillet à quatre heures du soir (1).

(1) Junot dans un accès de folie, trompa la surveillance de ses gardes, se précipita par la fenêtre de sa chambre et se tua sur le coup.

Albert, avant de quitter Montbard pour venir me rejoindre, écrivit à l'Empereur pour lui annoncer la perte que lui et moi nous venions de faire. L'Empereur était alors à Dresde et l'armistice durait toujours.

Quand on lui remit la dépêche d'Albert, il la décacheta aussitôt, et la retenant de la main gauche après en avoir lu les premières lignes, il se frappa violemment le front de la droite. Dans ce mouvement la dépêche lui échappa, il la releva avec rapidité, et puis il s'écria avec un accent déchirant d'expression :

— Junot! Junot! O mon Dieu!

Et il joignit les mains si fortement que la dépêche en fut toute froissée :

— Junot! répétait-il avec cette expression qui venait du cœur, et qui dénotait une douleur réelle!

Puis il dit d'une voix altérée :

— Voilà encore un de mes braves de moins! Junot! O mon Dieu!

Il paraissait, à ce qu'a dit un témoin oculaire de cette scène, être sous la domination d'une impression profonde: il marchait avec une irrégularité qui frappait ceux qui l'entouraient. Il parlait à voix basse, et sans qu'on pût entendre ce qu'il disait; mais l'expression de ses yeux et de sa physionomie révélait que ces paroles sortaient du cœur. Cet état dura plus d'un quart d'heure; il secoua la tête en soupirant ; puis il dit à voix haute :

— Je n'ai plus personne en Illyrie; il faut y envoyer quelqu'un! Qui? Eh bien! écrivez au duc d'Otrante que je lui ordonne de se rendre à Dresde dans le plus bref délai.

Pendant ce temps-là, nous signions un traité d'alliance et de garantie réciproque avec le Danemark, et le congrès de Prague faisait son ouverture.

Ce fut là que se décidèrent les destinées de l'Europe, et que l'empereur Napoléon a perdu la partie qu'il jouait contre tous les rois.

Les trois puissances du Nord étaient contraintes à la

retraite, si l'Autriche s'unissait à la France; de cette union dépendait toute la force de Napoléon.

On fit traîner les choses en longueur. Ce fut le 20 août que Napoléon apprit la jonction des troupes autrichiennes avec celles des alliés. Le prince de Schwartzenberg fut nommé généralissime de toutes les armées de la coalition.

Napoléon était toujours lui-même, toujours cet homme prestigieux et fantastique à la tête de son armée. Sans doute il faisait des fautes, mais ces fautes quoique immenses, étaient encore diminuées parce qu'il contraignait la fortune à lui donner. Le 20 l'Autriche l'abandonnait, le 21 il reprenait l'offensive et battait Blücher. Il est averti du mouvement des alliés sur Dresde, il remet l'armée de Silésie à Macdonald, et court, c'est le mot, avec sa garde au secours de Dresde. Il arrive seul de sa personne le 26 à neuf heures du matin. On se battait dans les faubourgs. Au lieu d'attendre l'attaque, il l'ordonne. Les Prussiens et les Russes, étourdis par l'impétuosité du mouvement, sont repoussés à une distance fabuleuse après avoir laissé quatre mille cadavres sur le terrain.

Le soir de ce même jour, Napoléon entra dans Dresde. Il avait combattu comme un sous-lieutenant pendant cette journée, l'épée à la main, toujours en avant, et montrant le chemin de la mort avec autant d'indifférence que celui de la gloire. Le lendemain, il se lève avant le jour, après deux heures de sommeil. Il se met à la tête de son armée, forte seulement de cent dix mille hommes.

Napoléon improvise à la fois son plan et la victoire. Aussi rapide que la pensée, l'attaque est ordonnée, faite, et victorieuse. Dix-sept mille hommes prisonniers; quatorze mille morts ou blessés, parmi lesquels la justice du sort a frappé Moreau, sont le résultat de cette brillante et savante bataille!

C'était, comme je l'ai dit, en soixante-douze heures que Napoléon avait été de Goldberg à Dresde (il y a quarante lieues, que les troupes firent sans distribution). Il était maître de Dresde. Alexandre fuyait; mais pendant ce temps, le sort reprenait sa terrible revanche sur le maréchal Macdonald.

Blücher le chassait de la Silésie; le maréchal Davoust évacuait Schwerin; le général Vandamme était fait prisonnier dans les montagnes de la Bohême avec douze mille hommes; le maréchal Oudinot était battu par son ancien frère d'armes Bernadotte, ce qui sauvait Berlin, où l'Empereur croyait tellement arriver que des décrets étaient déjà préparés, datés de cette ville.

Dans ce même temps lord Wellington passait la Bidassoa et entrait en France! Ainsi finissait cette guerre sanglante qui prouvait que la science n'est rien et que les peuples sont plus forts que la tactique. L'Espagne était sauvée sans ses batailles. Son salut s'opérait chaque jour par notre sang s'échappant sous le fer d'un assassin, ou bien par la chute de nos hommes succombant par la maladie ou par la trahison. Voici quel fut notre véritable ennemi.

Une alliance pouvait, si elle était fidèle, maintenir l'Empereur en Allemagne; c'était la Bavière; il la fit pressentir, mais le 15 octobre l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichienne, à Braunau? C'était là que Marie-Louise, la fille chérie de l'Autriche, avait été remise à la France dans les mains de la reine de Naples.

Bientôt les nouvelles les plus sinistres circulèrent dans Paris. Un jour Lavalette me fit demander à déjeuner.

— Mon Dieu! me dit-il en entrant, que Junot est heureux de ne plus exister! Nous sommes perdus! l'Empereur est complètement écrasé! Vous saurez demain avec tout Paris les désastres de la bataille de Leipzig. L'Empereur a fait une grande perte ainsi que l'armée, et surtout la Pologne; le prince Joseph Poniatowski est mort.

Oui, c'est alors que périt le héros de la Pologne, celui qui était aussi l'honneur de nos aigles. Blessé dans une charge qu'il venait de faire, dans les rues même de la ville, à la tête de ses lanciers polonais, Poniatowski arriva, déjà faible et tout sanglant sur le bord de l'Elster pour protéger la retraite; mais tout moyen était enlevé, il s'élança dans le fleuve. Ce fut là qu'il fut achevé!...

Le 2 novembre, l'armée française repassa le Rhin!

L'Empereur était arrivé le 3 novembre à Mayence. C'était la seconde fois qu'il rentrait en fugitif dans son Empire. Il partit aussitôt de Mayence pour revenir à Saint-Cloud. Sa course fut si rapide, que, parti de Mayence le 8 novembre, il était le 9 à Saint-Cloud!

Le 1er janvier 1814 vit pour la dernière fois entouré d'hommages celui que la fortune abandonnait. La cour fut nombreuse aux Tuileries. Voulait-on examiner le regard du lion?

Lorsque tout le monde fut arrivé, l'Empereur sortit de l'intérieur de ses appartements; il était calme, sérieux, mais sur son front passaient des ombres qui annonçaient l'orage. Il dit quelques mots insignifiants à l'un des ministres, puis, promenant sur cette foule un regard profond et terrible, il prononce enfin des paroles remarquables, improvisation violente d'une âme blessée, modèle d'une éloquence unique.

Ce même premier janvier vit mon brave ami Rapp être contraint à laisser les Russes devenir maîtres de Dantzig après une héroïque résistance.

Pendant ce temps, l'ennemi occupait Langres, Dijon, Châlons, Nancy, Vaucouleurs, et semblait devoir arriver immédiatement à Paris; Blücher s'établissait à Saint-Dizier et à Joinville.

En apprenant que les Autrichiens occupaient Bar-sur-Aube, l'Empereur se décida à quitter Paris. La plus grande faute qu'il ait commise, c'est d'avoir été en méfiance de la garde nationale.

Il avait déjà ouvert les prisons du roi d'Espagne et du Pape. Ferdinand VII avait quitté Valençay et Pie VII Fontainebleau.

Je suis peu en état de juger du mérite qu'a déployé l'Empereur dans cette campagne de Champagne; mais j'ai entendu dire que son génie militaire n'avait été nulle part aussi étincelant. A peine arrivé, il reprit Saint-Dizier, et tout aussitôt eut lieu le combat de Brienne! Comme il dut souffrir en combattant pour conserver une couronne sous les

murs de cette ancienne école où, jeune garçon, il était heureux. A Brienne il livrait aussi des combats; mais ils étaient innocents comme l'âge qu'il avait alors. Ses soldats, c'étaient ses compagnons; ses munitions des boules de neige, et la rançon des prisonniers quelques fruits, ou bien un livre ou une estampe. J'ai entendu bien souvent l'Empereur raconter ses plaisirs de Brienne, et les décrire comme je viens de les rapporter. Et l'Empereur riait avec une joie naïve, et je me rappelle qu'entre autres souvenirs, il nous dit celui-ci : qu'un des grands plaisirs de sa vie, ce fut un jour que ses camarades le nommèrent pour commander et diriger l'attaque du fort qu'ils avaient construit en neige, et qu'ils attaquaient avec des boulets de neige.

Les trois armées ennemies s'avançaient sur Paris. L'Empereur livrait des batailles, qu'il gagnait avec un talent des plus extraordinaires. Mais, en résumé, la France était inondée d'ennemis; ils y entraient de toutes parts et s'avançaient sur Paris, qui tremblait!

L'empereur Napoléon, après avoir longtemps réclamé les bases du traité proposé à Francfort, fit présenter par le duc de Vicence un contre-projet disant que Napoléon consentait à demeurer souverain d'une France circonscrite dans ses anciennes limites, avec la Savoie, Nice et l'île d'Elbe.

Les alliés rejetèrent toutes ces propositions, et furent fidèles à ce qu'ils avaient dit à Chaumont le 1er mars, dans leur traité offensif et défensif.

C'est le 19 mars que cette réponse définitive fut rendue. Alors Napoléon livre les combats d'Arcis-sur-Aube, et là, comme toujours, il est grand comme un dieu!

Grand comme un dieu! quelle expression peu en rapport avec l'impuissance et la fragilité humaines. Ce dieu, dans quelques jours, sera délaissé, vaincu, petit comme un homme!

Non seulement il s'exposa en soldat dans ces deux journées, mais il fit preuve d'un courage bien rare dans un moment où ses pensées étaient si troublées!

L'artillerie ennemie faisait un feu terrible! Dans ce moment arrivait un corps, la vieille garde. Au moment où elle arrivait sur le terrain, le feu ennemi redoubla; et un obus vint tomber au bord de l'un de ces carrés. Malgré la bravoure éprouvée de ces vieilles bandes couvertes de cicatrices, et vaillantes par l'âme et la volonté, l'obus occasionna un mouvement dans les rangs. Napoléon lance son cheval, et vient se placer au bord du carré, devant l'obus; il force l'animal à flairer de plus près la mèche brûlante, il le flatte de sa petite main, et sourit à ses vieux braves :

— Eh bien! Qu'est-ce donc? leur dit-il... qu'avez-vous? est-ce cet obus?

L'obus éclate! l'Empereur ni son cheval ne reçoivent aucune blessure, mais personne n'est atteint! Voilà comment Napoléon conduisait les hommes!

Dans ce même temps, Ferdinand VII rentrait dans son royaume des Espagnes.

L'Empereur n'a plus d'alliés. Murat qui l'a abandonné devient l'allié de Ferdinand IV! Leurs drapeaux marchent ensemble au devant des Français!

Le grand mobile de tout ce qui se fit alors, c'était M. de Talleyrand, que l'Empereur devait faire mettre au donjon de Vincennes sous de bons verrous, derrière lesquels toute son intrigue eût été nulle.

Le danger devenait plus pressant de jour en jour. Les alliés arrivaient de tous côtés à la fois.

Le 28, après un conseil de régence tenu par l'impératrice, il fut décidé qu'elle quitterait Paris avec le roi de Rome et partirait pour Blois avec son fils, emmenant comme escorte, 2,600 hommes d'élite. Elle nous laissait avec le roi Joseph et une garde nationale désarmée. Marie-Louise fut suivie de tous les ministres, de tous les grands dignitaires, à l'exception de M. de Talleyrand, de Savary. Les approches de Paris étaient défendues par le maréchal Marmont et le maréchal Mortier.

L'Impératrice une fois partie de Paris avec le roi de Rome,

le champ restait libre à ceux qui voulaient combattre pour quelque drapeau que ce fût. M. de Talleyrand n'a pas arboré le drapeau tricolore, parce que pour faire une révolution, il faut un drapeau différent que celui qui existe. M. de Talleyrand vit dans la restauration un moyen de satisfaire son ambition. Il s'est trompé; mais Louis XVIII n'était pas facile à deviner.

Je rappellerai en quelques mots que l'armée alliée s'était approchée de Paris, par la route de Meaux; les hauteurs de Montmartre, de Belleville et de Saint-Chaumont avaient été garnies d'artillerie. Mais c'était une mesure insuffisante. Ces hauteurs furent attaquées le 30 mars, à six heures et demie du matin. Le feu continua avec une grande vivacité, jusqu'à trois heures et demie. Dès onze heures, le roi Joseph avait envoyé au maréchal l'ordre de capituler. Et puis il était parti.

La capitulation fut signée à deux heures du matin, dans la nuit du 30 au 31, par les colonels Denys et Fabvier, au nom des maréchaux Mortier et Marmont.

L'empereur Napoléon était venu jusqu'à la Cour de France. Ce fut là qu'il apprit la capitulation de Paris. Il tourna bride aussitôt et s'en fut à Fontainebleau.

Pendant ce temps-là, Paris recevait les alliés avec une tranquillité qui était presque un accueil.

Ce fut le drapeau blanc que M. de Talleyrand voulut faire succéder aux aigles de l'empire. En sa qualité de grand dignitaire de l'empire, il convoqua et présida le Sénat.

Alors on vit la honte de la France se dresser. Le Sénat, pendant vingt ans silencieux, élève la tête contre l'homme qu'il adula pendant sa prospérité et prononce la déchéance de Napoléon.

Avant d'aller retrouver l'Empereur à Fontainebleau, il nous reste à voir un chapitre rétrospectif relatif à Murat.

Lorsque Murat devint l'ennemi de la France, il se passa dans l'intérieur du palais de Naples, une scène étrange dont j'ai eu la relation exacte par l'un des trois acteurs, je vais la rapporter ici.

C'est une triste partie de la brillante histoire de Napoléon que la persécution qu'il exerça contre certaines femmes.

Dans le monde des femmes persécutées, il y en avait une qui m'intéressait plus qu'aucune autre malgré le triste état de la duchesse de Chevreuse, qui se mourait à Lyon de la douleur de son exil. Mais celle que je plaignais parce que je l'aimais, c'était Mme Récamier. Elle souffrait là comme un ange frappé de punition et ne savait où se reposer pour y pleurer en paix.

Mme de Staël avait été renvoyée de Coppet et, par suite de cette mesure, Mme Récamier que son dévouement avait fait juger coupable, tandis qu'il aurait fallu lui donner un prix comme à la plus parfaite, la plus excellente amie.

Mme Récamier, se vit contrainte d'habiter Lyon dans un hôtel garni, triste, souffrante et n'ayant pour consolation que la douceur d'être entourée d'amis qui la chérissaient et lui enlevaient du cœur toutes les épines de l'exil.

Mais bientôt elle ne put supporter plus longtemps cette existence; elle souffrait profondément à Lyon. N'ayant pas l'espoir de revoir Mme de Staël à Coppet, elle se décida à aller en Italie, voulut revoir Naples, sa belle baie, son Vésuve. Quelles douleurs ne calme pas une telle magie !

Elle partit donc et se mit en route pour Naples. On était au commencement de Novembre. Elle marcha lentement pour jouir de ce soleil d'Italie qui la réchauffait, à mesure qu'elle s'éloignait de la France. Et lorsqu'elle arriva à Rome, elle était mieux de toutes les manières. Elle s'y arrêta peu de temps. Arrivée à Naples, Mme Récamier se logea à l'hôtel de l'Europe et forma sur le champ son petit établissement. Elle se proposait de vivre fort retirée, de beaucoup se promener et de jouir enfin du laisser aller de Naples dans toute sa nonchalance et sa paresse.

Mais elle raisonnait mal en comptant sur du repos dès qu'elle avait rencontré Fouché durant son voyage. Dès le lendemain de son arrivée, elle reçut la visite du ministre des

affaires étrangères qui vint la voir au nom du roi et de la reine et l'engager de leur part à aller au palais.

Mme Récamier fut plus contrariée que flattée de cette gracieuseté royale. Elle avait de l'amitié pour Murat; mais il n'était pas dans la ligne de ses amis intimes dont la position et surtout les opinions étaient toutes différentes. Quant à la reine, elle la connaissait à peine et ne pouvait avoir de l'attrait pour la sœur de l'homme qui la persécutait ainsi que tous ses amis. Ce fut donc avec un sentiment plutôt pénible que doux qu'elle se rendit au palais.

La reine de Naples, est une personne de beaucoup d'esprit et de finesse, en même temps qu'elle a un caractère énergique et du talent dans la manière de se conduire dans sa vie politique. Elle ignore même les choses les plus simples, et puis voilà qu'on traitera dans son conseil un sujet grave, elle en parlera comme la personne la plus habile. Catherine Ire ne savait pas écrire, et cependant elle sauva la Russie et la gloire de l'empire sur les bords du Pruth. Ce rapprochement entre ces deux femmes est remarquable, non seulement au moral mais encore au physique. Toutes deux petites, mal faites, les épaules hautes et surmontant la tête, les jambes plus courtes que le tronc, une grande fraîcheur et un joli visage.

La reine Caroline reçut Mme Récamier avec transport! La France se mettait en hostilité avec elle depuis quelques mois et elle éprouvait déjà la peine des transfuges, car Murat a été un transfuge. Oui, et la France le dit avec douleur, mais à cette époque, la trahison n'était pas encore consommée.

Mme Récamier, toujours bonne et bienveillante, fut touchée de cet accueil. Elle en remercia la reine de Naples.

— Ah! lui dit la reine, bientôt je vous demanderai une preuve de votre amitié! J'en aurai besoin.

Ce jour là était le 16 janvier. On parlait dans la ville de tout ce qui se disait au palais et dans le palais on s'entretenait des discours de la ville.

— Il faut qu'il abandonne l'Empereur! criait le peuple,

nous ne voulons plus aller faire la guerre au bout du monde. Nous voulons la paix! la paix! la paix!

Et ce mot de paix, qui devait annoncer la tranquillité, était proféré par des hommes aux figures sinistres, aux bras nus et armés de stylets qu'ils brandissaient en menaçant le palais où était Murat, ce Joachim, ce roi populaire aux mille panaches que l'on aimait assez pourtant. Il ne pouvait plus sortir sans que des groupes ne se trouvassent sur son passage avec des murmures inquiétants.

Telle était sa position lorsque madame Récamier arriva à Naples.

D'après l'invitation qu'elle en avait reçue, elle se rendit au palais le lendemain vers midi. Elle trouva la reine toujours belle, gracieuse et surtout prévenante. Personne ne sait mieux captiver les gens qu'elle veut gagner à sa cause que la reine de Naples; elle tient ce grand charme de son frère. Elle habitait à Naples dans la plus ravissante des habitations. De sa chambre à coucher on découvrait toute la baie. La reine accueillit donc madame Récamier avec une grâce charmante, Murat, qui était présent, fut parfait pour l'exilée, ils l'engagèrent à revenir le lendemain.

En arrivant au palais, madame Récamier trouva par tout un aspect étrange. Murat et sa femme étaient seuls dans l'appartement, mais dans quel état!

Murat, pâle, défait, les cheveux en désordre, l'œil hagard, semblait céder à une puissance infernale!

La reine était aussi fort pâle et très agitée. Mais sa nature supérieure se révélait à chaque regard qu'elle lançait sur cet homme, dont l'Empereur avait dit :

— Vous n'êtes brave que sur le champ de bataille, hors de là, vous n'avez que le courage d'une femme.

— Au nom de vous même, au nom de votre gloire, restez ici et ne vous montrez pas dans cet état! s'écriait-elle au moment ou madame Récamier entrait chez elle. Que voulez-vous faire voir aux Napolitains? Un roi qui ne sait pas l'être! Demeurez, je vous en coujure!

Et ce mot, « je vous en conjure, » était dit du même accent que : je vous l'ordonne !

— Restez un moment avec lui, dit la reine à madame Récamier, je vais donner quelques ordres et je reviens aussitôt.

A peine eut-elle quitté la chambre que Murat fut à madame Récamier, et prenant ses deux mains il lui dit avec émotion :

— Dites-moi la vérité, il est certain que vous pensez beaucoup de mal de moi, n'est-ce pas?

Et ses mains tremblaient, et ses yeux étaient égarés !

— Calmez-vous, lui dit madame Récamier. Pourquoi donc cette tempête? Qu'est-il arrivé?

— Oh! s'écria le malheureux en se laissant tomber dans un fauteuil, n'entendez-vous pas déjà la France entière qui crie anathème sur moi, qui m'appelle Murat le traître, Murat le transfuge!

Et sa tête tombait sur ses mains et il pleurait à sanglots!

En le voyant dans un état aussi violent, madame Récamier jugea qu'il n'était pas encore déterminé à signer le traité avec l'Angleterre et l'Autriche, qui le répudiait à l'avenir comme Français.

— Me demandez-vous un conseil?

— Ah! dites et tirez-moi du gouffre où je suis. De tous côtés je ne vois que malheur et désastre!

— Eh bien, écoutez-moi, lui dit-elle : Vous savez que je n'aime pas l'Empereur, je suis exilée, mes amis sont proscrits, tout ce qui m'est cher est malheureux par lui! Eh bien! je ne puis même avec cette pensée vous donner un autre conseil que celui que je donnerais à mon frère dans cette même position. Vous ne devez pas abandonner l'Empereur, non, vous ne le devez pas!

En l'écoutant, Murat devint encore plus pâle; il demeura quelque temps sans lui répondre. Puis, se levant avec impétuosité, il lui saisit les deux mains, et l'entraînant rapidement vers la terrasse en balcon qui était devant eux et lui mon-

trant la baie de Naples déjà remplie de vaisseaux anglais :

— Tenez! lui dit-il d'une voix étouffée, regardez! Et maintenant! oh! maintenant, ajouta-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil, c'est à présent que la France va me saluer du nom de traître!

La reine rentra alors précipitamment et dit au roi :

— Maintenant tout est consommé! Murat, rappelez-vous qui vous êtes. Vous êtes le roi de Naples! vous vous devez à vos peuples, à votre famille. Écoutez : peut-être dans six semaines l'Empereur sera-t-il lui-même en Italie.

A cette brusque apostrophe Murat tressaillit.

— Eh quoi! vous fait-il peur! Il faut envisager d'abord votre position dans ce qu'elle présente de plus terrible pour vous, c'est de vous trouver en face de l'Empereur. Dites-vous qu'il est à cinquante lieues de Naples, et que vous allez monter à cheval pour aller le combattre!

Ici Murat se cacha la figure dans ses deux mains.

— Eh bien, vous n'oserez pas aller au-devant de lui?

Elle fit un geste de mépris.

— Je l'oserai donc pour vous, moi! Oui, je monterai à cheval, je me mettrai à la tête de mes troupes et j'irai au-devant de lui pour lui demander de *quel droit* il veut reprendre ce qu'il m'a donné pour payer votre sang versé pour sa gloire!

Madame Récamier la regardait avec un étonnement pénible et ne put s'empêcher de lui dire :

— Oh! Madame!

La reine comprit le reproche que renfermait ce mot. Elle fit encore quelques pas dans l'appartement, puis elle dit comme répondant à la pensée de madame Récamier :

— Sans doute je suis sa sœur! Je ne le sais que trop! Mais pourquoi m'a-t-il donné une couronne? Si je suis sa sœur, je suis aussi reine de Naples!

Et comme accablée sous le poids de tant d'émotions terribles, elle se laissa aller sur une chaise, affaissée et silencieuse. Mais bientôt une sorte de rumeur se fit entendre

sur le quai; elle se leva, fut auprès de Murat, et, l'ayant considéré un moment :

— Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez paraître. Allez, mon ami, et songez à ce que vous êtes!

Il arrive souvent dans la vie que nous sommes placés entre nos goûts, nos intérêts d'un côté et notre devoir de l'autre. Or, si nous voulons être heureux nous devons, quoiqu'il nous en coûte, remplir avant tout notre devoir. Si nous sommes dans l'incertitude, si nous hésitons, prenons le parti qui ne nous donnera pas de remords et nous laissera la conscience bien en paix.

La défection de Murat, je n'ose dire sa trahison, ne lui a pas porté bonheur; il voulait rester roi, et, à la bataille de Tolentino, le 2 mai 1815, il perdit en un instant son armée et son trône.

Il est bon de placer ici quelques lignes destinées à montrer combien est grande la versatilité humaine et combien changeante l'opinion. C'est en parlant des hommes au-dessus des autres par leur position, qu'on peut dire : la roche tarpéïenne est près du Capitole. Napoléon, l'homme qui fait trembler les rois, le favori de la Victoire, l'idole de ses soldats, n'échappe pas aux critiques acerbes et passionnées, aux ironies mordantes de ses sujets quand il subit des défaites, en voici la preuve :

QUATRAIN SANGLANT. L'EMPEREUR MAUVAIS JARDINIER

Il y avait, en 1813, une fermentation sourde dans Paris qui donnait à l'Empereur une vive inquiétude et que, malgré sa grandeur de pensée, il ne pouvait cacher à ceux qui le connaissaient bien. Une chose, par exemple, qu'il ne pouvait dissimuler c'était la douleur que lui causaient toutes les caricatures, les bons mots, les calembours de la ville de Paris. Un jour on trouva placardé sous l'un des aigles du côté des Tuileries, au bas de la colonne, un quatrain contre l'Empereur qui était vraiment épouvantable. Il fut lacéré et le lendemain le quatrain reparut à la même place, il était ainsi conçu :

Tyran juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir en cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

L'Empereur fut douloureusement saisi en lisant ces vers, et il répétait toujours : Un tyran ! moi... un tyran ! Ils verront, ils verront plus tard.... Ils en auront du sang... ils en auront plus qu'avec moi, et ils l'auront sans gloire.

On vit souvent des calembours sur les murs de la demeure impériale, et la colère de l'Empereur n'eut plus de bornes. L'un de ces calembours disait qu'il était mauvais jardinier... *car il avait laissé geler ses grenadiers et flétrir ses lauriers....*

Et puis un autre était un dialogue entre deux hommes qui passaient sur le Carrousel.

« — Monsieur, pourriez-vous me dire quelles sont les » statues que je vois sur ces pilastres ?

» — Oui, Monsieur, ce sont des Victoires.

» — Ces femmes-là !

» — Oui, Monsieur.

» — Je vous demande pardon, Monsieur, des Victoires » n'ont jamais eu cette tournure là. Que venez-vous me » conter ?

» — Mais ce qui est, Monsieur, et puis tenez.... Vous voyez » bien que ce sont des Victoires, *elles tournent le dos à » Napoléon.* »

CHAPITRE XVI

Abdication de l'Empereur à Fontainebleau. — Tentative de suicide. — Départ pour l'île d'Elbe. — Visite à la Malmaison. — Le duc de Berry. — L'Empereur quitte l'île d'Elbe et se dirige vers Grenoble. — Les jeunes lycéens et l'Empereur.

Ce fut le 2 avril que l'acte de déchéance fut proclamé et le 3 avril le débris incomplet du Corps législatif adhéra à la déchéance. Napoléon s'était retiré à Fontainebleau avec la plus grande partie des maréchaux. Ce fut alors qu'il proposa son abdication, mais en faveur de son fils. Cette proposition peut-être eut été acceptée sans M. de Talleyrand et ses agents.

Les maréchaux vinrent à Paris après avoir eu avec Napoléon une grande conférence. L'empereur Alexandre les écouta avec attention. Sans doute son parti était pris; cependant il ne voulait pas, au moins en apparence, forcer la nation. Les arguments portés en faveur de Napoléon II paraissaient même lui faire impression. La crainte surtout d'une guerre civile était pour lui, il faut le dire, une des choses les plus à redouter.

Au moment où l'on pouvait concevoir quelque espérance, un des officiers d'Alexandre lui remet un paquet. Il l'ouvre, sa figure change tout à coup.

— Eh quoi! messieurs, dit-il aux maréchaux, vous traitez au nom de l'armée, vous m'assurez de ses sentiments, et je reçois la nouvelle que le corps d'armée du duc de Raguse vient d'adhérer à l'acte de déchéance proclamé par le Sénat!

Et il leur présenta l'acte d'adhésion, revêtu des signatures

de tous les officiers supérieurs et des officiers généraux du 6e corps. On s'était bien donné de garde d'ajouter que les soldats et les sous-officiers de l'armée avaient failli fusiller leurs chefs!

De ce moment, tout fut rompu sans retour. Telle fut la réponse qu'on rapporta à Napoléon. Il fut plus accablé sous le poids de l'immense malheur d'être abandonné par ces hommes qu'il avait faits que par la perte de sa couronne.

Toute cette journée il parla sur des sujets profondément tristes et surtout du suicide. Marchand, son premier valet de chambre, et Constant, en furent frappés. D'un commun accord ils retirèrent de la chambre de l'Empereur un poignard arabe et de sa boîte de pistolets, toutes les balles qui s'y trouvaient. Ils furent ensuite plus tranquilles et se reposèrent sur les soins qu'ils avaient pris.

Peu après le duc de Bassano était dans son appartement lorsque Constant accourut pâle et tremblant, en s'écriant :

— Monsieur le duc, l'Empereur est fort mal!

Le duc de Bassano fut aussitôt auprès du lit de l'Empereur, qu'il trouva pâle comme une statue et froid comme elle. L'Empereur s'était empoisonné!

Lorsqu'il était parti pour sa seconde campagne de Russie, Corvisart lui avait donné un poison d'une telle subtilité qu'en quelques minutes, quelques secondes même, la vie était éteinte. Ce poison était, je crois, de l'acide prussique. Napoléon le portait constamment sur sa poitrine, dans une bague renfermée elle-même dans un petit sachet de peau hermétiquement fermé. L'Empereur avait toujours vu dans ce sachet un moyen de braver le sort. Il le prit donc après avoir mis ses affaires en ordre, écrit tout ce qu'il voulait écrire, et avoir dit adieu à M. de Bassano et à ses autres amis, mais sans leur donner le moindre soupçon.

Le poison était d'une extrême violence; mais sa subtilité le rendait aussi plus capable de s'altérer, et c'était ce qui était arrivé. L'Empereur souffrit horriblement, mais il ne mourut pas.

Quand le duc de Bassano l'aperçut dans cet état qui ressemblait à la mort, il se précipita sur l'estrade du lit en fondant en larmes.

— Ah! Sire, qu'avez-vous fait? s'écria-t-il.

L'Empereur ouvrit les yeux, et, lui tendant sa main froide et humide d'une sueur glacée :

— Vous le voyez, lui dit-il, Dieu ne veut pas que je meure. Lui aussi me commande de souffrir!

Napoléon, en se suicidant, aurait terni sa gloire et infligé à son nom une tache indélébile. Cette funeste résolution n'a pu être prise par lui que dans un court moment d'accablement, de désespérance et de faiblesse morale, car l'Empereur avait de la foi et est mort en chrétien.

Dieu, qui nous a donné la vie, ne nous permet pas de la terminer à notre gré. Notre première obligation est de vivre pour accomplir nos devoirs; se donner la mort c'est donc une défection, un acte profondément immoral, c'est, en un mot, manquer à tous ses devoirs à la fois.

Le duc de Bassano ne peut jamais raconter cette scène avec suite, il est trop ému, et son âme est toujours trop vivement remplie de ce souvenir, pour le traiter comme un autre souvenir.

Le 5 avril, à une heure du matin, les maréchaux Ney et Macdonald revinrent de Paris. Ney entra le premier.

— Eh bien? lui dit l'Empereur.

— Sire, nous n'avons réussi qu'en partie.

Il lui raconta comment la défection du 6e corps avait empêché la régente de lui succéder avec son fils. Napoléon parut accablé de la conduite des troupes confiées à Marmont.

— Où puis-je vivre, demanda Napoléon, avec ma famille?

— Où le voudra Votre Majesté. A l'île d'Elbe, par exemple, avec six millions de revenu....

— Six millions! c'est beaucoup, puisque je ne suis plus qu'un soldat....

Dans ce moment Napoléon avait avec lui à Fontainebleau les troupes de Macdonald, Mortier, Lefebvre et celles de Marmont; ces divers corps formaient un tout de quarante-

cinq mille hommes; en ôtant les douze mille du corps de Marmont il en restait trente-trois, avec lequel Napoléon pouvait commencer la guerre civile. Il abdiqua pour sauver la France de l'horreur d'une pareille guerre.

On était au 15 avril, l'empereur Napoléon était encore à Fontainebleau, l'Impératrice était à Rambouillet et devait se mettre en route pour l'Allemagne. Les frères et les sœurs de l'Empereur étaient tous errants. L'impératrice Joséphine était à la Malmaison. Ce fut alors que M. de Metternich arriva à Paris avec l'empereur d'Autriche.

Je fus à la Malmaison. Lorsque j'arrivai, il était de bonne heure et l'Impératrice était encore dans sa chambre à coucher. A peine entendit-elle mon nom qu'elle me fit dire d'entrer. Elle était couchée et aussitôt qu'elle m'aperçut, me tendant les bras, elle s'écria en fondant en larmes :

— Ah ! madame Junot! madame Junot!

Elle me fit une peine profonde! Je pleurai avec la souveraine affligée. Lorsque je lui dis que j'avais reçu une lettre de Fontainebleau, elle me dit avec une impétuosité que je ne lui avais jamais vue :

— Oh! je vous en prie, lisez-moi cette lettre! Lisez-moi tout. Je veux tout savoir.

Cette lecture était bien triste pour l'impératrice Joséphine parce qu'il y avait beaucoup de passages où il était question du roi de Rome et de Marie-Louise.

— Que pensez-vous de cette femme ? me dit l'Impératrice en me regardant avec une expression singulière.

— Moi, madame ? Ce que j'en ai toujours pensé, que c'est une femme qui n'aurait jamais dû passer la frontière de France et d'Allemagne. Je le dis du fond du cœur.

— Madame Junot, me dit l'Impératrice, j'ai bien envie d'écrire à Napoléon! Savez-vous pourquoi? Je voudrais qu'il me permît d'aller avec lui à l'île d'Elbe si Marie-Louise n'y va pas. Croyez-vous qu'elle y aille ?

— Je ne le pense pas. Elle n'en est pas capable.

Je l'avais bien jugée.

On vint avertir Joséphine que le déjeuner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger et nous fûmes dans la serre aussitôt après, elle me donna un bouquet admirablement beau. Je revins à Paris fort tard et je trouvai une lettre qui m'annonçait le départ de l'Empereur pour le lendemain. Oui Napoléon partait! Il quittait cette France qu'il avait rendue si belle et si glorieuse! Il la quittait comme un proscrit. Oh! ce moment fut affreux pour nous tous.

Tandis que l'exilé marchait vers sa prison, le nouveau roi de France faisait son entrée dans Paris. La ville sablait ses rues. On faisait des couplets, des cocardes, des guirlandes. Enfin on faisait comme à la Fédération, comme à la fête de l'Être suprême, comme aux fêtes du Directoire et du Consulat. C'était la même chose et si bien la même chose que c'étaient d'une part et de l'autre les mêmes gens qui criaient.

Le duc de Berry était, en 1814, le plus remarquable de la famille royale; il avait un visage ouvert où la franchise paraissait, on citait de lui des traits qui rappelaient Henri IV. Arrivé à quelque distance d'un régiment qui était en garnison près de Bayeux, il fit demander les chevaux du colonel sous je ne sais plus quel prétexte, le colonel s'empressa de les envoyer et fut lui-même au-devant du prince.

— Où est votre régiment? demanda-t-il au colonel.

Le colonel s'offrit à conduire le prince s'il désire voir ses soldats, le duc accepte et arrive devant la troupe, elle était sous les armes.

— Soldats, leur dit le prince, vous ne me connaissez pas encore, mais nous ferons connaissance. Je suis le duc de Berry, neveu de Louis XVIII, le roi que la France vient de reconnaître. Voulez-vous crier avec moi? Allons! Vive le Roi!

Le régiment tout entier répéta ce cri de : Vive le Roi! Une seule voix cria : « Vive l'Empereur! »

En entendant ce cri unique de : Vive l'Empereur le duc sourit et dit :

— C'est le reste d'une vieille habitude! A une autre fois.

Un autre jour, il passait une revue. Un grenadier cria très haut : « Vive l'Empereur! »

Le prince s'approcha et lui dit :

— Pourquoi donc aimais-tu autant un homme qui ne vous payait pas et vous menait d'un bout de l'Europe à l'autre. Le grenadier regarda le duc avec un air sombre et puis il dit :

— Qu'est-ce que cela vous fait? si nous voulions bien lui faire crédit, nous.

Mais retournons un peu en arrière.

L'Empereur partit donc de Fontainebleau le 20 avril, escorté comme un prisonnier, par des commissaires de toutes les puissances alliées, avec une escorte trop nombreuse pour aller rapidement. Le 23 avril il n'était encore arrivé qu'à Montargis, il coucha la nuit au château de Briare. Le général Bertrand était dans la voiture de l'Empereur, seul avec lui. La voiture de Napoléon était attelée de six chevaux. Derrière venait une troupe de cavalerie composée de vingt-cinq hommes; et puis les généraux, les commissaires français, prussiens, autrichiens, russes, anglais, occupaient une grande quantité de voitures également à six chevaux. Une partie de la garde était cantonnée dans ce pays; mais depuis plusieurs jours on lui avait recommandé de ne faire connaître par aucun signe qu'elle plaignît le sort de son maître. Un seul mouvement, et peut-être il était perdu!! La garde observa un profond silence. Elle fut morne, abattue, et plusieurs soldats pleuraient sous les armes. L'Empereur était calme. Il saluait avec ce sourire qui éclairait si admirablement sa physionomie lorsqu'il souriait. Il se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans des moments plus connus de l'univers.

Cependant Napoléon avait gagné l'île d'Elbe et il y était retiré depuis quelques mois.

Dans une soirée orageuse du mois de septembre 1814, un jeune homme se disant négociant arrivait à Porto-Ferrajo et descendait à l'*auberge du port*. Il demanda à être conduit à

l'instant même chez M. Émery, chirurgien-major de la garde, qui avait suivi l'Empereur à l'île d'Elbe.

Ce jeune homme était M. Dumoulin, fils d'un riche négociant de Grenoble, et ami d'enfance de M. Émery.

— Me voilà! dit M. Dumoulin, que faites-vous ici? Comment l'Empereur n'est-il pas en France? S'il mettait le pied sur la terre de sa patrie, trois jours après il serait aux Tuileries!

M. Émery le regarda avec étonnement.

— Oui, répéta M. Dumoulin; l'enthousiasme est toujours ce qu'il était, doublé par la déception, le malheur et l'humiliation! Il faut que l'Empereur revienne. Il est nécessaire que je le voie. Puis-je lui être présenté?

— Je vais t'y conduire dès ce soir même. Allons, suis-moi.

M. Dumoulin ne prit que le temps de changer de linge et suivit M. Émery dans la misérable maison où celui qui, dix mois avant, avait été le maître du monde, méditait sur ses nouvelles destinées. Napoléon parla longuement de l'état de la France, puis il en vint à écouter avec une visible satisfaction ce que lui dit Dumoulin de son retour en France: dans son cabinet il y avait plusieurs cartes et entre autres celle de Cassini, qui donne le littoral de la Provence et les montagnes du Dauphiné; tout en parlant, il suivait sa route à travers les rochers et les déserts.

— Mais, Sire, lui dit M. Dumoulin, les chemins que marque Votre Majesté sont impraticables, surtout pour l'artillerie.

— On passe partout avec de la résolution, répondit Napoléon. On porte les canons. Et avec de la volonté, un soldat fait vingt lieues par jour à pied? La volonté! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une ferme volonté dans de graves circonstances.

Napoléon questionna ensuite M. Dumoulin sur le voyage triomphal de M. le comte d'Artois dans tout le Midi.

La conférence fut longue; au bout de trois heures environ, Napoléon congédia M. Dumoulin.

— Nous nous reverrons, lui dit-il. Tenez-vous prêt!

Quelques heures après, M. Dumoulin revit l'Empereur et prit congé de lui pour revenir en France. M. Dumoulin était fort riche alors et il consacra toute sa fortune à la cause impériale. Dès que l'Empereur apprit la résolution du Congrès de l'enfermer dans une forteresse ou de l'envoyer à Sainte-Hélène, il n'hésita pas à s'embarquer pour la France.

Aussitôt qu'il eut le pied sur le sol français, Napoléon dit au docteur Émery :

— Pars pour Grenoble. Cours jour et nuit; tu iras descendre chez Dumoulin, qui partira pour venir me joindre. Vous tâcherez de vous procurer un exprès sûr qui à tout prix portera ces dépêches au duc de Bassano. Une autre personne devra également porter ce paquet au colonel de Labédoyère commandant le 7e de ligne à Chambéry; si tu peux porter cette dépêche toi-même, la chose n'en sera que mieux. Aie bien soin surtout de m'envoyer un exprès fidèle qui me rende compte de l'esprit des populations.

Le docteur Émery était un jeune homme au cœur ardent, à l'âme belle et grande, faite pour une telle mission. Il ne s'arrêta qu'à Digne et à Gap pour changer de chevaux, tant il craignait d'être arrêté, non pour lui mais pour le succès de sa cause.

Le 4 mars au matin Émery entra dans le faubourg de Grenoble, où tout le monde ignorait le débarquement de l'Empereur. Il courut chez Dumoulin, à qui sa présence apprit la chose, car il ne pouvait parler. Le malheureux était excédé de fatigue! On fut obligé de couper ses bottes, mais on le fit avec précaution, car dans la doublure étaient cachés des modèles de proclamations et des papiers importants.

Aussitôt que M. Dumoulin sut l'arrivée de l'Empereur, il répandit cette nouvelle parmi ses partisans; mais le secret fut fidèlement gardé. Il fallait ensuite songer à imprimer les proclamations! Les proclamations de l'Empereur furent imprimées au rouleau, dans la chambre de M. Dumoulin par M. Gavin, la nuit de l'arrivée du docteur Émery. Quelquefois

ces deux hommes craignirent d'être trahis, et alors ils suspendaient leur travail pour écouter, puis ils se remettaient à l'ouvrage, en disant :

— Pourvu qu'ils nous laissent finir!

En même temps que cela se faisait, il parvenait à plus de cinquante personnes des lettres au timbre de Paris, renfermant des proclamations écrites à la main. Elles invitaient les patriotes à se réunir dans cette seule intention, de secouer le joug de l'étranger et de redevenir Français.

« Le 1er mars, disait cette sorte de proclamation, la France est redevenue libre et doit reprendre son rang de première nation. »

Lorsque Dumoulin sut que la lettre de l'Empereur pour M. de Labédoyère était d'une haute importance, il dit à Émery :

— J'y vais moi-même!

Et montant à cheval, il court ou plutôt il vole à Chambéry, où il arrive à neuf heures du soir, le même jour. C'est fabuleux!

Aussitôt après son arrivée, et sans descendre de cheval, il se fait conduire chez M. de Labédoyère. Dumoulin lui remit alors la lettre de l'Empereur. En la lisant. Charles de Labédoyère reçut une si vive émotion, que ses larmes coulèrent!

— Ah! s'écria-t-il d'une voix pénétrée, oui certes, l'Empereur peut compter sur moi? il faut que la nouvelle de son arrivée soit officiellement connue pour que je puisse agir. J'attendrai jusqu'à demain ou après demain au plus tard. Quant à vous, monsieur, retournez vers Sa Majesté, assurez-la que je suis à elle à la vie et à la mort.

Hélas! le jeune infortuné ne savait pas prononcer aussi juste sur sa destinée!

M. Dumoulin repartit pour Grenoble sans prendre un instant de repos. Il y arrive le 5 au point du jour, et trouve ses amis rassemblés chez lui, ayant fait imprimer toutes les proclamations. Dans la matinée, la nouvelle du débarquement était répandue dans Grenoble. Elle était parvenue au préfet

et au général Marchand, qui commandait la ville. Aussitôt on prit des mesures de défense. On fit des retranchements, des fossés. La porte de Roune fut crénelée.

On vit une étrange procession se diriger vers l'hôtel où logeait le général comte Marchand. C'étaient plusieurs vieux gentilshommes qui venaient, la rouillarde au côté et le chapeau sur l'oreille, offrir les services de la noblesse dauphinoise au gouverneur de la province ! Le général les remercia, et ils s'en retournèrent. Pendant ce temps, on répandit à profusion les proclamations imprimées. Les soldats de la garnison qui pouvaient les lire à la dérobée pleuraient avec sanglots. Ils murmuraient quand on leur disait que peut-être Marchand voudrait résister, et quelques voix prononcèrent sur lui des paroles de mort.

La position de Marchand était critique, il voyait devant lui une route périlleuse. Les soldats déclaraient que jamais ils ne tireraient sur l'Empereur et la garde qui l'accompagnait. Tout faisait craindre une sédition et la ville fermentait avec ce grondement qui annonce la tempête populaire.

Grenoble offrait un étrange spectacle : l'autorité était nulle. Les troupes se laissaient consigner dans les casernes, et lorsqu'une ordonnance allait porter un ordre, elle était escortée par des officiers. Toute la population était campée sur la place et dans les rues par où l'Empereur devait passer le lendemain. En six jours il avait fait soixante-douze lieues à travers un pays de montagnes rudes et difficiles !

Le 7 mars au matin, un escadron du 4e hussards arriva ; à midi le 7e régiment de ligne, commandé par Labédoyère, entra dans Grenoble.

Le matin au point du jour, Dumoulin sortit à cheval au grand galop, passant sur le dos à quelques gendarmes dont la consigne était de ne laisser sortir personne.

Il rejoignit l'Empereur comme il sortait de Lamure ; (1) il trouva les éclaireurs cinquante pas en avant de Napoléon ; c'étaient des chasseurs et des lanciers de la garde.

(1) Très gros bourg sur la route de Grenoble à Marseille.

— Vive l'Empereur! s'écria Dumoulin en passant au galop devant les hommes de la grande garde.

— Vive l'Empereur! lui répondirent-ils.

Et Dumoulin saute à bas de son cheval et court à Napoléon.

— Qui êtes-vous, jeune homme? lui dit l'Empereur en arrêtant le sien aussitôt.

— Je suis Dumoulin, Sire. C'est moi qui, cet automne...

— Ah! je vous reconnais! Remontez à cheval, et causons.

Dumoulin se remit en selle, et Napoléon fit alors succéder les questions aux questions. Il voulait savoir les dispositions du général Marchand, le nom des régiments, leur force, l'esprit des corps. Tout cela montre qu'il n'avait aucun plan bien arrêté.

— Et Labédoyère? demanda l'Empereur.

— Il est entré à midi dans Grenoble; et quand je l'ai vu avant-hier, par ordre de Votre Majesté, il m'a chargé de l'assurer qu'il était à elle à la vie, à la mort!

— Brave garçon! dit l'Empereur avec émotion. Et mon petit docteur, comment a-t-il soutenu la route?

— Très bien, Sire, et dans peu d'heures il sera près de Votre Majesté.

— Quelle impression mes proclamations ont-elles produites sur le peuple et les soldats?

— Celle que Votre Majesté devait attendre, le plus grand enthousiasme.

— Le bataillon que Grenoble m'a envoyé, dit l'Empereur en souriant, s'est réuni à moi aussitôt qu'il m'a vu; mes vieux soldats m'ont bien vite reconnu.

Le cortège se composait ainsi:

L'Empereur était précédé par quatre chasseurs à cheval de sa garde et quatre lanciers polonais qui éclairaient la route; puis venait Napoléon précédant son monde de quelques pas et n'ayant à côté de lui, que les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne. A cinq ou si pas se tenaient plusieurs officiers.

Une douzaine de chasseurs et de lanciers, et puis l'escorte

de l'Empereur, forte d'une centaine d'hommes à cheval: ensuite, à une demi-heure de marche était le corps d'armée, fort de six cents hommes, augmenté d'un bataillon du 5e et de la compagnie du génie, qui s'étaient ralliés aux cris de : « Vive l'Empereur! » aussitôt qu'ils l'avaient aperçu.

Napoléon paraissait dominé par de grandes pensées. Il marchait souvent seul, non loin de sa troupe, et semblait réfléchir à ce qui allait se passer, car de Grenoble allait surgir la conviction, pour ou contre lui.

On était dans la route escarpée de Lamure à Vizille. L'Empereur avait précédé ses compagnons et descendait lentement la côte. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. Il avait laissé tomber la bride de son petit cheval des montagnes sur son cou et pensait profondément. Tout à coup il est frappé à l'aspect d'une troupe de jeunes gens à peine sortis de l'enfance qui se présentèrent à lui. Il arrête son cheval et souriant à ces jeunes visages :

— Qui êtes-vous, mes enfants, et que me voulez-vous?

Les jeunes gens se regardaient les uns les autres. Enfin, l'un d'entre eux, choisi par ses camarades pour porter la parole, s'avança vers l'Empereur. Sa physionomie était agréable et douce, quoique remplie d'intelligence, ses yeux qui exprimaient une émotion des plus vives, frappèrent Napoléon. Il tendit sa main vers le jeune homme, qui la saisit et la baisa avec un sentiment de respect et de joie. Il voulut parler et ne put prononcer que des mots confus.

— Général... Citoyen... Sire!

— Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant, dit l'Empereur. Parlez sans crainte. Est-ce donc que je vous fais peur?

— Oh! non, Sire, on n'a pas peur de ceux qu'on aime.

— D'où venez-vous? et que me voulez-vous?

— Nous venons de Grenoble, Sire; nous étions élèves du lycée impérial. En apprenant votre retour, mes amis et moi, nous avons voulu vous voir un jour plus tôt, et vous dire, Sire, que nous sommes prêts à mourir pour vous.

Napoléon fut attendri.

— En vous dévouant pour moi, leur dit-il, vous vous dévouez pour la France. Cependant, mes enfants, vous êtes bien jeunes pour être soldats ; et puis, vos parents connaissent-ils votre résolution ?

Les jeunes gens se regardèrent. M. Barginet répondit un peu embarrassé.

— Sire, nous sommes partis sans prévenir personne.

— Ce n'est pas bien. Le premier devoir de la société, c'est d'être soumis à ses parents, ne l'oubliez jamais. Au surplus, ajouta-t-il en souriant, vous n'y manquerez probablement jamais aussi en semblable occasion.

— Quel âge avez-vous ? Où avez-vous été élevé ?

— J'ai seize ans, Sire, j'ai étudié comme élève national au lycée de Grenoble.

— Savez-vous les mathématiques ?

— Non, Sire.

— Eh ! que diable savez-vous donc ?

— La littérature et l'histoire.

— Bah ! la littérature ne fait pas un officier général. Vous me suivrez à Paris et vous entrerez à Saint-Cyr ou à Fontainebleau.

— Mes parents sont trop pauvres pour y payer ma pension, Sire.

— Je m'en charge. Je suis aussi votre père, moi ! Adieu : quand nous serons à Paris, vous rappellerez au ministre de la guerre la promesse que je vous fais (1).

Et l'Empereur s'éloigna en laissant le jeune élève dans un enchantement qui devait durer peu, hélas !

(1) Un décret du 10 avril 1815 nomme M. Barginet, élève national à Saint-Cyr ou à Fontainebleau, et le dispense de payer le trousseau exigé par le règlement.

CHAPITRE XVII

Grande agitation dans Grenoble. — Défection du colonel Labédoyère. — Départ du général Marchand. — Arrivée de Napoléon à Lyon. — Le comte d'Artois. — Retour de l'Empereur aux Tuileries.

Les troupes qui avaient été envoyées contre l'Empereur, rencontrèrent quarante ou cinquante grenadiers partis de Lamure pour éclairer la route. Les officiers ne voyant pas l'Empereur, ne voulurent permettre aucun rapprochement entre les deux troupes. Les grenadiers de la garde se replièrent sur l'Empereur. et les autres prirent position entre Lamure et les lacs de Laffrey ; ils occupèrent un mamelon que j'ai vu depuis cette époque mémorable, et que j'ai salué, avec un saint respect.

En apprenant la résistance qu'avaient éprouvée ses soldats, l'Empereur se sentit inquiet. La crise de sa destinée devait se décider à Grenoble et par les troupes qu'elle renfermait.

Les populations de Lamure et des villages voisins avaient toutes déserté leurs demeures pour suivre leur Empereur. Ils étaient là sur les pics élevés, courant sur la crête des montagnes avec des rameaux, des touffes de violettes, de primevères, de jacinthes des montagnes, dont ils jonchaient la route que Napoléon parcourait au-dessous d'eux. Ils ne paraissaient même pas inquiets de l'issue de la lutte qui allait s'engager.

L'Empereur montait un petit cheval de montagne très vif et très petit ; il en descendait rarement. Mais en reconnaissant

les troupes qui occupaient le plateau de Lamure, il mit pied à terre et s'avança brusquement devant elles.

A sa vue une voix ordonna un mouvement; les soldats restèrent immobiles : alors l'Empereur se rapprocha et, déboutonnant sa redingote grise, il dit d'une voix forte :

— Soldats! je suis votre Empereur. S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà!

— Vive l'Empereur! s'écrièrent les soldats en jetant leurs fusils et courant à l'Empereur pour lui baiser les mains, ses habits, ses bottes.

C'était du délire. Les soldats ôtaient leurs shakos, les mettaient sur leurs baïonnettes et criaient : « Vive l'Empereur! » tandis que les montagnards agitaient leurs larges chapeaux du haut de la montagne en leur répondant. Le jeune aide de camp du général Marchand commanda deux fois le feu contre l'Empereur. A la seconde fois les soldats voulaient le massacrer.

Ce fut peu après que Napoléon, éprouvant un soif excessive en traversant le village de Laffrey, entra chez une vieille femme, qui, ne le connaissant pas, lui parla de lui-même avec un tel amour qu'il en fut ému.

— Seulement, disait la vieille, si je pouvais le voir avant de mourir, pour lui baiser la main et lui dire de nous ôter les droits-réunis.

En s'en allant, l'Empereur lui donna trois ou quatre napoléons et se fit connaître à elle. Maintenant la bonne vieille peut mourir.

— Comme Siméon, disait-elle, je le puis; car j'ai vu le Seigneur.

C'est qu'il était adoré de la France; ces hommes simples à l'esprit rude, mais à l'âme grande, voyaient en lui la gloire de la patrie, et cette gloire là, c'était leur gloire.

L'Empereur était encore à quelque distance de Vizille, lorsque le bruit des cloches et celui d'une population entière venant au-devant de lui, lui annonça qu'il était encore le bienvenu.

Napoléon traversa Vizille au milieu d'une foule de plus de six mille habitants des campagnes qui étaient autour de lui. Presque tous les jeunes gens portaient des rubans tricolores à leurs chapeaux, et précédaient l'Empereur en chantant la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. Toutes les maisons étaient ouvertes, et l'on obligeait les grenadiers qui succombaient à la fatigue d'entrer pour manger et se reposer un moment. C'est ainsi qu'on arriva au petit village de Brié, entre Grenoble et Vizille; il était alors près de cinq heures du soir. Tout à coup l'Empereur s'arrête et prend sa lunette :

— Je ne me trompe pas, dit-il, ce sont des troupes. Ah ! ah ! il paraît qu'on vient au-devant de nous pour chercher la bataille !

Dumoulin piqua des deux pour aller reconnaître les arrivants. Au bout de quelques minutes, il revint annoncer à l'Empereur qu'il avait rencontré M. de Launay, adjudant-major du 7e de ligne, envoyé par Labédoyère pour annoncer à l'Empereur que le 7e venait à sa rencontre. Au même instant, le régiment arrivait à la course et dans le plus grand désordre ! Il avait été impossible de retenir les soldats. C'étaient des cris, des larmes. L'Empereur était vivement ému.

— Où est le colonel ? dit-il.

— Ah ! Sire, je vous revois enfin ! s'écria le noble jeune homme en se précipitant contre l'étrier de Napoléon. Il était couvert de sueur et de poussière ; mais son beau visage rayonnait de joie, et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Dans mes bras, mon cher enfant, lui dit l'Empereur en lui ouvrant les siens !

Labédoyère s'y jeta, et Napoléon l'embrassa comme son frère.

— Et mon aigle ? dit l'Empereur.

Labédoyère la lui présenta.... Napoléon la prit, la regarda, puis la baisa à deux fois, et deux larmes roulèrent sur cet emblème de notre gloire, doublement sanctifié par ce noble baptême.

L'agitation régnait dans Grenoble. Tout se montrait sous

un aspect sinistre pour le gouvernement; on redoutait la guerre civile et des scènes terribles.

Au milieu de cette agitation, le lundi 7 mars, vers midi, on entend le tambour battre, et un moment après un régiment traverse la ville, et vient se mettre en bataille sur la grande place. Ce régiment était le 7e de ligne venant de Chambéry; c'était le plus beau régiment de France, et son colonel l'un des plus braves qu'il y eût dans toute l'armée.

Le colonel Labédoyère avait à cette époque à peine trente ans. Il était beau comme Renaud (1). Ses cheveux blonds se massaient si bien sur sa tête, sur son front large et puissant révélant une volonté profonde! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillants et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée. Son dévouement à l'Empereur était un culte.

En arrivant sur la grande place, Labédoyère vit que le général de Viliers, commandant le département, l'avait suivi. Il venait lui donner des ordres de la part du général Marchand. Labédoyère les écouta en silence. Tandis que le général parlait, des murmures s'élevaient du sein des rangs et déjà tout annonçait la scène qui allait suivre. Tout à coup le colonel parcourt d'un coup d'œil le front du régiment; il commande le silence, et s'écrie d'une voix forte :

— Soldats! on m'ordonne de vous mener contre l'Empereur pour le combattre! Soldats! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel. Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie!

Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts :

— Non! non! Vive notre colonel! vive l'Empereur! suivons notre colonel!

— Je vous remercie, dit Labédoyère. L'Empereur a reçu mes premiers serments, il me réclame, je dois aller à lui! Soldats! mes chers camarades, vous pouvez demeurer sous votre drapeau; quant à moi, je retourne à celui sous lequel

(1) Renaud, l'Achille chrétien, un des héros les plus intrépides du poème du Tasse, la *Jérusalem délivrée*.

j'ai toujours combattu. Adieu, je vais au drapeau national. Adieu!

Les cris de : « Vive l'Empereur! » redoublent avec une exaltation qu'il est impossible de rendre. Les rangs se rompent, et le colonel est entouré de toutes parts.

— Colonel, dit un officier, vous ne pouvez quitter des enfants qui vous aiment : conduisez-les à l'Empereur!

— Oui! oui! crièrent-ils, à l'Empereur! à l'Empereur! Vive notre colonel!

Le Ciel lui devait ces heures de félicité avant les heures sinistres qu'il lui gardait (1).

Labédoyère les regarda avec attendrissement.

— Vous le voulez donc, s'écria-t-il; eh bien, en avant! qui m'aime me suive!!

— Nous irons tous! s'écria un vieux soldat, et si vous nous aviez menés contre l'Empereur, nous ne vous aurions pas suivi. Colonel, regardez! Viens ici, tambour.

Le tambour déchira aussitôt un des côtés de sa caisse et en tira l'aigle du 7e qu'on avait ainsi gardée; il la remit aux mains du colonel, qui, l'ayant prise, la baisa avec une joie respectueuse! Aussitôt le drapeau blanc fut déchiré, foulé aux pieds par les Grenoblois et les soldats; car la population s'était mêlée à la troupe, et criait aussi haut qu'elle. Dans le même instant chaque soldat eut à son schako une cocarde tricolore. Ce fut comme un enchantement. A peine étaient-elles attachées que le régiment se mit en marche, tambours battant, musique en tête, au pas accéléré. Plus de six mille personnes sortirent en même temps. C'était un délire.

Ceci se passait à la même heure que l'affaire de Lamure.

Maintenant les troupes étaient réunies autour de l'Empereur. Après Vizille, on traversa deux grands villages dont la population entière se joignit à la masse immense qui déjà était avec Napoléon; et lorsqu'il arriva devant Gre-

(1) Il fut arrêté après le retour des Bourbons, et fusillé comme coupable de trahison.

noble, à six heures du soir, le 7 mars, il avait avec lui plus de 15,000 âmes.

Les portes de Grenoble étaient fermées. L'agitation la plus grande régnait dans la ville. Après le départ du 7e, le général Marchand avait passé une revue; il avait parlé aux soldats, il avait crié : « Vive le roi! » Le soldat était demeuré morne et sombre. Il n'avait pas même levé les yeux sur les chefs. Le général Marchand fit assembler un conseil de guerre, rien n'y fut résolu; et le trouble ne fit qu'augmenter quand on sut que l'Empereur ne s'arrêtait pas à Vizille, et venait sur Grenoble. En même temps on vint dire que les soldats et les officiers du 5e, consignés dans leur caserne, descendaient par les fenêtres à l'aide de leurs draps et employaient le même moyen pour se couler le long des remparts et aller joindre l'Empereur.

C'est en ce moment que Napoléon entrait dans le faubourg Saint-Joseph, et arrivait à la porte de Beaune. Le docteur Émery, qui était jusqu'alors resté caché dans Grenoble, venait d'en sortir et de se faire connaître à l'Empereur, qui lui tirait l'oreille pour lui témoigner à sa manière la joie de le revoir!

— On vous attend avec impatience, Sire! dit M. Émery.

— Eh bien! dit une personne de la suite de l'Empereur, il faut enfoncer la porte.

— Non, non! dit l'Empereur.

Et, ne paraissant nullement inquiet du retard qu'il éprouvait, il demeurait sur la chaussée avec une contenance tranquille, les bras croisés, et se promenant au milieu de cette foule idolâtre qui l'avait suivi à plusieurs lieues de ses foyers.

Il était nuit. Pour éclairer la scène, les soldats de l'Empereur et une foule de gens avaient acheté des torches et des chandelles, ce qui rendait la scène très pittoresque.

Dans ce moment, une voix s'écria des remparts :

— On va tirer!

Le jeune aide de camp du général Marchand, le même

qui avait commandé le feu à Lamure, cherchait à exciter les soldats. Enfin, indigné de l'inaction des troupes, il s'empara d'une mèche, et allait lui-même mettre le feu lorsqu'une femme s'élança sur lui, lui arracha la mèche des mains en s'écriant :

— Malheureux, qu'allez-vous faire? Ne savez-vous pas qu'avec l'Empereur sont nos maris et nos fils? D'ailleurs, nous voulons l'Empereur! Vive l'Empereur!

A ce cri, une commotion électrique répond. Le nom de l'Empereur est poussé au ciel par des milliers de voix! Cependant l'Empereur était si près des batteries que M. Émery l'engagea à se retirer.

— Allons donc, dit Napoléon, que voulez-vous qui m'arrive? et puis d'ailleurs un boulet tue, mais ne fait pas de mal.

Enfin, on apprit que le général Marchand avait quitté Grenoble, en emportant les clefs de la ville. Cette vengeance était bien petite, dans une aussi grande circonstance. Aussitôt les habitants de la ville prirent une poutre et brisèrent la porte de Beaune. Ce fut alors que l'on vit un admirable spectacle! Trente mille personnes hors des maisons garnissent les rues et la grande place pour faire un cortège d'honneur. Toutes les maisons sont illuminées; les soldats, les officiers sont enlevés par les habitants. Ils veulent tous avoir part à ce qu'ils appellent la fête de leur ville. C'est ainsi que l'Empereur arrive à l'*Hôtel des Trois-Dauphins*. A peine y était-il, qu'une députation du peuple est introduite.

— Sire, lui dit un homme de la ville, nous vous avons obéi lorsque vous nous avez ordonné de ne pas enfoncer les portes de notre Grenoble; mais si vous voulez mettre la tête à la fenêtre, Sire, Votre Majesté verra les portes que nous lui avons apportées à ses pieds, pour lui montrer que nous ne partageons pas l'indigne résistance qui vous a été faite.

En ouvrant la fenêtre, il montre en effet à l'Empereur les

deux portes qui gisaient devant la maison. L'Empereur souriait à ces témoignages d'une si profonde affection! lorsque des cris plus violents que jamais de : « Vive l'Empereur! » et paraissant poussés par vingt mille hommes, se firent entendre. C'était un bataillon du 5e que le lieutenant-colonel avait voulu faire sortir de la ville, et qui y rentrait de force, conduit par le capitaine Pelaprat, et criant :

— Vive l'Empereur! à bas les Bourbons!

Dumoulin, qui n'avait pris aucun repos depuis l'arrivée, venait de se jeter sur un lit, lorsque son ami Émery vint le chercher de la part de l'Empereur. Il se leva, et fut à l'*Hôtel des Trois-Dauphins*. Il fut introduit par le grand-maréchal, et l'Empereur lui dit en le voyant :

— J'ai voulu vous témoigner toute ma satisfaction de votre belle conduite, monsieur Dumoulin : vous êtes membre de la Légion d'honneur! vous me suivrez à Paris!

— Mais, Sire, comment reconnaître tant de bontés. Et en quelle qualité?

— D'officier d'ordonnance. Venez avec moi, je vous attache à ma personne.

Et, lui frappant sur l'épaule, comme il prenait congé :

— Attendez, lui dit-il.

Et en ouvrant un nécessaire, il en tira une croix.

— Prenez toujours celle-là, lui dit-il, et demain de bonne heure prenez votre service près de moi, monsieur l'officier d'ordonnance (1).

En sortant de chez l'Empereur, Dumoulin rencontra M. Champollion-Figeac, qui était le second des amis qui avaient été mis dans le secret du voyage de l'île d'Elbe. Il venait remplir auprès de l'Empereur les fonctions de secrétaire et les conserva pendant les quarante-huit heures de son séjour à Grenoble. L'Empereur ne le connaissait pas; mais il avait demandé à Dumoulin un homme sûr, et celui-ci

(1) Sous la restauration, Dumoulin fut arrêté huit cent neuf fois pour des tentatives en faveur de Napoléon.

avait donné M. Champollion, qui lui était dévoué. Après avoir remercié M. Champollion, il lui parla de l'Egypte, et le voilà oubliant Grenoble, l'île d'Elbe et même Paris, et parlant de cette Égypte bien-aimée, de ses antiquités, des quatorze dynasties des Lagides renfermées dans les Pyramides, du réveil du peuple arabe, de l'isthme de Suez :

— Que dit-on des travaux que j'ai ordonnés pour la traduction du Dictionnaire chinois et de la nouvelle traduction française de Strabon? Lorsque je serai à Paris, il faut que je me fasse rendre compte de ces travaux littéraires.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'à une heure du matin.

— Allez vous coucher, dit l'Empereur à M. Champollion, et revenez demain d'aussi bonne heure que vous pourrez.

Le lendemain 8 mars, à six heures du matin, M. Champollion était dans la chambre à coucher de l'Empereur. Il était levé depuis une heure, et l'attendait.

— Au travail! dit-il.

A huit heures et demie arriva un chef d'escadron qui venait de Lyon au nom du général Brayer. C'était un officier de son état-major, nommé Mollien de Saint-Yon. Il venait assurer l'Empereur du dévouement du général Brayer; il avait quitté Lyon le 7 à deux heures de l'après-midi.

— Repartez à l'heure même, dit Napoléon; assurez Brayer de mon amitié. Sur toutes choses, dites à Brayer que je veux arriver à Paris sans tirer un coup de fusil.

Dès le 8 au matin, l'Empereur était désiré et demandé par la ville tout entière; mais il voulait s'occuper de soins importants et recevoir quelques notabilités de la ville. M. Simon, l'évêque, se présenta à la tête de son chapitre et des quatre curés des paroisses de la ville de Grenoble. On annonça la Cour impériale. L'Empereur fut encore prodigieux dans cette audience. Il parla jurisprudence comme le plus habile d'entre eux. Mais ce qui était touchant c'était de voir les généraux, les colonels, les officiers s'approcher de Napoléon. Ils pleuraient de joie et tremblaient en lui parlant.

— Les Bourbons avaient répudié vos gloires, leur dit Napoléon. Ils firent une faute, et non seulement une faute, mais ce fut une insulte à la France.

Après toutes ces audiences, l'Empereur descendit enfin pour passer la revue de la garde nationale.

L'enthousiasme fut encore plus délirant le 8 que la veille au soir. L'Empereur était porté sur les bras du peuple. Une jeune fille s'approcha de lui avec une branche de laurier à la main, et lui récita des vers.

— Que puis-je pour vous, ma belle enfant, lui dit l'Empereur?

La jeune fille rougit, puis, relevant les yeux sur Napoléon :

— Votre Majesté, dit-elle, me rendrait bien heureuse si elle voulait m'embrasser.

L'Empereur l'embrassa sur les deux joues.

— J'embrasse en vous toutes les dames de Grenoble, dit-il à haute voix et en tournant la tête de tous côtés avec un charmant sourire.

Tandis qu'il s'avançait vers le lieu de la revue, on s'aperçut qu'il n'y avait point de drapeau tricolore; à l'instant même, Dumoulin courut dans un magasin de mérinos; et faisant prendre trois lés, blanc, rouge, et bleu, il les fit aussitôt coudre ensemble, et en quelques minutes le drapeau fut prêt. Aussitôt que ses ondulations agitées par le vent se déployèrent dans l'air et frappèrent les yeux de leurs vives couleurs, il y eut d'abord un silence, et puis des applaudissements frénétiques! Mais rien ne peut peindre l'attendrissement, le délire qui s'empara de la foule.

Ce même jour 8 mars, à quatre heures du soir, Napoléon quitta Grenoble avec tout son état-major. Depuis le golfe Juan jusqu'à Grenoble il avait constamment voyagé à cheval ou à pied; ce fut seulement à Grenoble qu'il fit acheter une voiture.

Le lendemain, en approchant de Lyon, l'Empereur donna ordre de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière. A peine a-t-on aperçu les lanciers polonais qu'une population

entière s'ébranle pour quitter ses murs et venir au-devant de l'Empereur. Depuis deux jours nul ne s'était couché; c'était encore plus de délire qu'à Grenoble.

C'est à Saint-Denis de Brou, deux relais avant Lyon, que Napoléon rencontra la population lyonnaise presque tout entière, qui venait au-devant de lui!

Napoléon était débarqué le 1er mars avec neuf cents hommes; on était au 9 et il entrait à Lyon avec huit mille hommes et 30 pièces de canon! La route de Grenoble à Lyon est bordée par de riches bourgades dont la population entière entourait la calèche découverte dans laquelle il voyageait, et lui formait cortège.

Ce fut à Bourgoing que l'Empereur apprit la première résistance sérieuse qu'il allait avoir à combattre ; c'est-à-dire l'arrivée du comte d'Artois à Lyon. Macdonald, qui commandait es troupes, n'aimait pas l'Empereur, il n'y avait rien à attendre de lui. Fier et dédaigneux, il gardait dans son cœur un fiel de rancune contre l'Empereur de ce qu'il n'avait été maréchal qu'en 1809. Au surplus, son influence sur les troupes était à peu près nulle, il put le voir à la revue que voulut passer le comte d'Artois.

Un régiment de dragons, le 13e qui revenait d'Espagne, était composé de vieux soldats. Le colonel, interpellé par le prince répond :

— Monseigneur, je verserai mon sang pour la cause de Votre Altesse Royale.

Et, levant son sabre, il cria :

— Vive le Roi!

Aucun cri ne lui répondit. Alors le prince voulut tenter un dernier effort; il s'approcha d'un sous-officier dont la poitrine supportait l'aigle, et qui avait le bras chargé de chevrons.

— Donne-moi ta main, mon brave homme, dit le comte d'Artois; et crie avec moi : Vive le Roi!

— Non, monseigneur, répondit avec fermeté le vieux vétéran; j'honore Votre Altesse Royale, mais mon cri, à moi c'est : Vive l'Empereur!

Et à l'instant le régiment répète ce nom chéri, ce nom bien-aimé! Le prince s'éloigne et se précipite dans sa voiture en s'écriant :

— Tout est perdu!

Et, puisqu'il faut le dire, la voiture du frère du roi ne fut même pas escortée jusqu'aux portes de la ville.

Tandis que le malheureux prince fuyait devant l'Empereur, Macdonald se mit en devoir de disputer le passage à l'Empereur. Mais à peine les soldats eurent-ils aperçu les pelisses rouges du 4me régiment de hussards qu'ils jetèrent les shakos en l'air aux cris répétés de : « Vive l'Empereur! » Lorsque l'Empereur traversait le pont de la Guillotière le maréchal s'approcha de lui et ils causèrent pendant sept à huit minutes. Napoléon lui dit ensuite un adieu amical et le maréchal prit à l'heure même la route de Paris. L'Empereur entra alors à Lyon sans aucun obstacle et fut descendre à l'archevêché.

Comme la garde nationale à cheval venait s'offrir à lui, il lui dit avec sécheresse :

— Vous en avez mal agi avec le comte d'Artois, il était malheureux, vous l'avez abandonné, je ne veux pas de vos services.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il parlait à sa bonne ville de Lyon.

« Lyonnais, lui disait-il, au moment de quitter votre ville pour me rendre dans ma capitale, j'éprouve le besoin de faire connaître les sentiments que vous m'avez inspirés. Vous avez toujours été au premier rang dans mes affections. Sur le trône et dans l'exil, vous m'avez toujours montré les mêmes sentiments. Le caractère élevé qui vous distingue vous mérite toute mon estime. Dans des moments plus tranquilles, je reviendrai m'occuper de vos manufactures et de votre ville.

» Lyonnais! je vous aime! »

Ce fut le 19 mars à minuit un quart que Louis XVIII sortit du château des Tuileries qu'il avait revu après un exil de

vingt-trois ans! Au moment où la voiture attelée de huit chevaux s'approcha du vestibule, il y eut un mouvement presque spontané qui fit porter la vue au haut de l'escalier du château. Le roi descendait lentement, car ses infirmités lui étaient encore plus pénibles à supporter dans cette heure d'angoisse! Ce départ d'un prince infirme au milieu de la nuit, quittant sa capitale en fugitif et portant néanmoins un cœur élevé et une âme capable de grandes choses! Quel spectacle émouvant.

Le lendemain, 20 mars, vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que ce même château revoyait une scène bien différente : le retour de l'Empereur! Il était arrivé la veille à Fontainebleau avec ses braves grenadiers; en apprenant le départ des Bourbons, il comprit qu'il ne fallait pas un interrègne, et il accourut aussitôt. La foule qui était sur la route l'arrêtait à chaque pas, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'il entra dans Paris.

Oh! qui pourra dire quelles furent les pensées qui assaillirent la grande âme de Napoléon lorsqu'il posa sa main puissante sur la rampe de marbre de cet escalier que tant de rois, il y avait peu de mois encore, montaient et descendaient comme de simples courtisans! Sans doute, il songeait qu'il allait encore les voir se coucher devant lui, dans cette même route que le peuple lui faisait parcourir en triomphateur élevé sur le pavois!

Mais, que faisaient les maréchaux pendant ce temps? L'un disait à Louis XVIII : « Sire, je vous l'amènerai comme une bête féroce dans une cage de fer; » l'autre faisait une proclamation dans laquelle il disait que Buonaparte était un scélérat. D'autres enfin l'abandonnaient lâchement, tandis que l'un de ceux qui devaient lui faire un rempart de leur corps, faisait un arrangement pour conserver leur dotation dans le pays ennemi.

C'est donc ainsi, dépouillé de tout l'éclat qu'il recevait de cette auréole militaire formée par ces hommes, braves sans doute par eux-mêmes, mais illustrés par lui seul, que

Napoléon rentra le 20 mars dans le château des Tuileries, tandis que le feu allumé la veille pour Louis XVIII brûlait encore dans le principal foyer!

Le 20 mars est le jour où, dans ces mémoires, je quitte Napoléon. Demeurons sur les souvenirs de tant de grandes actions, d'œuvres si lumineuses! Aujourd'hui encore on peut s'incliner devant une destinée à nulle autre semblable. Napoléon fut pour la France, depuis 1795 jusqu'en 1814, une providence tutélaire, une gloire qui resplendira par delà les siècles! Sous les plafonds dorés, sous les toits de chaume, cette vérité sera toujours proclamée et reconnue, et je suis heureuse que mon nom soit attaché à cette collection d'événements de cette époque destinée à en perpétuer le souvenir (1).

C'est par ces lignes enthousiastes que se terminent les intéressants mémoires de la duchesse d'Abrantès, mais il nous est permis de ne pas partager tous ses idées sur Napoléon.

Nul ne conteste son génie militaire, l'un des plus grands qui aient jamais existé dans le monde, nul ne conteste non plus la gloire qu'il a fait rejaillir sur la France, les services immenses qu'il a rendus à notre patrie à des heures difficiles; mais hélas! à quoi ont abouti tant de batailles sanglantes, tant de sang versé.... A la chute du géant, la France, dépouillée du fruit de vingt ans de victoires, a repris ses limites de 1792, et, sauf la gloire de nos armes, il ne lui est rien resté de ses grandes conquêtes. Et, comme le dit M. Thiers, tirons de la vie de Napoléon une dernière et mémorable leçon, c'est que si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays.

(1) Dans le prochain volume, nous verrons la fin de la vie du héros des temps modernes, de Celui que l'on peut appeler le Martyr de Sainte-Hélène.

A LAURE, DUCHESSE D'ABRANTÈS

Le conseil municipal de la ville de Paris ayant refusé de donner six pieds de terre dans le cimetière du Père-Lachaise pour le tombeau de la veuve de Junot, ancien gouverneur de Paris, et le ministre de l'intérieur ayant également refusé un morceau de marbre pour ce monument, Victor Hugo, indigné, publia ces beaux vers comme protestation.

Puisqu'ils n'ont pas compris, dans leur étroite sphère,
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à ton noble cercueil ;

Puisqu'ils n'ont pas senti que celle qui sans crainte
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros.

C'est à nous de chanter un chant expiatoire !
C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux !
C'est à nous, c'est à nous de prendre ta mémoire
Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux !

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front que César étoila,
C'est à moi dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien, je suis là !

Car toi, la muse illustre, et moi, l'obscur apôtre,
Nous avons dans ce monde eu le même mandat,
Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à l'autre,
Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat !

Aussi sans me lasser dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'Empereur : Rendez-lui sa colonne !
Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !

Février 1840.

Un dernier mot tout d'actualité.

Le 8 octobre 1897, les cendres de Junot, duc d'Abrantès, ont été exhumées à Montbard et transférées dans le monument funèbre élevé par les soins de la Société du Souvenir français.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface. V

Notice biographique. IX

CHAPITRE PREMIER. — *Origine de la famille Bonaparte. — Beauté de Mme Lætitia et de Mme de Bermon. — Caractère de Napoléon enfant. — La corbeille de raisins et de figues. — Ouverture des états-généraux. — Marie-Antoinette.* 11

CHAPITRE II. — *Journée du 6 octobre. — Mme de Lamballe. — Portrait de Napoléon en 1795. — Les muscadins. — Amitié de Bonaparte et de Junot. — Les bottes mouillées. — Le 13 vendémiaire. — Secours à des familles pauvres.* 21

CHAPITRE III. — *Brouillerie entre Bonaparte et ma mère. — Mariage de Bonaparte. — Le 18 fructidor. — Portraits des membres de la famille Bonaparte. — Le colonel Junot.* 31

CHAPITRE IV. — *Un bal chez Mme Bermon. — Les oreilles de la générale Leclerc. — Mme Tallien. — Les drapeaux envoyés au Directoire. — Mme Lætitia Bonaparte. — Le sabre d'honneur du jeune tambour.* 41

CHAPITRE V. — *Mariage de Junot. — Négociations difficiles. — Riche corbeille. — Splendides toilettes. — Merveilleux bijoux. — Félicitations des marchandes de la halle. — Terrible cauchemar de Junot.* 58

CHAPITRE VI. — *Portrait de Lannes, Duroc, Bessières, Eugène de Beauharnais, Rapp, Berthier, Lavalette. — Les jeunes mariés aux Tuileries. — Hortense de Beauharnais. — Le premier Consul au bal de ma mère. — La boucle de souliers du roi d'Etrurie.* . 75

CHAPITRE VII. — *Le premier Consul aux Tuileries. — La machine infernale. — La lionne du jardin des plantes. — Les réceptions intimes à la Malmaison. — Le général d'Hautpoul et Poule d'eau.* . 88

CHAPITRE VIII. — *Nous perdons l'Égypte. — Boulogne et la descente en Angleterre. — Etablissement de la Légion d'honneur. — Le concordat. — Bonaparte parrain des enfants de ses généraux. — Consulat à vie. — La perruque de M. de Souza.* 102

CHAPITRE IX. — *Fête du couronnement de l'Empereur à Notre-Dame. — Pie VII. — Junot ambassadeur en Portugal. — Le roi et la reine d'Espagne. — Arrivée en Portugal. — La reine est folle. — Curieuse aventure des paniers de l'ambassadrice. — Laideur de la princesse du Brésil.* 121

CHAPITRE X. — *Junot rejoint l'Empereur en Moldavie. — Combat de Trafalgar. — Ulm. — Austerlitz. — L'Empereur et ses vieux grognards. — Je suis Française ! — Madame-mère. — Napoléon distribue des trônes. — Touchante délicatesse de Junot. — A propos d'un beau châle de cachemire.* 139

CHAPITRE XI. — *Quatrième coalition. — Iéna. — Auërstadt. — Ney à Magdebourg. — Murat à Varsovie. — Les plumes de ses bonnets. — Anecdotes amusantes sur la maréchale Lefebvre (Mme Sans-Gêne). — Mort du petit prince Louis de Hollande. — Bataille de Friedland. — La reine Louise de Prusse et les conférences de Tilsitt. — Mariage de Jérôme. — Les inconvénients d'un grand nez.* 156

CHAPITRE XII. — *Junot en Portugal. — Mascarade de la duchesse de Berg. L'Empereur portant un petit masque bleu. — Junot nommé duc d'Abrantès. — Bataille de Vimeiro. — Convention de Cintra. — Siège de Saragosse. — Premier bruit du divorce de Napoléon.* . . . 177

CHAPITRE XIII. — *Le divorce est déclaré. — Douleur de Joséphine. — Mariage de Napoléon avec Marie-Louise. — Le chien et les bêtes de la nouvelle Impératrice. — Portrait de Marie-Louise. — Le roi de Rome et son père.* 194

CHAPITRE XIV. — *Magnifique quadrille. — Bataille de la Moscowa. — Incendie de Moscou. — Le pape Pie VII à Fontainebleau. — Sixième coalition. — Proclamation de Louis XVIII. — Anecdote plaisante. — Mort de Bessières, de Duroc, du traître Moreau. — Le chien de Moreau.* 209

CHAPITRE XV. — *Folie et mort tragique de Junot. — Congrès de Prague. — Entrée à Dresde. — Mort du Prince Poniatowski. — Les alliés s'avancent vers Paris. — Déchéance de Napoléon. — Mme Récamier chez le roi de Naples.* 225

CHAPITRE XVI. — *Abdication de l'Empereur à Fontainebleau. — Tentative de suicide. — Départ pour l'île d'Elbe. — Visite à la Malmaison. — Le duc de Berry. — L'Empereur quitte l'île d'Elbe et se dirige vers Grenoble. — Les jeunes lycéens et l'Empereur.* . . 243

CHAPITRE XVII. — *Grande agitation dans Grenoble. — Défection du colonel Labédoyère. — Départ du général Marchand. — Arrivée de Napoléon à Lyon. — Le comte d'Artois. — Retour de l'Empereur aux Tuileries.* 256

A Laure, duchesse d'Abrantès. 270

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 8. —

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 001466860b

0078335-01-5 CE

DC 198 .A2S
ABRANTES, LAURE SAINT-
SOUVENIRS HISTORIQUES

CE DC 0198
.A2S
COO ABRANTES, LA SOUVENIRS HI
ACC# 1069011

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 05 05 02 10 0